ANDRÉ BAILLON

HISTOIRE D'UNE MARIE

HISTOIRE D'UNE MARIE.

DU MÊME AUTEUR :

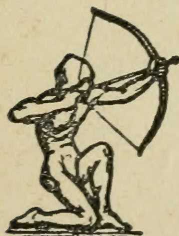
MOI, QUELQUE PART.
(Édition de la Soupente, 1919.)

ANDRÉ BAILLON

HISTOIRE D'UNE MARIE

PRÉFACE DE CHARLES VILDRAC

Deuxième édition



PREMIÈRE SÉRIE
DE PROSATEURS FRANÇAIS CONTEMPORAINS

F. RIEDER ET Cie, ÉDITEURS
7, PLACE SAINT-SULPICE
PARIS

MCMXXI

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE
UNE ÉDITION ORIGINALE QUI COMPREND :

6 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS A A F, NON MIS DANS LE COMMERCE ;

20 EXEMPLAIRES SUR HOLLANDE VAN GELDER ZONEN, NUMÉROTÉS DE 1 A 20 ;

250 EXEMPLAIRES SUR VERGÉ PUR FIL DES PAPETERIES LAFUMA, DE VOIRON, NUMÉROTÉS 21 A 270.

PRÉFACE

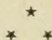
André Baillon est mon aîné ; s'il n'a pas encore beaucoup publié, il a du moins beaucoup écrit. Et moi je n'ai aucun roman à mon actif. C'est dire que je suis loin d'avoir les titres qu'il faudrait pour présenter ce livre. Je ne puis le faire qu'en m'autorisant de mon attachement pour lui et de mon amitié pour son auteur.

La première œuvre d'André Baillon qui ait été imprimée, Moi, quelque part... *est parue, l'an dernier, dans une édition malheureusement trop restreinte ; elle n'a pu qu'enchanter quelques privilégiés et leur révéler un écrivain de race ; mais je ne doute pas qu'il soit bientôt donné à tous de connaître ce très remarquable ouvrage qui est à la fois d'un poète, d'un philosophe et d'un bienveillant ironiste.*

Georges Eekhoud a écrit de Baillon : « Ce sceptique se double d'un mystique et cette alliance n'est pas le moindre des côtés originaux de ce talent à la fois pondéré et primesautier... Comme Jules Renard, mais peut-être plus souvent que lui, et s'apparentant aussi par là à l'humour anglais des Lawrence Stern et des Charles Dickens, André Baillon s'élève au ton le plus poignant ; et pour être discret et contenu, ce dramatisme ou ce lyrisme n'en est que plus pathétique... Et tout le temps, et quel qu'en soit le

mode, on subit le charme du style même. On est séduit à tout instant par des bonheurs d'expression, des trouvailles de vrai poète, des images qui ne doivent rien à personne. »

On ne saurait mieux dégager ce qui caractérise le talent de Baillon ; et ces dons que Georges Eekhoud découvrait dans les brefs récits et les notations qui composent Moi, quelque part, *on les retrouvera dans l'*Histoire d'une Marie. *Mais l'*Histoire d'une Marie *est une œuvre de longue haleine, un roman construit et conduit avec amour, où s'exerce une profonde connaissance de la nature humaine, et où Baillon a mis avec des qualités d'écrivain, le meilleur et le plus vrai de soi-même.*



Une vie est composée d'une infinité d'événements dont la juxtaposition peut nous paraître incompréhensible, si nous ne percevons pas les liens internes qui les relient, si nous ne savons pas découvrir en chacun d'eux, sous une apparente incompatibilité, la même loi profonde.

Un personnage de roman n'est donc vrai et vivant qu'à la condition qu'il se meuve toujours et jusqu'en ses contradictions, non seulement selon son caractère, mais selon son rythme, son pas, son style, selon ce qui est comme la marque de son destin et que l'auteur doit nous imposer et adapter à toutes les circonstances.

Cette adaptation, son degré de difficulté et de réussite, voilà ce qui fait pour une grande part l'intérêt d'un roman. Voilà ce qui est remarquable

dans cette œuvre où, précisément, l'auteur se propose de fixer une certaine figure, de retracer le drame d'une existence.

Tout ce qui serait orageux et angoissant dans une autre histoire que celle de Marie se décide et s'enchaîne dans la sienne naturellement et sans heurt, parce que Marie est simple et saine. Elle reçoit de la vie le bon et le mauvais, sans plus se contracter qu'une plante vigoureuse sous le soleil où sous la grêle. Elle est heureuse ou malheureuse, mais sans grands gestes. Le tragique n'a guère de prise sur elle et il semble que sa robuste acceptation désarme à demi la douleur. S'il arrive que le vice soit peint en rouge sur ses joues, *la pureté habite quand même son cœur parce qu'elle est de ces êtres à qui s'applique la parole de saint Paul :* Tout est pur pour ceux qui sont purs.

Comme tant d'histoires vraies, celle de Marie pouvait paraître invraisemblable. Une histoire est invraisemblable quand elle déroute la logique de nos sentiments ; quand, tout ne s'y passant point selon une certaine vérité conventionnelle, les faits n'apportent pas avec eux leur suffisante justification.

Mais l'histoire de Marie, mais l'étonnant roman de Marie et de Henry Boulant ne nous laissent ni incrédules ni scandalisés : c'est que nous comprenons ; c'est qu'André Baillon nous fait tout comprendre et, par conséquent, tout admettre, et que le récit, sous sa plume, a trop de qualité humaine pour être jamais scabreux.

Baillon n'a pas besoin de longs commentaires, de développements psychologiques pour expliquer l'action : tout son pouvoir est dans la fa-

çon — tendre ou malicieuse — qu'il a de la présenter ; dans son sourire qui nous met en cause ou requiert, sinon notre complicité, du moins notre compassion.

Et c'est ainsi que nous sommes conquis. Nous aimons Marie, bonne comme le pain et dont l'âme est sans tache ; et nous aimons Henry Boulant que n'aveuglent point ses fautes et qui est faible sans laideur, parce qu'il demeure vrai dans son cœur.

Tous deux nous témoignent de la toute-puissance de la bonté ; et que rien n'est bien grave en somme de tout ce qui est péché aux yeux du monde, là où subsiste la moindre flamme d'idéal.

Au reste, comme le dit Flaubert, de quoi les hommes peuvent-ils être coupables, insuffisants que nous sommes pour le mal comme pour le bien ?

CHARLES VILDRAC.

« ... Et même le vice n'est pas toujours le vice : j'ai vu des femmes, sur les joues desquelles le vice était peint en rouge, et dans leur cœur habitait la pureté du ciel.
« J'ai vu des femmes... je voudrais les revoir encore... »

HENRI HEINE.

PREMIÈRE PARTIE

I

DEVANT sa porte :

— Bonsoir, mère.

— Bonsoir, Marie.

Les autres dormaient déjà. Elle tenait une bougie allumée. Elle tourna la clef et fut seule. C'était une mansarde pas bien loin de la rue parce que la maison n'avait pas d'étage, ni bien large parce qu'il fallait aussi de la place pour le grenier. La fenêtre se levait comme le couvercle d'une boîte. Il y avait le lit ; il y avait une malle où les vêtements s'entassent, au lieu de pendre comme dans une armoire ; il y avait la bougie, mais très courte parce que les jeunes filles qui se couchent n'ont pas besoin d'une longue lumière.

Dans la mansarde, contre le mur, se trouvait accroché un petit miroir. Si petits qu'ils soient, les miroirs servent aux jeunes filles à se regarder. Marie se plaça devant, enleva son corsage, fit glisser sa jupe. Comme elle n'était pas assez haut pour ce qu'elle voulait voir, elle grimpa sur une chaise et troussa sa chemise jusqu'au dessus des seins.

Il y eut ainsi, dans la mansarde, encadré comme une peinture, un hôte de plus : le reflet d'un ventre nu dans une glace

Cet hôte était inquiétant. De face, on n'y voyait rien : égal, bien rond, comme sont les

ventres, avec un joli nombril qui riait au milieu; de profil, il poussait une bosse dure à toucher, et qui, sous le doigt, s'enfonçait pour aussitôt reparaître.

Depuis quinze jours, cette bosse avait grossi; dans quinze jours elle aurait pris le double, ensuite elle grossirait davantage, soulèverait le corset, la jupe et alors... Alors, pour ne plus voir, on rabat la chemise, on souffle la bougie et c'est comme dans toutes les mansardes où les jeunes filles, avant de se coucher, ont éteint leur lumière.

Pourtant la bosse reste et, avec elle, l'inquiétude.

Ce qu'il adviendrait, Marie le savait bien. Un jour, Mère lui dirait : « Mais Marie, qu'avez-vous donc ? » Ou bien ce serait Père, avec des mots durs et des gifles. De cela, Marie n'en voulait pas. Ses parents, elle les quitterait plutôt; elle leur inventerait une histoire, oh non! pas pour mentir, mais parce que chagriner Mère lui ferait de la peine, parce qu'elle avait peur aussi des réprimandes de Père dont l'indignation marchait avec une canne.

Marie était douillette des reins et de cœur sensible. Elle avait vingt-deux ans, une jolie taille svelte, une peau soyeuse d'un blanc lumineux. Elle s'aimait dans son corps, parce que son corps était doux. Elle coiffait ses cheveux en bandeaux, comme on les coiffe au pays, mais eût préféré des frisettes, si son père l'avait permis. Il ne manquait à ses joues qu'un peu de rose et de chair. Ses yeux riaient doux. Même quand elle pleurait, ses lèvres semblaient arrondir un baiser, toujours prêt à tomber ;

c'est lui qu'on voyait tout d'abord ; on avait envie de se mettre en dessous pour ne pas laisser se perdre ce beau fruit rouge.

Elle n'avait goûté jusqu'à présent d'autres joies que l'amour dont elle portait déjà la peine. Elle ne disait pas la honte. La honte dérive de la morale et celle-ci est une richesse qu'on ne possède pas sans l'avoir reçue. On ne la lui avait pas donnée.

Ancien instituteur, son père en détenait, sans doute, le trésor ; on peut le supposer. Mais il le gardait pour lui seul avaricieusement ou, tout au plus, l'émiettait en proverbes adaptés à son usage :

— Les parents d'abord, les enfants ensuite, affirmait-il à table en se servant le premier, largement et du meilleur.

— Chacun son métier, prêchait-il de son fauteuil, en regardant les autres besogner.

Son métier, à lui, se résumait à ceci : avoir été instituteur. Cela coûtait cher, car ce métier entraîne à boire.

D'une sévérité pédante, il se vengeait sur Marie de n'avoir plus d'autres victimes à fustiger. Sa gifle restait pédagogique et, si l'on peut dire, concentrée. La douzaine que chaque jour en mûrissait au bout de ses doigts de cuistre, il eût pu les répartir entre les dix joues que lui offrait sa descendance ; il les réservait à Marie, ainsi que le voulait sans doute le droit d'aînesse.

Encore que brutales, de pareilles leçons sont insuffisantes. Mieux qu'avec des gifles, il sied de planter, entre le Bien et le Mal, des barrières diversement coloriées. Ou d'ériger des poteaux : *Ici l'on passe — Ici l'on ne passe pas.* Sans quoi,

toutes les routes sont des routes. Faute de guide, Marie ne les discernait guère et passait de l'une à l'autre avec inconscience.

Quant à sa mère, la bonne femme, elle eût pu l'éduquer. Mais Marie ne la voyait que le matin, endossant vite sa mante pour aller à l'ouvrage et le soir l'enlevant, pâle, endormie déjà, avant de se mettre au lit.

Elle ignorait moins que les petites filles participent aux infortunes de leurs parents.

Elle était née la première ; longtemps elle avait été la seule. Son père enseignait alors la grammaire aux enfants d'un hameau. Fillette aux tresses enrubannées, on l'appelait : ma jolie demoiselle, pour flatter Monsieur l'Instituteur : un personnage. Jeunes et heureux, ses parents la gâtaient.

Une première sœur vint plus tard, dans la ferme où le père, qui avait démissionné, réunissait, à défaut d'élèves, des vaches. Plus de rubans dans les tresses. Chaussée de sabots, elle traînait, avec sa mère, des seaux remplis de lait. Moins heureux, Père la bousculait plus souvent : ses vaches crevaient.

Trois fois encore, elle vit arriver un petit frère ; ensuite, une petite sœur ; longtemps après, toutes les bêtes étant mortes, un dernier trouvé dans la maison qu'ils occupaient maintenant aux confins d'une ville d'eau, à trois rues de la plage.

Grands frères et jeune sœur, Marie les soignait, depuis la cadette dont il fallait encore laver les langes, jusqu'aux tartines des plus grands qui allaient déjà en métier. Mère n'avait pas le temps, trop occupée à soigner le ménage des

autres, pour soutenir celui des siens. Le père se contentait de les avoir faits.

Pas seulement les trois rues qui éloignaient Marie de la plage. La pauvreté est plus longue que trois rues. Marie n'avait pas aperçu deux fois la mer. La mer était là, derrière la digue, pour les étrangers. L'hiver, ceux-ci partis, elle envoyait, par-dessus la ville, des bourrasques ; l'été, elle se donnait aux belles dames et se fût certainement refusée aux filles qui ont pour tout luxe leur cheviotte du dimanche.

Ce que les riches appellent la « saison » devenait pour Marie plus de besogne, quelquefois une tranche de viande, grâce à la mère qui travaillait davantage, plus de tracas aussi, à cause du père. Il connaissait l'anglais et ne refusait pas ses services d'interprète aux villégiateurs bien payants. Seulement, il exigeait de l'argent de poche, parce que l'argent vient à l'argent. Et saoul, le soir, il ramenait, en fin de compte, ses vomissures.

De ses premiers rubans, elle avait gardé une fierté, une finesse d'allure et de goût qui la distinguait de ses frères, des lourdauds engendrés d'une matière plus épaisse, entre des draps moins souples. Elle préférait le chapeau à la casquette. Elle aimait les casseroles qui reluisent, les chambres sans poussière, les habits bien brossés. Quand un régiment passait, elle sentait, au bout des cils, des larmes délicates la piquer : c'était, quoi qu'on en pense, une émotion esthétique.

Cette sensibilité lui venait de sa mère qui n'avait pas toujours été une bête de somme. Par son père, elle savait que les hommes, la

main rude pour les autres, douillette pour eux, peuvent de tout, et avant tous, prélever la grosse part, au moins de ce qui est bon. Elle tenait d'ailleurs autre chose de lui, dont les sœurs, des gaillardes à moustaches, traînaient beaucoup d'enfants. Très jeune, elle se montrait déjà particulièrement attentive à reboutonner la culotte de ses petits frères quand ils avaient fini de faire pipi.

Un jour un voisin passa. En vareuse ou sous la casquette, il eût été l'ouvrier qui part à sa besogne, dont on ne pense même pas : « Tiens, il passe ». Mais celui-ci portait un veston bien taillé, une jolie cravate, des moustaches très fines retroussées par le bout. Et puis, quand il eut passé quelquefois, elle sut qu'il s'appelait Hector, ce qui lui permit de se dire :

— Voilà M. Hector qui passe.

Il passait quatre fois par jour : deux fois avant le dîner, deux fois après, et régulièrement aux mêmes heures.

A ces moments, Marie trouvait souvent à faire quelque chose, à la fenêtre, du côté de la rue :

— Oh ! père, ce store fonctionne mal. Mère, on a jeté de la boue sur la vitre...

Ensuite Hector.

Il souriait ; il avait une façon bien à lui de sourire, en clignant d'un œil :

— Je sais que vous êtes là. Moi aussi je suis là, avec mon beau veston, mes cheveux fins, mes moustaches que je retrousse exprès pour vous, tenez, comme ça.

Elle ne pouvait répondre avec des mots ; un jour elle répondit de la tête, à peine. Il ne

le vit pas, il passa outre. Le lendemain elle osa plus fort, avec la tête et un peu de la main. Un autre soir, elle se risqua sur le seuil, parce qu'elle avait vu, dans la main d'Hector, quelque chose de blanc qui tomba, qu'elle ramassa tout plié par terre.

Une lettre, une écriture plus fine que celle du père qui appelait la sienne de la *calligraphie.*

Hector disait :

— Vous êtes une rose.

Et jamais elle n'avait songé qu'elle pût ressembler à une rose.

— Je pense à vous.

Et Marie aussi pensait à lui.

— Venez, ce soir, à dix heures, sur votre porte.

Et elle aussi, ce soir, comme elle le souhaitait !

Heureusement, il est convenable que les jeunes filles dorment seules dans leur mansarde. Ses parents couchés, elle n'eut qu'à retirer les bottines qui font du bruit, descendre quelques marches, et, sur la pointe des bas, au bout du couloir, tirer un verrou :

— Je suis là.

Or cette voix était la voix d'un homme et pour la première fois, quelque chose en Marie eut peur. Non seulement parce qu'en tournant, la porte avait grincé, ou qu'on aurait pu se réveiller dans la maison. Cela venait d'ailleurs qu'elle n'aurait su dire.

Elle alla s'appuyer du dos à la muraille et sagement Hector se mit auprès d'elle, comme un voisin pour la causette.

Au ciel, le clair de lune montrait les choses de la terre autrement qu'en plein jour : on

voyait les arbres de la chaussée et leurs feuilles étaient bleues ; un champ de trèfles avec des fleurs moins écarlates ; le mur du cimetière là-bas, si blanc qu'on eût pu voir à travers et, au-dessus, un grand Christ qui ouvrait tout larges les bras pour recevoir à plein corps la lumière.

— Voulez-vous, dit Hector, que nous marchions un peu.

— Oh ! non, fit Marie, pas cela.

Elle le savait. Son père l'avait dit : « Celles qui se promènent la nuit avec des jeunes gens sont des chattes en folie. » Elle ne voulait pas être une chatte en folie. De plus, elle était sur ses bas et les convenances veulent des chaussures quand on marche. Mais elle ne défendit pas sa main.

Elle avait cinq doigts et, avec chacun, Hector voulut faire connaissance ; d'abord le petit, si petit qu'à peine on le trouve ; puis un plus grand où il y a de la place, déjà, pour une caresse ; puis de plus grands, pour deux caresses ; puis ce méchant pouce, tout seul, à l'écart :

— Viens ici, méchant pouce, qu'on te ramène.

Puis ce fut la paume, de jolis coussins bourrés de chair moelleuse ; les ongles, qui sont les vitres par où regardent les doigts ; les bras, de beaux chemins blancs, aussi haut que le permet la manche. Et après la main droite, Hector découvrit la main gauche, avec les doigts, avec la paume, avec le bras ; et quand il les eut connues toutes deux, elles étaient à lui ; il les garda.

Etait-ce défendu ? Elles ne cherchaient pas à fuir. Elles habitaient là, bien au chaud, dans une maison nouvelle. Elles auraient voulu être plus nombreuses : dix mains, vingt mains,

par tout le corps, où il aurait pu les chercher... ensuite les prendre.

Mais ils ne restaient pas toujours seuls : il arrivait des pas. Ils devaient alors se séparer, lui, la cacher de son ombre, elle, par-dessus l'épaule, s'assurer qu'on ne la devinait pas. Elle constatait :

— C'est le boulanger qui rentre.

Il répondait :

— Le boulanger rentre tard.

Entre eux, il n'existait encore que cela pour en former des mots. Mais bientôt, ils découvrirent autre chose :

— Je me souviens, racontait Marie. J'ai fréquenté, pendant quelques jours, une école de religieuses.

— Tiens, moi aussi, répondit Hector.

— Il tombait de la neige : un matin, un garçon en a fait une grosse boule et me l'a lancée en plein sur le nez. J'ai saigné.

— C'est curieux. Moi, je ne sais plus si la petite fille a saigné : mais, pour sûr, ma boule lui est allée en plein milieu du visage.

— Vous étiez déjà bien méchant.

— Et vous déjà bien jolie.

Elle voulut savoir ce qu'étaient devenues ces mains qui avaient si durement pétri la neige ; elles étaient grandes, elles étaient larges, elles avaient des os solides ; elles tenaient bien ce qu'elles prenaient : des mains de mâles... les mains d'Hector.

Glissant sous un nuage, la lune avait pris congé des étoiles qui brillaient seules. Ce fut la nuit et même minuit. Hector le constata aux douze coups d'une cloche.

A minuit on se sépare.

— Déjà, soupira Hector.

Leurs mains se lâchèrent, puis se reprirent, puis, de nouveau, plus longuement. Il restait quelque chose à dire, un mot qui ne venait pas tout de suite, qu'ils pensaient dans leur tête, qu'ils pensaient dans leurs doigts, un mot qui leur gonflait la bouche, qui devait en sortir pour que, l'un de l'autre, ils l'emportent, après quoi Marie pour Hector ne serait plus une voisine, ni Hector pour Marie un voisin.

En attendant ce mot, leurs mains se goûtaient ; ils écoutaient la cloche sonner d'autres coups, la demie ou l'heure, ils ne savaient plus. Enfin Hector se pencha ; il se pencha sur Marie et lentement, comme s'il tirait le mot du plus profond de son cœur :

— Je vous aime, souffla-t-il.

Pour Marie, elle n'osa pas. Elle détourna la tête, il faisait noir cependant, mais elle n'eût pas voulu qu'il la vît. Très vite, elle répondit :

— Moi aussi.

Et pour que ce fût sûr absolument, bien pour lui, pas pour un autre, elle ajouta :

— Hector.

Ils n'avaient pas dit autre chose, et pourtant le lendemain, puis d'autres soirs, Marie quittait sa mansarde et, dehors :

— Je suis là, chuchotait la voix.

Leurs mains tout de suite se retrouvaient.

Le premier jour, elle avait eu une aventure. Vers midi, elle arrangeait un pli du rideau qui tombait mal. Son père se trouvait là :

— Qu'avez-vous, dit-il, vous êtes si rouge.

Elle avait répondu :

— Rien, père, un peu mal de tête.

C'est vrai, elle avait mal de tête ; mais à la même minute, Hector passait.

— Tu as raison, réfléchissait Hector, il faut être prudente.

— Oui, répondait Marie, j'ai versé ce matin beaucoup d'huile sur les gonds.

Au ciel brûlait la même lune, qui, à verser tant de lumière, s'usait comme une bougie qui fond. Un soir, il n'en resta pas plus haut qu'une mèche et le vent la souffla.

Les mains se parlent plus à l'aise dans le noir ; les mains voient clair dans le noir. A plat dans le dos, elles disent à la taille : « Plie-toi », pendant que la bouche dit à la bouche : « Toi, je te prends ». Les mains vous parcourent jusqu'aux épaules ; les mains glissent sous le châle au long du corsage où sont les seins.

— Non, pas ça, disait Marie, pas ça.

Mais si habiles pour voir, les mains sont très bêtes pour entendre :

— Hé ! hé ! continuaient les mains, nous trouvons ici cinq petits boutons ; trois en porcelaine, puis deux autres plus moelleux.

Des fois, Marie devenait toute rouge, d'autres fois, elle devenait toute pâle. Elle s'amusait de la différence. Elle-même avait besoin de connaître Hector, ces bras plus durs, cette poitrine plus large, ce corps de mâle si différent du sien.

— Tu as encore mal noué ta cravate, disait-elle en s'étirant au long de lui, pour la refaire.

Un soir, la pluie tomba. Ils durent se réfugier contre la façade, puis entrer dans le vestibule parce que l'eau les atteignait encore. Marie

ferma la porte sur eux. Non, qu'elle l'eût désiré, mais elle fit de la sorte une obscurité nouvelle qui entrait dans les yeux plus noire que l'obscurité de la rue, plus inquiétante aussi, parce qu'elle vous renferme, seule, avec un homme. Elle l'écoutait respirer ; elle devina tout à coup qu'il l'attirait contre lui, que ses mains la cherchaient où elles ne l'avaient pas cherchée encore. Et c'était plus que des mains ; c'étaient les bras tout entiers, c'étaient les jambes, c'était la bouche, c'était la poitrine, comme une volonté sur la sienne.

Et pour la deuxième fois, Marie eut peur.

Elle serra les genoux, elle voulut crier. Mais ses parents tout près !... N'osant crier pour se défendre, elle se défendit mal. Bientôt elle ne se défendit plus du tout et, d'elle-même, se laissa glisser sur les dalles, comme on accepte.

D'ailleurs le mal n'eût-il pas été plus grand si, en se débattant, elle avait réveillé la canne de son père ?

Quand elle fut debout, Marie pensa d'abord à son chignon, car elle n'aimait aucun désordre. Ses cheveux en place, elle n'eut plus de gêne ; elle ouvrit la porte pour que la nuit du dehors entrât comme une clarté.

L'air était doux. Ayant accompli ce qu'il fallait, la pluie relançait sur d'autres seuils, au bras d'autres Hector, d'autres Marie. Il souriait. Elle eut un petit reproche :

— Tu ne me l'avais jamais demandé.

Il survint alors d'autres pluies, d'autres fuites dans les vestibules. Les mansardes sont plus sûres. Marie avait la sienne. Hector y vint.

Elle se livrait avec joie. Il était l'homme qui prend tout ; elle, la femme dont la chair fleurit pour qu'on la cueille.

Elle ne réservait rien, ni dans son cœur, ni dans sa chemise :

— Ce que tu voudras, mais pas de bruit.

Faire du bruit eût été mal.

Avant l'aube Hector s'échappait. Il n'y avait pas d'étage : il passait par la fenêtre et sautait. Une fois, comme il partait ainsi, elle perçut dans l'escalier la voix de son père. Elle ne sentit plus ses jambes et tomba sur le lit, où elle resta un long moment. Ce fut sa troisième peur : la plus forte.

Il ne se passa d'ailleurs rien, sinon que, de ce jour, elle fut enceinte.

II

Quand il sut pourquoi :

— Tu as raison de partir, dit Hector. Il ne faut pas que nous fassions de la peine à ta mère.

— Mais où aller ?

— A Bruxelles, tiens. Tu entreras en service. Il y a là des Maisons de Refuge où l'on s'occupera de te placer.

Il lui griffonna une adresse.

— Et ne plus se voir !

— Oh ! ce ne sera pas long. Pendant que tu seras là-bas, j'arrangerai tout pour notre mariage ; ainsi nous vivrons ensemble, toujours.

Hector était ce qu'elle supposait : plus qu'un homme : un honnête homme.

En cette occasion, le père se montra un ancien instituteur rempli de morale. Cela poissait un peu :

— Marie, dit-il, vous allez à présent gagner de l'argent. N'oubliez pas que les enfants doivent à leurs parents la vie... et le reste.

Quant à la mère, elle ne dit rien. Elle avait ses propres soucis. Comment songer à ceux de sa fille ? Emplumés des ailes, elle savait que les oiseaux quittent le nid et n'en voulait pas à Marie de quitter le sien, où la becquée était rare. Que son enfant fût heureuse ! Elle le souhaitait. Si elle en douta, elle ne découvrit à personne cette inquiétude et son oreiller absorba seul, dans la nuit, ses larmes de brave femme :

— Petite Marie, toi qui m'a gonflé les flancs ; toi, dont je pressais avec espoir les lèvres contre mes mamelles ; toi, dont j'aimais découvrir au berceau les jambes joyeuses et les menottes vers moi tendues ; petite Marie, ma grande Marie, prends garde. Tu t'en vas et j'ai mal. Ton départ, c'est ta seconde naissance : ma chair, encore une fois, s'ouvre et saigne à cause de toi. Je t'ai donné mon sang, mon lait, mes fatigues, la vie : peu de chose, quand aucune autre richesse ne l'accompagne. Tu t'en vas et j'ai peur. Je me retrouve en toi, fraîche et belle, comme j'étais, avant le Mâle. Vois ce que je suis devenue à cause de Lui, façonnée par la misère aux mains creuses. Petite Marie, ma grande Marie, prends garde.

Elle pensait cela, la pauvre mère, et d'autres choses encore, plus confuses. Mais il faut des

paroles et douze heures de fatigue vous mettent une pierre bien lourde sur la langue. Alors on passe sans rien dire : on enlève, le soir, la mante que l'on avait mise le matin, et l'on pleure... seule.

Hector n'avait pas menti. Dans la maison de refuge, on accueillit Marie comme une personne à qui l'on veut du bien. On lui donna, tout de suite, à repasser du linge, pour qu'elle ne restât pas inactive et on lui dit que pour manger ça coûterait deux francs par jour.

Les dames de Bruxelles sont drôles. Dans le parloir elle en voyait par dizaine. Il en était de revêches, avec des lunettes sur une figure de chipie ; d'autres plus familières qui l'appelaient « Mademoiselle » ; d'autres encore qu'il eût été bon de servir parce qu'elles étaient jolies, toutes fraîches, toutes neuves comme des épousées le premier soir.

Pour celles-là, de préférence, Marie dépliait la feuille sur laquelle Hector avait écrit : « Je soussigné certifie que Marie a été à mon service, pendant deux ans, et que jamais je n'ai eu à me plaindre de sa conduite... »

— Madame verra que Madame sera contente.

Mais elle avait beau sourire. La dame jetait un petit coup d'œil sur le papier, un petit coup d'œil sur Marie, puis avec une moue :

— Non pas vous, ma fille,

à cause de certain pli que, chez mère, on ne lui avait pas deviné dans sa jupe.

Un soir, il se présenta un Monsieur. C'était le premier. Il avait une pelisse, une grande

barbe, deux yeux qui venaient sur vous, tout contre, parce qu'ils ne voyaient bien les choses que de près. Il examina le certificat simplement pour apprendre qu'elle s'appelait Marie.

— Voilà, dit-il, Marie, je cherche une bonne. Vous aurez trente francs. Plus tard… hum… si vous avez besoin de vous arranger… hum… plus tard on s'arrangera.

Elle voulut bien ; ils partirent tout de suite ; ils prirent une voiture parce qu'elle avait une malle.

C'était une belle maison, avec beaucoup de fenêtres, deux étages, près de l'avenue Louise, un quartier de riches, à ce qu'elle apprit.

— Votre maître, lui dit-on, est un coureur. Sa femme l'a quitté.

Au contraire, elle le trouvait très sérieux, et comment une femme avait-elle pu se fatiguer d'une si belle barbe ?

Ainsi que cela se fait, Monsieur partageait sa maison avec des locataires. Au premier étage vivait un Turc, au second un général. Du Turc, Marie ne savait rien, sinon qu'il était Turc. Il avait un domestique tout noir, qui s'appelait Ali. Quelquefois le Turc, entr'ouvrant sa porte, criait : « Ali ».

Le nègre sortait alors de la cuisine son personnage obscur et glissait dans le couloir à pas feutrés, en chantonnant. Le premier soir, dans l'escalier, elle eut peur en entendant cette voix dont elle ne distinguait pas le visage.

Le général du second, Marie eût bien aimé le voir en tenue militaire. Mais il ne la mettait plus. Il portait un veston sans ornement, un

pantalon comme tout le monde. Il était trop vieux. Il devait être dans l'armée ce que le père de Marie était parmi les instituteurs : un retraité. Le dimanche, il recevait ses deux nièces, des dames à panaches, qu'elle devait saluer : « Madame la Comtesse, Madame la Baronne... » En semaine, il venait d'autres visiteuses, pas précisément ses nièces : de petites filles moins cossues qui n'avaient pas de panache, ni même de chapeau. Quand elles partaient, Marie les entendait pouffer de rire dans l'escalier.

— Vous voyez, écrivait Marie à ses parents, que je suis dans un milieu très bien.

Mais elle ne soufflait mot des gamines.

La nuit, Marie avait pour elle une mansarde. Les portraits de sa mère et d'Hector piqués au mur, il restait encore beaucoup de place. Vaste et moelleux, son lit aurait pu recevoir une seconde personne. Elle y songeait quelquefois, en pensant à Hector.

Le jour, elle se tenait dans les sous-sols. De la rue, elle apercevait les pavés, les roues des voitures, l'angle qu'ouvrent et ferment les jambes des passants. Aux fêtes, elle ne pensait pas : « Il y a foule. » Elle se disait : « Mon Dieu, que de jambes ! » Ce point de vue était réduit, mais suffisait à sa vie qu'elle savait inférieure.

D'ailleurs elle possédait l'horizon de sa cuisine. Jamais elle n'avait vu à la fois autant d'ustensiles, tout en cuivre, rangés sur des planches, accrochés au mur, certains d'une forme si bizarre qu'ils ne devaient servir qu'à une chose : briller. Elle s'enivrait à les fourbir.

— On jurerait des soleils, disait Monsieur.

— Pas des soleils, mais beaux quand même.

Au bout d'une semaine, elle adorait Monsieur. D'abord, il ne lui avait pas dit : « Non pas vous, ma fille. » Et puis, cette belle barbe, longue, moelleuse, qui l'habillait comme une seconde pelisse ! Il passait les mains dessus pour sentir comme elle était douce. A cause de cette barbe, elle le choyait avec respect ; bien épicées, les viandes qu'elle lui servait saignaient à point ; on peut mettre de la tendresse dans la cuisson d'un rôti.

Mieux nourries et moins pâles, les joues de Marie s'arrondissaient. Au lieu d'une, sa bouche devenait deux cerises. Et sans la bosse de ses flancs qui s'arrondissait aussi...

Monsieur le lui disait quelquefois. Il la surprenait dans sa cuisine.

— Hi ! hi ! cela pousse.

Il pouvait plaisanter, puisqu'il était le maître. Pour le reste, elle appartenait à Hector : il le savait bien.

Dans la cuisine, on voyait encore Ali. Dès qu'il trouvait une minute :

— Peux zentrer ? demandait Ali.

Il ne la gênait pas. Un nègre n'est pas un homme. Il s'installait dans un coin et demeurait sans bouger, avec ses joues de cirage et ses dents de porcelaine.

— Tenez, Ali, un susucre.

Ali tirait la langue et, comme un bon chien, en même temps que le sucre, léchait un peu les mains.

A la fin du mois, Monsieur lui compta les trente francs de ses gages. Elle en garda cinq

pour elle, contente d'envoyer le reste à sa mère qui avait besoin d'un châle. Elle l'apprit plus tard : profitant de l'aubaine, père s'enivra pendant huit jours et, le neuvième, brisa la moitié du ménage. Bien faire n'est pas toujours bon. Elle ne le savait pas.

Le dimanche, Marie ne sortait pas. Où aller ? Comment d'ailleurs promener un gros ventre, quand on ne peut en même temps montrer à son bras celui qui l'a fait. Elle prenait son congé à sa manière, dans sa cuisine. Monsieur parti, Ali dehors, le général avec ses nièces, elle se mettait devant sa table. Elle en avait soigneusement récuré le bois, la veille. Elle étalait dessus un vieux journal, puis ouvrait une feuille de son papier spécialement acheté pour Hector. Elle surveillait son écriture. Elle expliquait d'abord combien elle l'aimait et c'était bien fort, puisqu'elle remplissait, pour le dire, toute la première page. Sur la deuxième, elle parlait de l'enfant ; sur les deux suivantes, elle n'avait pas encore tout dit et revenait à son amour parmi d'autres nouvelles. En bas, elle mettait ses lèvres et dessinait autour un petit rond pour qu'il sût exactement où les prendre. Parfois elle ajoutait un cœur traversé d'une flèche, ou deux lettres entrelacées H. M. : Hector-Marie.

Puis elle s'installait les pieds au feu, où la bouilloire, avec son bruit de locomotive, l'emportait, à toute vapeur, dans les rêves. Elle combinait leur mariage. Elle aurait des noces modestes, sans voitures, pour éviter les frais. Elle transformerait sa robe noire. Il lui faudrait un chapeau neuf. A cause de l'enfant, la fleur

d'oranger eût prêté à rire ; mais elle aurait l'alliance, solide et coûteuse celle-là, pour toute la vie. Avec la tête d'une clef, elle essayait comment il la lui glisserait au doigt. Elle ne se rappelait plus bien si on la mettait à la main droite ou à la main gauche. Elle songeait aussi à leur intérieur, aux beaux ustensiles qu'elle achèterait, en cuivre comme ceux-ci. Mais que dirait Monsieur ? Il serait peut-être bien triste de la perdre. Que voulez-vous ? Elle le gâterait, en attendant.

Hector répondait pour le mercredi. Sa lettre n'avait pas quatre pages, mais l'écriture était plus serrée, pleine de mots sucrés qu'elle laissait fondre lentement dans son cœur. Malgré tout son amour, elle n'aurait jamais trouvé d'aussi belles choses ; elle n'en comprenait pas certaines, tant elles se contournaient comme les phrases imprimées dans les livres. Celles-là, Marie les humait de confiance ; elle y ajoutait de son rêve.

Lui aussi, il s'occupait de leur mariage. Il faisait beaucoup de démarches, et de coûteuses. C'est ainsi que, le troisième mois, il lui manqua vingt francs.

Elle n'en avait que quinze ; elle demanda le reste à Monsieur.

— Hâte-toi, écrivait-elle, car le petit s'impatiente...

Ce mercredi, elle n'eut pas de réponse ; ni le jeudi, ni le vendredi. Pourquoi ? N'avait-il pas reçu l'argent ? Elle courut à la poste : on ne pouvait rien lui dire. Elle attendait le facteur. Il portait des lettres plein sa sacoche et d'autres encore à la main :

— Rien pour vous.

Une fois, il fouilla plus longuement : une circulaire.

Elle crut d'abord qu'il était malade ; elle envoya un express, le lendemain un télégramme. Il ne répondit pas plus que s'il était mort.

Elle patienta pendant les sept jours de la semaine ; puis, le dimanche, elle fit un petit paquet avec ses affaires. Elle avait les yeux tout gros.

— Je retourne chez moi, annonça-t-elle à Monsieur.

Monsieur savait :

— A votre place, dit-il, j'attendrais. Demain, sans doute, vous aurez quelque chose.

Elle eut, en effet, une lettre, mais elle ne vint que le soir et ne portait pas l'écriture qu'elle espérait. Cela venait de mère. Un autre jour, elle eût écouté chacun de ces mots, comme si elle se fût trouvée à causer avec la brave femme. Aujourd'hui, elle eut fini en une minute. Père se portait bien, quoiqu'un de ses plus gros lapins fût mort ; le petit Romain avait eu la rougeole ; pour ce qui était de la mère, elle avait toujours autant d'ouvrage. La femme du boulanger était morte. Il se trouvait encore, dans un coin, quelque chose de griffonné en travers, comme une nouvelle sans importance du dernier moment. Elle ne pensait pas à la lire quand elle reconnut ce nom : Hector. Hector ! Le mot lui parut aussi grand que la page. Elle ne connaissait qu'un seul Hector. Elle dut s'y reprendre et regarder de près, tant les lettres se brouillaient. Elle lut : « Hector Van Dun s'est marié hier avec Louise Smeers : il y avait trois voitures... »

Jésus-Dieu ! Elle devint tellement pâle qu'on ne peut même pas dire qu'elle fût blanche; elle n'avait plus de couleur. Elle mit les deux mains sur son ventre : la cuisine tournait, ses marmites lançaient des éclairs, ses yeux étaient remplis d'eau.

Elle les essuya pour relire et, ploc ! une larme tomba juste sur le nom d'Hector. Elle connaissait aussi cette Louise, une rousse, laide, avec des taches de son à travers la figure.

Elle compta sur ses doigts : *hier* pour la lettre, c'était samedi et samedi le jour où elle nettoyait son trottoir. Et ils s'étaient mariés, sans doute, à neuf heures, au moment où elle, en sabots... Elle se souvint : il faisait du soleil ce jour-là : ils avaient pu découvrir les trois voitures, revenir de l'hôtel de ville au grand trot, se faire admirer par les voisins : Hector avec ses moustaches, Louise en robe blanche, près de lui, à la place qu'elle avait volée.

Elle ne lui en voulait pas et pourtant cette Louise, si elle avait été morte ! Comment Hector avait-il choisi celle-là ? Elle ne le comprenait pas ; elle ne comprenait plus rien, sinon que la chose était définitive, nouée par la loi et qu'elle se trouvait seule, seule, avec le petit qu'il n'aurait pas dû lui faire.

Elle alla s'accouder à la table près du coin d'où elle lui avait écrit si souvent. Une tache d'encre était restée : elle la frotta du doigt, puis avec l'ongle ; elle s'obstinait là-dessus, avec ses yeux fixes qui ne cessaient de pleurer.

A la fin, sa tête devint si lourde qu'elle ne put plus la soutenir : elle la laissa aller et mit ses deux mains sur le crâne, là où ses pensées lui faisaient mal.

Beaucoup plus tard, on lui toucha l'épaule. Elle répondit : « Non », sans savoir. Puis elle reconnut Monsieur, Monsieur avec sa belle barbe et ses bons yeux qui ne voyaient bien les choses que de près. Il n'eut pas besoin de la lettre :

— Ce qui vous arrive, arrive tous les jours.

Il prit une chaise, parce qu'on est mieux pour parler. Il parla longuement. Que disait-il ? Des mots qu'elle ne saisissait pas toujours ; des mots savants, gonflés d'air, qui rebondissaient loin comme des balles élastiques ; puis d'autres, de pointus, qui pénétraient dans la chair et s'enfonçaient à ne plus en sortir :

— Les hommes : des fourbes... Il ne faut pas les croire... aucun... sinon, ma fille,... on est comme vous... on pleure.

Monsieur disait cela des hommes, et il était un homme ! Elle le regarda avec frayeur.

Quand il eut fini, il tira de sa poche une petite pièce, en or, vingt francs, et la mit dans sa main. Elle répondit :

— Mais non, Monsieur, je vous dois déjà cinq francs.

Après elle accepta :

— Pour l'enfant, qui n'aura pas de père.

— Bast, pour ce qu'un père lui servirait.

Et c'est vrai : du sien, Marie n'avait eu que des tristesses : plus de coups que de pain, comme on disait là-bas.

Il demanda encore :

— Allons ! Vous serez sage ?

— J'essaierai, Monsieur.

III

Mais il est difficile d'oublier un Hector qui vous a tenue dans ses bras. On y pense encore plus, maintenant qu'il en tient une autre. On connaît ses gestes, on le voit qui les recommence, là, sous vos yeux, sur un corps qui n'est plus le vôtre. Vous faites votre cuisine, et vous songez à la viande que mangera Hector. Monsieur vous appelle : Marie ! et lui aussi il vous appelait « Marie ».Le soir, vous montez à votre mansarde, et son portrait que vous retrouvez, vous vous dites : « Je vais l'arracher ! » et vous n'en avez pas le courage.

Elle pleurait dans cette mansarde ; elle pleurait en servant Monsieur ; elle pleurait dans sa cuisine.

— As pas bobo, conseillait Ali, qui venait plus souvent la rejoindre.

Pour montrer qu'il faut être gaie, il frottait l'une contre l'autre ses mains dont l'intérieur semblait toujours sale. Il astiquait les fourneaux de Marie, il lui nettoyait son trottoir. Mais les nègres ne sont pas susceptibles de comprendre :

— Mon pauvre Ali !

Et puis, comment ne pas songer à Hector quand le souvenir qu'il vous a laissé est là, vivant, qui s'agite à coups de pieds dans votre ventre. Elle avait honte, à présent, de cette bosse qui la bourrait d'un bâtard, sous la jupe. Il vivait en dehors d'elle, d'une vie à part, comme

une bête collée à ses flancs : il avait des contractions à lui, des secousses dont elle n'était pas maîtresse. Il la forçait à s'asseoir, quand il voulait ; il était lourd, il était gros ; dans le lit, il prenait toute la place.

Un matin, elle se réveilla tant il lui faisait mal. Hier déjà, elle avait senti cette ceinture, mais pas si brutale, pas avec ces boucles de feu qui lui creusaient les reins. Son corps travaillait jusqu'aux os et, quand elle voulut se mettre debout, ses jambes ne la portaient plus comme des jambes ; elles s'affaissaient, tels des ressorts, puis se tendaient pour la jeter en l'air.

Elle crut qu'elle serait mieux sur le parquet. Elle appela au secours.

Ali ne devait pas être loin. Il passa presque aussitôt la tête :

— Oh ! bobo ! bobo !

Et ne cessant de crier, il dégringola l'escalier. Monsieur monta tout de suite :

— Sapristi, ma fille, il était temps !

Sans l'habiller, en chemise, il la roula dans une couverture. Après, il se souvint qu'il aurait fallu des bas ; mais ils glissaient mal : il les fourra dans sa poche.

— Du courage, ma fille, nous allons descendre.

Où la menait-on ? Elle mit ses pas l'un devant l'autre, puis l'un sous l'autre, aux premières marches. Monsieur la tenait sous le bras. Ali venait devant à reculons, reproduisant en noir chacune de ses grimaces. Au premier palier, comme elle soufflait un peu, il se mit à hurler ; il ne voulait pas qu'elle souffrît ; il la porterait seul. Elle dut se laisser faire. Elle eut, tout

contre sa bouche, la peau sombre du nègre. Elle ferma les yeux.

En bas, une voiture attendait. Monsieur l'y poussa, s'installa :

— A la Maternité.

Les gens ne savent pas ce qui se passe dans une voiture. Ils font le gros dos sous la pluie : ils réfléchissent à leurs affaires, mais se disent-ils qu'il y a là de la souffrance qu'on traîne ? « A la Maternité. » Jamais, elle n'avait cru qu'on la mènerait là... Ah ! si Hector... et son ventre, mon Dieu !

D'une main elle le contenait ; de l'autre, elle avait saisi quelque chose de mou, qu'elle serrait plus fort à chaque secousse, peut-être les doigts de Monsieur. Qu'est-ce que cela faisait ? Elle ne s'inquiétait plus de lui ; elle eût lâché son enfant, sous ses yeux, pour en être débarrassée plus vite.

On roula si longtemps qu'elle ne s'en aperçut que lorsqu'on s'arrêta de rouler. Puis une cour où deux femmes la soutinrent chacune sous un bras, un escalier qui n'en finissait plus, une petite chambre toute blanche, où se trouvait un lit.

Monsieur n'était plus là.

— Une autre fois, ma petite, vous viendrez plus tôt.

Une voix d'homme plaisantait. Que lui importait à celui-là qu'elle eût mal ?

Des mains la découvraient, la palpaient, couraient sur ses flancs, travaillaient autour de ses jambes. Une très grosse tâtonna une seconde, avant d'entrer tout entière dans son ventre.

On emporta quelque chose de rouge : elle crut

que c'était l'enfant, mais les douleurs recommencèrent... Alors n'être plus qu'une bête, et pousser, pousser tant qu'on peut, pour que cela finisse, jusqu'à ce que cela sorte...

Ce fut une petite fille, qu'on lui montra dans ses langes, comme si elle était venue tout habillée en ce monde. Elle avait de petits poings fermés, une bouche qui faisait déjà beaucoup de bruit, quelques cheveux noirs très fins. Elle ne ressemblait à personne.

— Ça ne pèse que trois livres, dit la sage-femme, c'est peu.

— Elle est si jolie ! répondit Marie.

Avant de s'endormir, elle songea qu'elle l'appellerait Yvonne, un joli nom qui lui était venu comme ça, tout à coup.

Ce qui suivit fut bon comme une récompense. On lui mit dans les bras son Yvonne. Elle avait faim, cette petite, elle remuait les lèvres. Marie se découvrit la poitrine.

— Bois, petite.

D'abord Yvonne ne trouva pas. Elle tenait les yeux clos : elle était comme une petite bête qui promène un museau aveugle tout le long de ce qu'elle cherche.

— Mais non, pas par là, petite ; ici, la pointe...

Et alors, mon Dieu, ces milliers de baisers qui vous sucent, ces bonnes lèvres qui ne savent rien, ces lèvres d'enfant, ces lèvres de *son* enfant. Plus que le lait, le don de soi rend lourd le sein de la femme :

— Prends, pensait Marie, prends ; je me donne à toi, comme je me suis donnée à l'autre : mieux. C'est ma chair que tu manges, près de mon

cœur ; c'est mon amour qui coule en toi. Bois, mon Yvonne ; bois à ta fontaine, que tu deviennes ma belle petite Yvonne, ma grande petite Yvonne.

— Et maintenant, dit l'infirmière, reposez-vous.

On lui reprit l'enfant.

Elle se trouvait dans une grande salle avec d'autres femmes, comme elle couchées dans un lit, chacune son poupon dans une berce. Elle s'ennuyait. La Charité publique ne sait pas la joie qu'auraient les mères à jouer constamment avec leurs enfants. Elle craint qu'il ne leur arrive quelque chose : elle est prudente, elle est sévère.

Le matin, elle prenait la figure du Docteur.

— Le pouls ?... Bon... La langue ?... Bon.

— J'ai faim, Monsieur le Docteur.

— Bon !... bon... la diète.

Le soir, c'était encore le docteur ; le reste des heures, l'infirmière :

— Reposez-vous.

Ainsi pendant neuf jours ; neuf, le compte qui suffit aux jeunes mères pour retrouver leurs jambes. Après, la Charité publique les replante sur ces jambes, et au revoir, voici la rue... ou ce que l'on veut.

Marie savait où aller. Elle sonna chez Monsieur. Ali vint ouvrir, le brave Ali qui l'avait portée seul dans ses bras.

— Bonjour, Ali... La voici, Ali !

— Oh ! Mignon ! mignon !

Il riait avec toutes ses dents, dans sa figure de nègre qui voulait voir.

— Je vais vous la montrer, Ali.

Doucement... là !... elle entr'ouvrit un bout de son châle : « Vous voyez, Ali », puis le referma, car les enfants ont peur des gens dont la figure est noire.

Monsieur lisait au salon. Il avait envoyé des oranges et aussi du vin :

— Je vous remercie, Monsieur.

— De rien... Et c'est ça le moutard ?

— Yvonne, Monsieur.

— Ah ! Yvonne.

Il la prit sur ses genoux, lui chatouilla le menton « Kiri Kiri » pour la faire rire. Mais il manquait d'habitude :

— Tenez, Marie, reprenez-la.

— Elle est jolie, n'est-ce pas ?

— Très !... J'ai beaucoup pensé à vous, Marie.

— A moi, Monsieur ?

— Oui... Le moutard, nous ne pouvons le garder ici. Il faudra le mettre en nourrice. J'en ai trouvé une bonne... des seins comme ça... elle s'appelle Pélagie. Il serait bon que vous alliez demain.

Voilà « demain » et, d'aujourd'hui, il ne reste pas grand'chose.

— Bien, Monsieur.

Pour cette nuit, elle coucha la petite dans son grand lit. Marie ne dormit pas. Elle avait de la lumière ; dès qu'Yvonne bougeait :

— Prends, prends...

Marie tendait le sein.

IV

Sans compter Marie et son Yvonne, il se trouvait beaucoup de monde dans ce wagon :

— C'est votre enfant, ce petit garçon là, Madame ?

— Oui, Madame ; mais c'est une fille : Yvonne. Elle a dix jours.

— Dix jours, Madame, et déjà en voyage !

— Oui, Madame..

Elle qui tantôt referait seule le voyage.

Yvonne dormait. Par moment elle souriait ou bien, avec sa bouche, elle rêvait qu'elle suçait quelque chose. Elle ne pleurait pas. Elle pleurait d'ailleurs peu. Ainsi, à la descente du train, on aurait pu croire que dans l'air frais de la campagne... Et pas du tout. Yvonne ouvrit à peine les yeux et il suffit que Marie lui montrât, sur le bord de la route, des fleurs qui étaient belles.

Pas loin, au milieu d'un verger, souriait une maisonnette : très jolie, les volets peints à neuf, des roses en parterre devant le seuil, on n'aurait pas dit une ferme.

Marie pensa : « Si c'était là ? » Et voilà : c'était là.

Une grosse femme se tenait sur la porte :

— Hé, Madame, c'est-il vous qui devez m'apporter votre petite ?

— Oui, dit Marie, si vous êtes Pélagie.

— Alors, entrez.

Sur la table, se levait, toutes prêtes, un monceau de tartines. Mais elle voulut d'abord voir comment on avait arrangé la berce : elle était très propre ; en osier avec des draps, frais repassés. Elle sentait bon. Elle se trouvait sur deux chaises ; exactement pareille, il y en avait une autre où reposait un enfant.

— Ça, c'est le mien, dit Pélagie. Il s'appelle Jean. Voyez comme il est beau.

Pour faire plaisir, Marie regarda ce Jean : il avait une figure bouffie, un crâne chauve, des yeux qui ne paraissaient guère intelligents. Il semblait du même âge qu'Yvonne, mais comment la mère pouvait-elle le trouver si beau ?

— Oui, dit Marie, il est très beau.

— Maintenant, fit Pélagie, vous devez avoir faim.

Tandis que Marie mangeait, Pélagie avait pris la petite et la déshabillait afin de prendre connaissance. Yvonne n'était pas grasse, mais très solide :

— N'est-ce pas, Pélagie ?

Le mari de Pélagie se trouvait là. Ce devait être un de ces paysans qui ne disent jamais grand'chose. La pipe en bouche, il regardait en remuant les épaules, mais il ne disait rien. Quand il s'en alla, il n'avait pas dit davantage.

— Voilà, conclut Pélagie, nous ferons notre possible.

Elle tira hors de son corsage de quoi en effet faire son possible : deux calebasses, rondes, bien gonflées, et blanches comme si l'on eût vu à travers le lait qui les rendait si lourdes. Avant d'en donner à la petite, elle les prit, une

dans chaque main, et pressant dessus en fit gicler deux gros jets sur la table, où le chat les jugea de son goût.

— Vous voyez, dit Pélagie, il y en aurait pour trois.

Après les tartines, Marie voulut voir les pièces de la maison où grandirait son Yvonne. Elle fit un petit tour au jardin.

— Yvonne y jouera, n'est-ce pas ?

— Mais certainement, Madame.

Puis au verger :

— Yvonne y dormira, n'est-ce pas ?

— Mais certainement, Madame.

Et le jardin qui sentait bon les fleurs, le verger où les pommiers balançaient le dessin de leurs feuilles, étaient vraiment très beaux pour que son Yvonne y fût heureuse.

Avant de partir, Marie avoua quelque chose : après, elle ne le pourrait plus ; elle aurait désiré, une fois encore, donner à boire à sa petite.

— Vous voulez bien ?

— Mais certainement, Madame...

Elle se détourna un peu. Elle ouvrit son corsage. Après les calebasses de l'autre, ses seins lui parurent bien petits.

V

BIEN sûr, son Yvonne grandissait ! Le laitier était du village.

— Vous l'avez vue.

— Oui, ripostait le laitier.

— Elle se portait bien ?

— Oui.

— Très bien, n'est-ce pas ? Dites-moi, avait-elle l'air contente ?

— Oui... voilà vos trois litres.

A force d'être laitier, on compte ses mots comme on compte ses litres.

Le dimanche, Marie savait où aller maintenant. Elle allait voir sa petite.

— Aujourd'hui, annonçait-elle, c'est moi la mère.

Oh ! cela se voyait. Il suffit qu'une femme entr'ouvre les genoux et le creux qui se forme dans la jupe est le meilleur des berceaux. Elle y couchait Yvonne ; elle commençait par les langes : les mères savent seules comme cela sent bon son enfant qu'on démaillote.

D'une semaine à l'autre, Yvonne se développait. Elle ne grandissait pas beaucoup, moins que ce lourdaud de Jean dont la figure devenait de plus en plus grosse. Mais la petite mèche, qu'elle portait de naissance, voyez comme elle a poussé cette mèche. Elle devenait de fins cheveux et, alentour, il en venait d'autres qu'on pouvait ramener à droite ou bien à gauche.

— Et son derrière, Pélagie ; regardez-moi ce petit derrière : un vrai derrière de femme, mais plus beau.

Elle avait envie de mordre dedans.

Yvonne comprenait un peu : elle était maligne, plus que ce Jean qui dormait vraiment trop. Quand vous montriez une fleur à Yvonne, elle la reconnaissait ; et partout où vous balanciez cette fleur, avec ses yeux elle la voulait.

— Allons, faisait Marie, dis comme moi : Ma-man.

— Bfff... bfff..., répondait Yvonne.

Presque : « Maman ». Et les bulles qu'elle soufflait avec sa salive ! ses poings qu'elle ouvrait et fermait comme une grande personne ! et ces petits bouts de chair, l'un près de l'autre, si blancs, si délicats et pourtant des doigts !

— A moi ! A moi !

Ces belles choses, qui les avait faites ? Maman. Qui, les petons ? Maman. Et aussi le petit ventre ! Et aussi, sur la poitrine, ces deux mignonnes têtes d'épingles qui plus tard deviendraient de vrais seins : les seins d'Yvonne.

Parfois la petite pleurait. Tous les enfants pleurent, mais la voix d'Yvonne vous entre dans la chair, jusqu'au cœur.

— Dodo... dodo... chantonnait Marie.

Mais cela ne servait à rien. Pélagie devait intervenir ; elle tirait une calebasse... et quelle tristesse alors de rester là, inutile, la poitrine sèche, pendant que votre enfant se console avec le lait d'une autre !

Un dimanche, dans sa berce, Yvonne ne dormait pas. On ne peut pas dire cependant qu'elle fût éveillée : les yeux fermés, elle avait dans les jambes et les bras de vilaines secousses, des mouvements faux comme si, de l'intérieur, on les avait tirés avec des ficelles. A diverses reprises, elle vomit quelque chose de blanc, ce qu'elle n'aurait pas dû faire, puisqu'elle n'avait pas mangé.

— Ce sont les dents, affirma Pélagie.

— Ah ! oui, les dents.

Elle partit bien inquète.

Le lundi : Tout va bien, annonça le laitier.

Mais le mardi, il eut un regard de côté :

— Pélagie a dit comme ça que vous veniez tout de suite.

Monsieur la laissa partir. Elle ne voulait pas avoir peur. Partout où roulait le train, il faisait un de ces beaux temps d'automne, quand le brouillard tire un voile devant le soleil pour ne pas fatiguer les yeux aux petits enfants. Que pourrait-il arriver de mal en ces jours-là ? Pourtant, au village, elle fut anxieuse parce que l'homme de Pélagie, qui travaillait dans un champ, au lieu de l'attendre quand il la reconnut, planta là sa bêche, comme pour aller dire : « Attention, elle est là ». Pélagie vint à sa rencontre. Elle avait sa figure rassurante de tous les jours et tenait sur les bras son gros garçon endormi.

— Et Yvonne ?

— Yvonne, commença la fermière.

Elle ne parlait jamais très vite. Aujourd'hui elle fut plus lente encore : elle parlait posément, comme elle marchait : Yvonne, n'est-ce pas ? n'avait jamais été solide ; elle poussait mal, cette enfant ; son mari, n'est-ce pas, l'avait dit, et ce n'était pas de leur faute si un malheur...

Un malheur ! Déjà Marie n'écoutait plus. Elle courait en avant, se jetait dans la pièce et là... Jamais elle n'avait vu de mort, mais dans la berce, cet enfant qui ne bougeait plus, ces paupières fermées, cette bouche de travers :

— Ma pauvre petite Yvonne !

— Oui, dit Pélagie.

De près, on avait de la peine à la recon-

naître. Elle semblait fondue ; elle ne prenait presque pas de place ; on aurait dit aussi qu'elle avait d'autres lèvres.

Ce qu'on retrouvait le mieux, c'était son bonnet, et, en dessous, sa mèche à cause de la pointe qui dépassait un peu.

— Voilà, dit Pélagie, le malheur est arrivé, cette nuit, vers deux heures.

Quoi, cette nuit ? Ces mots n'avaient pas de sens. Elle ne pouvait pas croire, elle ne voulait pas croire : avant de mourir, un enfant est malade ; on le soigne, on est là quand il meurt, il ne meurt pas comme cela tout à coup, il ne meurt pas...

— N'est-ce pas, Pélagie ?

— Si, dit Pélagie, cette nuit, tout doucement, sans mal.

Et l'autre, que cette femme tenait tout joufflu dans ses bras. Sa pauvre petite Yvonne ! Elle ouvrit grands ses yeux pour en faire sortir ses larmes ; mais les larmes ne vinrent pas ; elles restaient sèches dans sa tête et la brûlaient.

— Que cela ne vous empêche pas d'enlever votre chapeau, dit Pélagie.

Elle dut pour cela commencer une série de gestes : se mettre debout, traverser la place, se débarrasser de quelque chose qu'elle tenait sous le bras, mon Dieu, le châle qu'elle avait tricoté pour que la petite eût chaud. Cela prit des minutes, et après ce temps Yvonne qui aurait pu se dresser, Yvonne qui aurait pu rouvrir les yeux, se trouvait toujours dans sa berce, morte comme tantôt. Alors elle n'eut plus qu'à se rasseoir et rester là.

Les heures passaient. Les autres remuaient ;

quelqu'un entra, puis sortit ; on dressa la table, on mangea :

— Je n'ai pas faim.

Elle ne bougeait pas, elle ne vivait pas : elle était là.

Le soir, on alluma la lampe, on poussa les verrous.

— Votre chambre est prête.

Elle se tourna vers l'enfant :

— Je veillerai là.

Elle fut seule. Elle dut s'occuper d'un gros chat qui rôdait autour de la berce : on dit que les chats mangent les morts ; ils commencent par les yeux.

— Partez, vilaine bête.

Elle le prit sur ses genoux. Après, elle voulut voir ce qu'était devenue son Yvonne : à tâtons, par-dessus les couvertures, elle chercha les petites jambes, mais elle n'osa jamais découvrir ce corps qui n'appartenait déjà plus aux vivants. Tout ce qu'elle risqua, ce fut de déposer ses lèvres sur le front et encore, en les retirant vite, tant ce front était froid.

Ensuite, il n'y eut plus rien. Les larmes qui s'étaient refusées tantôt ne venaient toujours pas. Elle attendait sur sa chaise ; elle tenait les yeux ouverts : un chat sur les genoux, elle était là...

Le lendemain un homme vint avec une caisse, si petite qu'elle semblait à peine un cercueil. En le voyant, elle n'eut plus peur. C'est votre chair, tout votre corps de mère, qu'avec l'enfant on va coucher entre ces planches. Elle pensa se jeter sur cet homme. On la retint.

— Je suis pressé, dit-il.

Alors, puisqu'elle ne pouvait le battre :

— Mon bon Monsieur, attendez une minute !

Elle courut au jardin cueillir une rose pour son Yvonne. Elle choisit la plus grosse, une toute rouge. Elle la secoua parce qu'il y avait de l'eau dessus, puis la déposa dans le cercueil, près de la tête.

— C'est tout ?

— Encore une minute, Monsieur.

Elle se tâta le corps ; elle aurait voulu donner encore quelque chose, quelque chose d'elle-même, mieux qu'une fleur, pour tenir compagnie à la petite. A cause de l'homme, elle ne trouva que sa broche, une hirondelle qui portait dans son bec une lettre : un cadeau d'Hector. Elle l'épingla près du corsage sous le menton.

— C'est tout ?

L'homme empoigna le couvercle : elle regarda dans le cercueil. Son regard tout entier qu'on vissa sous ce couvercle !

VI

Elle n'avait pas pleuré. Yvonne partie, elle rentra dans sa cuisine : c'est là que votre enfant a poussé. Cette chaise vous a reçue un jour qu'il frappait trop fort aux parois de votre ventre ; dans ce miroir, on interrogeait la mauvaise mine qu'il vous donnait à manger si goulûment de votre vie. Et ces petits riens qu'on ouvrageait pour lui ! Ce bonnet

où l'on a laissé l'aiguille ; et ces idées que l'on retrouve au fond de soi, ces projets, ces « Quand Yvonne sera grande » où le rêve reste piqué, également comme l'aiguille. Et les larmes qui ne voulaient pas, elles viennent enfin. On en verse tant qu'on peut ; on crie, on laisse aller sa tête sur la table, à grands coups, et tant mieux, si elle saute !...

Elle servit le dîner de Monsieur. Monsieur était bon : elle avait les yeux rouges. Monsieur lui dit :

— Vous avez pleuré, Marie ?

Elle descendit à sa cuisine. Elle revint avec la viande. Monsieur lui dit :

— Il faut prendre du courage, ma fille.

— Oui, Monsieur.

Elle monta une bouteille :

— Marie, dit Monsieur, buvez ce verre de vin.

— Je veux bien, Monsieur.

Elle vida ce verre d'un trait, comme un remède.

— Encore celui-ci, ma fille.

— Oui, Monsieur.

Elle redescendit à sa cuisine ; elle revint avec le dessert.

— Votre verre vous attend.

— Oui, Monsieur.

Le troisième. Après, elle fut moins pressée de partir.

Il lui remplit une assiette, il lui montra une chaise.

— Asseyez-vous, Marie, mangez cela.

Des gâteaux : elle avait faim, elle s'assit :

— Ma pauvre petite Yvonne, Monsieur...

Il la regarda avec ses yeux qui devaient se mettre tout près pour voir les choses :

— Voyons, vous avez donc tant de peine ?

— Oh ! oui, Monsieur.

Et pas seulement à cause d'Yvonne, la pauvre petite qui était morte.

— Dites-moi cela, Marie.

— Mais toute ma vie, Monsieur !

Son père, Monsieur, qui la battait ; sa mère, une brave femme, à laquelle elle ne pensait pas sans tristesse ; puis Hector, vous vous souvenez, Monsieur ? et cette Louise...

Monsieur se souvenait :

— Encore un gâteau, Marie, et votre verre.

Elle mangeait le gâteau, elle vidait le verre.

— Où en étais-je ? Ah ! oui, cette Louise...

Il lui venait des trous dans le cerveau ; elle ne se rappelait pas toujours ; elle s'embrouillait. Et puis la Marie dont elle racontait ces misères, était-ce cette Marie, assise dans la salle à manger de Monsieur, à boire son vin ? Toute cette histoire était vieille, presque l'aventure d'une ancienne camarade que l'on plaint, oh oui ! mais sans que sa tristesse vous poigne jusqu'au fond. Entre soi, on pouvait en rire. Elle éclatait :

— A votre santé, Marie.

— A la vôtre, Monsieur.

D'ailleurs, elle n'avait pas que des souvenirs tristes : ainsi la première lettre d'Hector : il la comparait à une fleur :

— Une fleur, Marie ?

— Je vous l'assure, une rose.

— Parce que vous sentiez bon ?

— Je ne sais pas, Monsieur.

— Dites donc, Marie, Hector, hé ! hé ! qu'est-ce qu'il faisait dans votre chambre.

— Oh ! ça, Monsieur !...

Elle ne le disait pas, mais ce devait être drôle ; elle pouffait ; elle tenait mal sur sa chaise, elle avait soif.

— Je vide mon verre, Monsieur.

— A votre santé, Marie.

Puis, de nouveau, elle voyait l'homme avec son cercueil, le berceau qu'on vidait, Yvonne avec sa figure de morte :

— Oh ! Monsieur, je suis bien malheureuse !

Il lui pressait la main, elle sanglotait.

Après, elle eut envie de dormir et bien sûr qu'elle dormit puisqu'à la fin elle s'éveilla. Et voilà : elle qui, depuis Hector, ne tirait jamais sa chemise, elle se trouvait sans ; elle se trouvait au fond d'un lit, dans une chambre qui n'était pas la sienne ; il y avait un second oreiller et sur cet oreiller dormait une barbe :

— Oh ! Monsieur !

Et cette barbe parlait :

— N'aie pas peur, ma chérie...

Yvonne étant morte le mardi, ceci se passa le matin du vendredi et le soir, sur l'oreiller de Monsieur, Marie n'eut plus peur. « Il n'y a que le premier pas qui coûte » aurait constaté l'ex-instituteur, le père de Marie. Ce que ce pas avait coûté ? Peu de chose à Monsieur ; quant à Marie, l'enfant était mort à point pour que la mère eût soif.

Elle avait là-dessus ses idées de Marie : Monsieur aurait pu l'inviter autrement, attendre

quelques jours, mais au fond, Monsieur était bon. Au Refuge, où il l'avait choisie, dans la cuisine où il s'extasiait : « Des soleils, vos marmites ! » elle n'avait jamais cru parvenir aux lèvres d'un homme, à travers la barbe de Monsieur. Elle ne le souhaitait même pas ; mais à présent qu'on lui avait ouvert ce chemin, elle y passait, ni surprise, ni triste.

Triste ? Yvonne suffisait à sa tristesse, la pauvre petite qui était morte. Voilà pour le jour.

Surprise ? Un homme passe les doigts dans sa barbe et cette barbe est belle ; il a des yeux qui, descendant au fond de vous, en ramènent des choses ; cet homme est votre maître ; il vous dit : « N'aie pas peur » ; on est docile ; on n'a pas peur, on reste dans ce lit ou, quand on n'y est pas, on y entre. Voilà pour la nuit.

Dans ce lit, Marie entrait sans gêne, du moins pour elle. Certes, aux voisins, elle n'eût pas annoncé : « Je suis la maîtresse de Monsieur. » D'abord elle ne l'était pas ; voyez son tablier ; elle restait la servante. Et puis, Monsieur n'agissait peut-être pas suivant les convenances des maîtres envers leurs sujets. A cause de cela, mieux valait se taire.

Pour elle, on avait mis aux extrémités de son corps des pieds, des mains, une tête : les pieds étaient pour marcher, les mains pour frotter, la tête pour réfléchir à ces besognes. Et s'il s'étendait, entre les pieds et la tête, des intervalles qui la nuit convenaient au service du maître ?

Ces intervalles, le jour, se cachent sous la robe. Celle-ci s'enlève le soir. Alors il reste de la chair,

des épaules, des seins, des ronds et des creux, toute espèce de choses, bonnes à prendre, disait Monsieur. Il les prenait.

Elle ne savait pas qu'outre les lacets ou les boutons fixés par les couturière, la Morale ferme les vêtements avec des attaches plus subtiles. On ne lui avait pas montré ces épingles.

Elle n'eut donc plus jamais peur.

Monsieur avait là-dessus des idées de Monsieur. Il en parlait comme un Monsieur. Cela ressemblait à des devinettes.

On voyait dans sa chambre une jolie boîte en laque, avec un oiseau d'argent qui s'envolait sur le couvercle.

— Dites, Marie, quand Hector, hé! hé!... prenait-il du plaisir ?

— Mais, oui, Monsieur, beaucoup !

— Et vous ?

— Moi, Monsieur ? Mais... j'avais du plaisir de lui en donner.

— Et c'est tout ?

— Mais oui, Monsieur...

— Ah ! ah !... Eh bien, cette boîte, elle est pour vous, Marie, je vous la donne.

— Pour moi, Monsieur, oh ! merci !

— Ouvrez-la, Marie.

— Mais, Monsieur, la clef ?

— Voici la clef.

— Tiens, mais... elle ne s'ouvre pas.

— Non, Marie, il y a un secret. Là, un petit bouton, hé ! hé ! je pousse.

— Oh ! Monsieur, les belles pralines et les fondants. Tiens celui-ci goûte le sucre ; celui-là, on dirait de la liqueur, ça pique, mais c'est bon...

— Et celui-ci, Marie, et celui-là. Mangez-en,

Marie, mangez. Et regardez, moi aussi j'en mange, encore un, encore un, et c'est meilleur, parce que nous les mangeons ensemble et en même temps. Vous comprenez, Marie ?

— Quoi donc, Monsieur ?

— Le coffret, les fondants...

— Non, je ne comprends pas, Monsieur.

— Hector n'avait pas la clef, Hector ne connaissait pas le secret, Hector regardait l'extérieur du couvercle.

— Et le regardait pour lui seul. Je comprends, Monsieur. Mangeons à deux.

Il y eut, dans la vie de Marie, un gigot.

— Vous voyez, Marie, comme je découpe ce rôti ?

— Oui, Monsieur, c'est du gigot.

— Non, Marie, un symbole.

— Un ?...

— Rien, Marie. D'un côté, l'os ; de l'autre, voici la viande.

— Je vais vous débarrasser de l'os, Monsieur.

— Pas encore, Marie. La viande, on l'assaisonne au beurre, au poivre, à l'ail ; on la mange ; c'est exquis.

— Oh ! oui, Monsieur.

— L'os, vous y avez mis des papillottes, pour qu'il soit plus beau : au fond, c'est un os. Gare aux dents ! Vous saisissez, Marie ? Non ? L'os, je le regarde, et je l'appelle M. Hector ou M. l'Amour. La viande, petite, c'est moi : on s'amuse.

Elle comprenait : il y a le plaisir, il y a l'amour ; on est jeune, on n'a pas réfléchi, on les croit emmanchés l'un dans l'autre, mieux que l'os dans la viande. Et pas du tout. Voici l'os...

voici la viande. Un couteau au bout d'un Monsieur a suffi.

— L'intelligence vous rend bavarde, Marie.

— Au diable les os, Monsieur.

VII

Il passait dans la rue un jeune homme. Et pas seulement aujourd'hui, mais hier, avant-hier et, sans doute, demain. Que fait dans la rue, tous les jours, ce jeune homme ? De loin, dès qu'il vous reconnaît, il touche son chapeau ; il est penaud quand vous le dédaignez, joyeux si d'un sourire vous voulez lui répondre. Un jour, il vient à vous.

— Bonjour, Mademoiselle.

Il a des cheveux noirs, des yeux bruns, de jolies dents qui luisent. Il vous parle galamment, comme à une vraie dame. Oseriez-vous le rabrouer ! D'abord, vous lui feriez de la peine et, à la rue, quel scandale ! Si pressée que l'on soit, on a toujours une minute. Et si, pendant cette minute, il vous propose une promenade, tenez pour dimanche, quand vous serez libre, comment connaît-il déjà vos habitudes ? Vous songez à votre belle robe qui serait bien plus belle au bras d'un cavalier.

— Eh bien, oui, à dimanche.

Et ce dimanche vous l'attendez. Les jours, semble-t-il, sont devenus des visiteurs bien ennuyeux qui ne se décident pas à partir. Ce samedi surtout, qui n'en finit pas, avec ses brosses

à préparer la demeure du dimanche. Celui-là, avant qu'il n'arrive, vous avez déjà interrogé la figure qu'il fera dans le ciel. Quelle chance ! Ce ciel est rempli de clartés et votre joie y ajoute de la lumière. Est-ce voler que d'emprunter sur la toilette de Monsieur son savon le plus fin ? Avec ses flacons, on se parfume en dimanche ; avec ses fers, on se frise en dimanche ; on passe, on ne sait pourquoi, sa plus belle chemise, celle en dentelles de dimanche, et : « Au revoir, Monsieur ! au revoir, Ali ! au revoir, tout le monde », on claque derrière soi la porte — en dimanche.

— Je suis bien content de vous voir, Mademoiselle.

Ce qu'il dit, il le chuchote ; pas les devinettes de Monsieur, de jolies phrases, des compliments, des promesses comme en trouvait Hector.

— Nous dînerons à la campagne, voulez-vous ?

La campagne ! de la joie qui s'ajoute à votre joie. Voici les arbres, voici les blés, voici un coquelicot tout rouge, voici l'omelette appétissante et jaune, comme le cœur des marguerites. Et, ces oiseaux, écoutez donc, comme ils chantent ; et votre bonheur aussi, comme il gazouille, timide au fond de votre cœur, comme il monte à votre bouche, comme il sort par vos lèvres, et cela fait un baiser. Vienne alors le soir : il y aura sur un banc, près de vous, un jeune homme, sa main qui vous caresse, sa jambe qui vous frôle, tout son désir autour de vous, comme le vôtre autour de lui.

Et quand on le revoit le lendemain, peut-être après une nuit où Monsieur eut tort avec ses devinettes, on rougit comme pour Hector,

on balbutie comme devant Hector, on... on sent que l'on aime comme on aimait Hector...

Celui-ci s'appelait Vladimir. Il habitait seul avec un divan, un lit et une armoire à glace. Une chambre de garçon, c'est bon parce qu'une femme peut, avec son amour, y laisser son bon ordre :

— Tu vois dans ce coin, je range tes chaussettes ; là, tes chemises. J'emporte celles-ci pour y faire un point.

Cela se passa dès le second dimanche.

Comme son nom, Vladimir arrivait de loin. Il racontait ses voyages. Il n'existe pas qu'Ostende où l'on a grandi, Bruxelles, qui est une jolie ville. Plus loin, on trouve Londres où c'est drôle, parce que tous les magasins sont fermés le dimanche ; ailleurs, Berlin, avec des soldats qui marchent haut les pattes, comme des chevaux savants ; ailleurs Paris, où des hommes, costumés en diable, vous donnent à boire, dans des têtes de mort.

Les yeux qui ont vu ces merveilles deviennent les plus beaux yeux du monde : elle regardait ces yeux.

Il lui montrait aussi Bruxelles. De sa cuisine d'où l'on voit les pieds, de sa mansarde, au-dessus des toits, on ne soupçonne pas Bruxelles, ni ses tavernes où l'on boit de la bière, ni ses bodegas où l'on savoure des vins sur les tonneaux, ni les concerts avec des chanteuses en jupes courtes pour mieux lever la jambe. Une fois, il la mena au théâtre : sur la scène, une femme pleurait parce qu'un sorcier, en redevenant jeune, lui avait fait un enfant ; un peu son histoire.

Vladimir connaissait la pièce. Il regardait les dames qui sont belles dans leur loge :

— Les femmes, disait-il, ne sont pas faites pour travailler.

— Celles qui sont riches...

— On le devient. Ainsi toi, tu aurais pu être autre chose qu'une servante...

Quoi ? Il ne le disait pas.

Une autre fois, il lui expliqua comment on se frotte les joues d'un peu de rouge, les yeux d'un peu de noir, pour s'adoucir le visage.

— Mais, chéri, ma peau est fraîche, pas besoin de couleurs.

— Tu es beaucoup mieux, je t'assure.

Ainsi peinte, il la présentait à des camarades.

— Mademoiselle, enchanté !...

C'étaient des jeunes gens bien vêtus, assez prétentieux, dont les manières l'inquiétaient un peu. Ils étaient presque trop bien vêtus. Elle ne les aimait guère, et encore moins leurs dames et leurs chapeaux à plumes, leurs bijoux en placard, leur façon inconvenante de boire en public, aux verres de leurs amis :

— Chez soi tout ce que l'on veut, mais devant les autres...

Vladimir ne les aimait pas non plus. Il était d'ailleurs beaucoup plus simple. Quand il manquait d'argent :

— Prête-moi cent sous, disait Vladimir.

Et ce que, de leur dimanche, il préférait :

— Tu vois, c'est la fête que nous allons prendre de nous-mêmes, seul à seul, dans ma chambre et pour rien.

Ainsi, il habita, dans le cœur de Marie, un grand amour avec un grand bonheur. Aujourd'hui

est un jour heureux, demain jour heureux, puis dimanche... Après ? Quand on cueille des roses, va-t-on s'inquiéter de la neige plus tard ? Qu'elle tombe d'abord.

Pendant ce temps, la pauvre petite Yvonne restait bien morte. Elle voulut, un soir, la ressusciter pour Vladimir :

— Tu sais, chéri, je ne veux rien te cacher : avant toi...

— Bast..., trancha Vladimir.

La petite, qui devait renaître, ne ressuscita pas plus avant.

Et Monsieur ? Mon Dieu, quand elle rentrait à la nuit, une lumière l'attendait. Allait-elle, à cause de Vladimir, faire de la peine à Monsieur ? A cause de Monsieur, faire de la peine à Vladimir ? D'ailleurs les devinettes l'avaient dit : d'un côté l'os, de l'autre la viande. Elle préférait se taire. Quant à un troisième... Un jour, un ami de Monsieur la suivit et brusquement, dans la nuque, lui planta ses deux lèvres. Deux lèvres dans la nuque vous chatouillent cependant ; eh bien ! non, elle n'en voulut pas et vlan ! sur le beau Monsieur, elle mit une gifle.

Un autre jour, Ali se jeta à ses pieds : « Moi aimer vô. » Un nègre ! Marie ne se fâcha pas. Elle ne rit pas non plus. Elle se trouvait assise près de sa table, où refroidissait une crème. Comme il recommençait, la bouche ouverte : « Moi, aimer vô », elle y fourra une cuillerée, puis une autre, puis de nouveau... Tant qu'il n'en resta plus.

— Et maintenant, va, mon brave Ali.

Pourquoi Vladimir rit-il si fort quand il connut cette histoire ?

VIII

Il vint un dimanche de Carnaval. Comme c'était le premier, Vladimir voulut lui montrer comment, en un tel jour, on s'amuse. Ils iraient au bal. Monsieur lui avait dit : « Rentrez quand vous voudrez, ma fille. » Elle était donc libre, curieuse aussi, et cependant, au moment de partir, elle se sentit plutôt maussade.

Non, ce n'était pas à cause de son costume. « Tu m'en as choisi un très beau » : des bas blancs, des sandales avec des rubans qui se croisaient sur les jambes, une culotte en soie verte, une chemisette blanche, une toque à plumes, et des bretelles aussi en soie verte. En tout, devant la glace, un joli bonhomme, bien qu'un peu gros du derrière et de poitrine trop rebondie.

— Eh bien, alors ?

— Je ne sais pas, disait Marie.

— Peut-être parce que le devant de la chemisette ferme trop : il y a moyen ; il suffit d'une entaille.

— Mais, dit Marie, on verra tout.

— Ce tout est charmant ; d'ailleurs avec un masque...

A la rue, ça n'alla pas encore mieux. On marchait serré. Tout le monde s'était dit : « Allons voir les masques » et comme chacun avait eu la même idée, on ne voyait en définitive que fort peu de masques et l'on se rattrapait sur les

quelques-uns qui passaient. A cause de sa culotte, on regardait beaucoup Marie. « Eh ! le pâtre ! » Une femme en pâtre, cela doit être gai, faire aller ses jambes, dire des bêtises et, au lieu de cette joie, on reste Marie, on sent du plomb dans les bras, du plomb dans les jambes, du plomb dans la tête. Et puis elle était gênée ; dans cette soie qui serrait, on devait lui voir tout.

— Mais non ! d'ailleurs, tu as ton masque.

Ils entrèrent dans une taverne, puis dans une autre. Elle fut plus à l'aise : on est assise sur ce qui vous gêne. Elle étudia comment les masques parlent d'une voix aiguë et aussi ce qu'ils disent. Avec une voix pareille, on lance plus aisément des folies : une autre parle, ce n'est plus vous. « Bonjour, beau masque », elle salua une dame. « Bonjour, toi, je te connais », elle passa la main dans les cheveux d'un buveur, dont la tête ne lui parut pas trop effrayante.

— On s'amuse ?

— Mais oui, chéri, un peu.

Après plusieurs tavernes, ils entrèrent dans un restaurant. Pour manger, elle dut enlever son loup et redevenir une Marie sérieuse. « Mais je suis gaie tout de même ! » Ils burent une bouteille de vin blanc, ensuite une bouteille de vin rouge. « Et des huîtres, chéri, c'est bon, les huîtres ! »

Son masque remis, elle devint pour de vrai un pâtre. Elle se mit à gambader. La culotte, on s'en fiche. « Mais, saute donc, Vladimir !... » Elle voulut, comme les autres, avoir un de ces mirlitons qui font du bruit. Quand ils se présentèrent pour le bal, elle en chatouilla le nez du bonhomme à la caisse.

— Turlu, turlu, turlu !

Au son du mirliton, voici un pâtre vert qui entre dans la salle. Puis : Oh ! tout ce monde qui s'écrasait là et semblait déjà fou ! On aurait dû venir plutôt. « Jamais je ne deviendrai si folle ! » On ne dansait pas ; on sautait. On sautait par couple ; on sautait par groupe ; ou, ce qui était plus gai, par longues chaînes en se tenant par la main. On s'embrassait beaucoup.

Elle regarda. Le bal est une fête qui vous entre longuement par les yeux. Tant de lumières ! On ne distingue pas d'abord : c'est une masse qui tourne, du rouge, du vert, du jaune, des étoffes qui brillent, des bras nus, des épaules, et, par-ci, par-là, à cause de sa teinte, une perruque, à cause de sa forme, un drôle de nez. Puis cela se sépare : on voit mieux : là bas cette femme tout entière avec sa jupe rouge et ses yeux noirs d'Espagnole ; et celui-là, chéri, sa figure en farine et ses lèvres de sang ; et celle-là, mais regarde donc ! on lui voit jusqu'en haut le rose de la jambe.

Sur l'estrade, on voit le chef d'orchestre ; on entend les violons plus moelleux que des voix, les violoncelles qui leur font la cour, la flûte qui rit, la clarinette qui chante malgré son rhume, et, par-dessus la bataille de la grosse caisse et des tambours, les autres instruments, de toutes leurs forces, avec leur gosier de cuivre. Cela forme de la musique, un air que l'on connaît. Et ainsi, après les yeux, le bal est une fête qui vous entre par les oreilles.

— Et maintenant, dit Vladimir, dansons.

Ils se prirent à la taille, tournèrent un instant sur place, et alors, dans ce bal, où tantôt

manquait quelque chose, il y eut quelque chose de plus, quelque chose de rare, quelque chose de beau : Marie, en pâtre vert, qui dansait une valse !

Pourquoi en partant, avait-elle été si triste ?

— Chéri, je m'amuse ; chéri, dansons encore ; chéri, oh ! si nous étions seuls, une minute.

Tous ces corps qui se montrent, tous ces corps qui se touchent, tous ces corps qui ont chaud : le bal, ça sent l'amour.

Puis elle eut soif.

— Turelu ! turelu !

Avec son mirliton, voici le pâtre qui se présente au buffet. Plus que dans le bal, on s'amusait. On ne se tenait pas assis autour des tables, comme dans les tavernes ; on se hissait dessus, on criait. Et les femmes, difficile de dire à qui elles appartenaient. Elles roulaient de l'un à l'autre ! Elles taquinaient les messieurs et ceux-ci, par vengeance, exigeaient qu'on les embrassât.

— Mais regarde donc, chéri, regarde.

Elle riait : elle trouvait naturel qu'il commandât du champagne ; elle avait des idées toutes drôles. Vos idées aussi portent le masque, une grosse perruque, un nez de travers et, pour peu, par-dessus ce qui n'est pas permis, vos idées, hop là ! lèveraient la jambe. D'ailleurs, elle ne l'eût pas fait. « Moi, tu sais, je reste convenable. » Et sur le visage, qu il faut cacher, elle serrait son loup.

Il survint un homme. En manteau bleu, il avait une culotte bleue, une veste bleue et dans tout ce bleu, on voyait encore ses yeux qui étaient bleus.

— Mademoiselle, m'accorderez-vous cette danse ? Elle regarda Vladimir : « Avec un autre ? — Mais certainement. »

L'homme dansait bien, on peut même dire qu'il dansait mieux que Vladimir. Elle l'appelait « Mon Seigneur bleu ». Il l'avait prise à la taille et la guidait, en tournant légèrement, parmi les groupes. Sa poitrine était large, bonne à s'appuyer. Sous le manteau, ses bras serraient ferme. Après la première danse : « Encore celle-ci ? » Elle voulut bien. Il fallait en se balançant s'étreindre de toutes ses forces : on avait l'air de s'aimer :

— Je suis sûr, Mademoiselle, que vous êtes gentille tout plein.

— Vous croyez cela, Mon Seigneur bleu ?

— Et qu'en soulevant ce masque...

— Oh ! cela ne se peut.

— Pourquoi donc ?

Si les voix avaient une couleur, la sienne eût été bleue.

— Et maintenant, ramenez-moi vers mon cavalier.

Sa tête dansait encore. Ils ne virent pas tout de suite que Vladimir n'était plus là. Ils durent, en se tenant par le bras, faire le tour de la salle. Elle eut le temps de n'être plus inquiète :

— Cela ne fait rien, dit le Seigneur bleu.

Cela ne faisait, en effet, rien. Ils s'assirent quelque part. Sous la clarté d'un lustre, elle voyait mieux le bleu des yeux du Seigneur bleu. Elle avait chaud. Il dit, en montrant le masque :

— Enlevez donc cela.

Après tout, d'autres femmes montraient leur visage à découvert.

— Voilà.

— Je vous l'avais dit, Mademoiselle, que vous étiez gentille. Et vos lèvres, on peut ?

Sur ce petit coin de sa personne, il put ce qu'il voulait. Après, à cause de ce baiser, elle pensa à Vladimir :

— Mais vous avez le temps, Mademoiselle. Encore vos lèvres ; et votre coupe, vous oubliez le fond.

Sans doute pas la faute de ce fond : « Ce n'est pas moi, ce sont les murs qui tournent. Cet escalier est saoul. » En rentrant dans la salle, il lui parut facile d'imiter une clownesse qui, de sa jambe, envoyait au lustre le chapeau d'un Monsieur :

— Tenez, comme cela.

Elle lança le pied, tourna sur elle-même et vlan ! un chapeau s'envola. Seulement sa chemisette craqua et l'on vit un sein nu. Elle l'avait bien dit, qu'on verrait tout !

— Veux-tu rentrer, coquin !

— L'autre, cria quelqu'un.

— L'autre ! l'autre !

Tous réclamaient l'autre. Ils étaient drôles :

— Mais oui, Messieurs, ne criez pas si fort ; vous voulez l'autre, je l'entends bien. Celui-ci est mignon, mais l'autre, Messieurs, si vous le voyiez… Eh bien, le voilà !

Elle les tenait dans sa main, un à droite, un à gauche, joue à joue comme deux frères.

— Bravo, le pâtre !

On l'acclamait. Parce qu'elle avait montré l'autre, on voulait savoir si les deux étaient vrais. On y goûtait avec les doigts, avec les lèvres, et puis aux jambes et puis au reste, qui

se cachait mal sous le costume du pâtre vert. « Mais oui, Monsieur, c'est du vrai. Constatez. Oh ! pas tous à la fois, vilains chatouilleurs. » Elle sentit aussi des chatouilleuses : ça, c'était sale !

— Vive le pâtre !

Elle monta tout à coup très haut sur des mains, par-dessus les têtes. Elle tenait toujours ses deux seins et parce qu'elle les montrait, il ne pouvait exister que du bonheur en ce monde. Elle monta encore, si haut que son mirliton refusa de la suivre. Son mirliton ! son mirliton !... elle exigeait son mirliton... On est nue sans son mirliton ! Elle paya des baisers pour le ravoir, des baisers pour le garder, oui, oui, à tous, mais chacun à son tour.

Ensuite elle dansa : Marie dans cette ronde, Marie à cheval sur des épaules, Marie comme une môme au bras d'un apache. Puis elle chercha Vladimir, simplement parce que, là-bas, elle venait d'apercevoir Vladimir.

— Hé, Vladimir !

« Vladimir ! Vladimir ! Vladimir ! » La salle entière appelait Vladimir. « Vladimir ! » à l'orchestre ; « Vladimir ! » dans les loges ; « Vladimir ! » jusqu'en haut dans les lustres.

Appuyé contre une colonne, bien sage, Vladimir souriait. Elle n'eût pas aimé le retrouver avec une femme :

— J'arrive, Vladimir.

Elle arrivait : « Pardon, Monsieur, voulez-vous me laisser passer ? — On paie le passage, Mademoiselle. — Voilà... Aïe ! mon pied... Pardon, beau masque, je rejoins Vladimir. » Tous ces dos, tous ces coudes, toutes ces jambes et comme ré-

sultat ceci : « Eh mais ! je vous retrouve, mon Seigneur bleu ! » Avec le Seigneur bleu elle fit une danse ; une danse avec un diable rouge ; une danse sur la poitrine en fer d'un gros soldat.

Et de nouveau, elle eut soif. Elle prit un bras qui montait au buffet. Tous connaissaient déjà le petit pâtre : « Eh ! par ici, dans mon verre. Eh ! par ici, pas dans mon verre : sur ma bouche. »

Elle buvait dans les verres, elle buvait sur les bouches, on buvait sur la sienne. Plus triste. Un rêve vous transporte. Je suis sur des genoux ; me voici sur une table ; je monte en chemin de fer sur un dos, pour chercher Vladimir. Moi une servante ? la Marie d'Hector ? la... Eh non ! un pâtre, Monsieur, un beau pâtre, un pâtre que tout le monde aime, parce qu'il a les seins nus.

— Que je vous accompagne, beau masque, je veux bien, où allons-nous ?

Sous la salle où l'on danse, on trouve dans un bal des coins où l'on n'est pas vu, quand on s'embrasse. « Respectez, mon mirliton, Monsieur. » Elle revint seule. Elle ne pensait plus à marcher droit, elle se laissait emporter par quelque chose de lourd dans sa tête : peut-être l'idée qu'elle cherchait Vladimir, peut-être qu'Yvonne... Sa tête la guida vers en haut. « Turluru ! Qu'a donc la musique à faire ce vacarme ? Silence, c'est moi l'orchestre. » Sa tête la guida dans une loge : « Bonjour Madame, vous pleurez. Mais non ! les hommes ne sont pas des cochons. Elles sont délicieuses vos pralines. » Après elle ne sut plus très bien. Est-ce Marie qui parla longuement avec un pâtre qui lui ressemblait et qu'elle ne parvint jamais à embrasser parce qu'il se dérobait derrière une glace ? Est-ce pour elle que

deux hommes se donnèrent des coups de poing, tandis qu'elle filait avec un troisième, un gros ventre sous un froc ? Ce qui est sûr, c'est que ni là haut, ni en bas, ni nulle part où l'entraîna le poids de sa tête, elle ne découvrit Vladimir.

Alors, zut ! Le bal est une fête d'où, faute d'air, on finit par partir. « Les autres sont saouls, moi seule je suis fraîche. » Elle lâcha le mirliton ; elle s'effondra, de son long, sur une banquette, elle suivit un groupe, elle se laissa pousser dans une voiture. « Tiens, un Monsieur ! » Il était très gentil. Vous êtes tous très gentils. Mais après tant de baisers, on aurait bien pu la laisser bâiller à son aise...

Le lendemain elle eut mal de tête. Et puis cet homme dans la voiture ?

— Tais-toi, grande sotte, fit Vladimir, c'était moi.

Lui ? Elle pouvait en douter. D'ailleurs on ne recommence pas ces folies, et, le bal suivant :

— Chéri, je ne suis pas libre, mentit Marie, qui passa la nuit calmement avec Monsieur.

On devient sage.

Ce carnaval, il faut croire, n'eut pas d'autres conséquences. Sauf une peut-être, par la faute d'un bouton. Petits boutons en os, humbles frères du nez de Cléopâtre, vous ne fixez pas que les boutonnières. Plus grands, plus petits, pour une simple Marie, la face du monde eût été changée. Il y a l'avenir, ce que dans l'existence on ne peut éviter et que, pour cela, on appelle le Destin.

Celui de Marie voulut que le bouton de Vladimir fût trop gros pour son col.

— Nom de nom, jura Vladimir, il n'entrera jamais.

Il luttait devant la glace ; il lança du talon un grand coup sur le plancher.

Ils allaient sortir. Prête déjà, Marie se leva pour l'aider.

— Laisse-moi la paix, cria Vladimir. J'en ai assez. Chienne de vie. Bruxelles m'horripile... Je... je... un de ces jours, tu verras, je bouclerai mes malles.

Marie sentit au cœur une secousse : le talon de Vladimir ne frappait pas que sur les planches.

— Oh ! fit-elle.

Avec ses yeux qui tournèrent autour de la pièce, elle regarda l'armoire, le divan, le lit ; ces meubles devenus un peu les siens puisqu'elle y avait été heureuse.

— Et moi ?

— Toi ?...

Il avait vaincu le bouton et lustrait son chapeau, pour sortir. Il ouvrit la porte :

— Passe devant.

Il tourna la clef comme d'habitude.

— Tu es sotte, fit-il. T'ai-je dit que nous nous séparerions ? Tu m'accompagnes, c'est entendu... A Londres, nous gagnerons de l'argent.

Il ne demandait pas : « Veux-tu ? » Il affirmait : « Tu veux bien. » Pourquoi discuter ? La femme est la femme ; l'homme décide.

A cause d'un petit bouton !

D'ailleurs on ne partit pas tout de suite. Elle prévint Monsieur :

— Vous avez l'âge de raison, ma fille... Et peut-on savoir où vous allez ?

— A Londres, Monsieur.

— Oh ! oh ! Londres ! Seule !

— Non, fit Marie, pas seule.

— Hum ! Et que ferez-vous ?

— Ce que… ? On m'a promis un bel emploi.

Monsieur fit la grimace. Les mots tirent hors de l'ombre des choses qu'il vaut mieux y laisser. Marie se tut, comme on souffle sa lanterne.

Après Monsieur, elle avertit ses parents. Depuis sa grossesse, elle ne les avait plus revus, et, voici, elle revint un jour, la taille fine, des cadeaux plein sa malle, en jeune fille qui a fait du chemin et qui va le continuer avantageusement à Londres.

— Une ville de riches, approuva le père.

— Mais loin, pensait la mère, car pour une mère, cela compte, la distance.

— Bast ! Je t'écrirai souvent. Tu comprends, une place de gouvernante, dans une bonne famille… Et puis… et puis…

Les mots qui sont des lanternes sont aussi des voiles : on peut parler beaucoup quand on ment…

Avant de partir, elle revit également Hector. Hector : ce qui aurait pu être et qui n'est pas. Il avait grossi, enflé plutôt. Il portait de moins belles cravates : un homme auquel manquent les doigts soigneux d'une Marie. Sa Louise le suivait, très laide. Plus rousse que jamais, elle étalait un gros ventre. Fi !

IX

Vous entrez au restaurant. Vous demandez du melon : on vous sert du melon, mais au lieu de sucre, voici du poivre. C'est Londres.

On se sent tout de suite loin, au delà de la mer, dans un autre coin du monde.

Il y a plus. Regardez cette boucherie : de la viande y pend rouge, par grands quartiers à des crocs ; rouge aussi, dans son comptoir, la tête de veau de la caissière ; rouges les hommes qui découpent ; mais pouah ! leur tablier est noir, pas blanc comme chez vous : noir. Jamais on ne se décidera à manger de cette viande.

Encore : Votre franc n'est plus un franc ; « oui » se prononce « yes » ; ce cocher a son siège non sur le devant, mais sur le derrière de sa voiture.

Marie habitait une chambre très haut, après beaucoup de marches. Cela aussi vous change de Bruxelles où vous viviez dans la cuisine. Elle avait une fenêtre singulière qui se levait et s'abaissait « en guillotine », disait Vladimir. Chaque fois, elle pensait à sa tête. Elle ne voyait plus les passants par les jambes, ni par les roues les équipages. Nouveau point de vue : elle les dominait : plate-formes et chapeaux, et beaucoup, les uns contre les autres, car chaque jour semblait un jour de fête.

Dans la chambre, nouvelle chose aussi :

Vladimir, presque un mari, la caresse à toute heure, le bonheur en pantoufles qui rôde autour de vous.

Mais l'argent ?

— Quand travaillerons-nous ? disait Marie.

— Rien ne presse ; il faut d'abord bien connaître Londres.

Elle ne le connaissait donc pas encore !

Le matin on criait : « Meat, meat, cat's meat ! » On ouvre les yeux : Ah oui ! c'est vrai, je suis à Londres.

Ensemble, ils poussaient leur tête sous la guillotine :

— Regarde, petite, ces charrettes. Les Anglais aiment beaucoup les chats, hé ! hé !

— Pourquoi : hé ! hé ?

— Rien. On vend pour eux de la viande, tu vois, sur les petites charrettes.

— Comme chez nous, les légumes.

— Meat, meat, cat's meat !

— Oui.

— Et ce parc, en dessous, chéri ?

Il était beau, ce parc, avec des arbres qui semblaient grands et des parterres d'une seule couleur, peints sur le sol.

— Chéri, si on allait ?

— On ne peut pas, petite. Vois la grille et la porte. Il faut une clef. On ne la donne pas, on la vend.

— C'est drôle, Londres !... Et maintenant travaillons, je connais tout.

— Non, pas tout.

Ils sortaient :

— Ça, c'est une église ; ça, le port ; ça, un musée.

— Oui, comme ailleurs.

Elle vit le palais du roi, un beau palais, non à cause du roi, qui en ce temps était une reine, mais à cause des gardes : bottés jusqu'aux genoux, en culotte blanche, jaquette rouge, un grand panache sur le casque et à cheval.

— C'est beau Londres, où l'on voit de si beaux hommes.

Elle vit mieux : un cri de métal, toute la rue qui s'arrête, un tourbillon écarlate qui passe, avec des cuivres et des tuyaux.

— Tu as de la chance, tu as vu les pompiers.

Après ce fut tout ? Non, elle apprit le principal : deux rues.

Oxford street et Piccadily : la première qui importait parce qu'elle menait à la seconde. On pouvait se croire à Bruxelles, dans une de ces rues austères, autour du Parc. A gauche, vous voyiez ce Parc, à droite des maisons, de hautes fenêtres, de grandes portes, des pierres hargneuses, ce qu'il faut pour loger des riches :

— Les clubs.

Ayant dîné, les Anglais y entraient, rouges comme leurs quartiers de viande ; plus tard, ils en sortaient très blancs, ayant bu. Ils n'étaient pas soldats et portaient cependant l'uniforme : escarpins vernis, foulard de soie, manteau noir et, là-dessous, l'habit où l'on est tout à fait correct. Des gens riches et même quelque chose de plus : « Rupins », disait Vladimir, et, par-dessus le marché, Anglais, pas Belges, pas Français, pas Allemands : Anglais ; raides, méprisants, la figure en pierre, de la pierre qui serait un peu triste.

Pour tant de Messieurs, il passait beaucoup de dames. Elles n'entraient pas aux clubs ; on sait bien que ces dames tiennent le trottoir, cent pas pour aller, demi-tour, cent pas pour revenir, chacune sur sa portion de dalles.

On voyait celle en soie rouge, celle en soie verte, celle en soie orange, de belles soies comme pour les théâtres. Mais rouge, la veille, la dame en rouge était aujourd'hui encore en rouge, en rouge demain, en rouge les autres jours. Elles n'avaient chacune que sa couleur, dans une seule robe et, à force d'être si belle, toujours en soie, toujours en vert, toujours en rouge, la dame à la longue semblait un peu pauvre.

— Bonjour, leur disait Vladimir.

— Tiens toi ! t'es donc revenu ?

— Chéri, demandait Marie, tu connais ces femmes ?

— Oh ! pas comme tu penses.

Elles s'arrêtaient une minute pour causer. De près elles sentaient comme trop de violettes dans une chambre.

— Et cela marche ?

Elles répondaient : « Pas mal » ou « le guignon » ou « un lapin », des mots que Marie ne comprenait guère.

Il y avait Suzanne et Clairette, des Françaises ; Edwig qui était Allemande ; Palmyre, une bonne Flamande, que Marie préféra.

— Au revoir, faisaient-elles, voici du monde...

Et de nouveau, sur le trottoir, cent pas pour aller, demi-tour, cent pas pour revenir.

— Et voilà, dit Vladimir...

Voilà : Londres, c'était une dame ou verte, ou rouge, ou jaune, pour des Messieurs cramoisis

après la table, blancs après le club, mais toujours raides parce que toujours Anglais.

A part la Palmyre, Marie ne les aimait guère. Elle ne les blâmait pas, mais faire comme elles, non !

Vladimir en parlait en riant :

— Tu devrais essayer.

— Moi ?

Elle avait bien du plaisir :

— Voyons, chéri, ces femmes sont très grossières ; elles ont de vilains gestes : as-tu remarqué celle qui l'autre jour, disait « zut » en se tapant sur les reins ? Me vois-tu ?

— On n'est pas obligée, on peut rester polie.

— Oui... on peut. Mais toi, Vladimir ? Tu sais bien que je t'aime...

— Cela n'a pas de rapport.

Pas de rapport ? Un jour, il la mena dans un parc, un de ces parcs, comme à Bruxelles, où l'on peut entrer sans clef.

— Regarde.

Sur un banc, une dame jouait avec ses deux enfants, embrassait l'un, embrassait l'autre et derrière eux, les embrassant tous les trois, se penchait le mari : un gentil ménage.

— Regarde mieux, dit Vladimir.

Elle regarda mieux. Tiens ! mais elle avait déjà vu cette dame ; elle l'avait vue un soir, d'autres soirs... Ah bah ! c'était la dame en jaune !

Cela n'avait en effet aucun rapport. On vend à tous ce que l'on donne à un seul. Le plaisir, vous savez ? La tranche de gigot, eût dit Monsieur.

Pourtant s'isoler avec un étranger qui vous veut en chemise, nue peut-être, puis avec un autre, quatre ou cinq dans la soirée. Si, du moins, on prenait le temps de se connaître ou de s'étourdir, comme le premier soir avec Monsieur ; mais si vite, cela n'est pas convenable.

Bah ! Les convenances sont des hypocrites qui, pour un peu d'argent, montrent comme les autres leur derrière de fausse maigre. Qui disait cela ? Vladimir, d'abord. Ses amies. Et aussi les amies que l'on porte en soi, qui s'appellent l'Expérience. Et encore, Palmyre, la Flamande, qui dans son langage vous rapporte un peu de pensées de là-bas.

— Pourtant, disait-elle à Palmyre, quand tu vois un agent, tu as peur : c'est donc défendu ?

— L'agent, Jésus-God ! Eh bien quoi ? S'il vous pince, on paie l'amende : c'est pour la pipe de la reine. Après on recommence.

— La pipe de la Reine ?

Voilà « Pipe de la Reine ». On ne sait pas au juste, on ne sait pas du tout. Peut-être que ça brûle, peut-être que ça fume, bouffarde, cheminée ou principe, mais : « Pipe de la Reine ! » et ce qu'on croyait défendu devient permis.

Alors on réfléchit à gauche, on réfléchit à droite. « Oui » à gauche, « non » à droite, cela se prononce « peut-être ».

Certes, au pays de sa mère, une fois pour toutes elle eût dit « non ». Mais si loin, dans une île. On a des idées que l'on consigne derrière soi sur l'autre rive. On en prend de nouvelles, un peu gênantes d'abord, néanmoins confortables. On est au pays des fenêtres en guillotine, des bouchers à tablier noir. On mange, en somme, de

leur viande et, mon Dieu, à la longue, il n'est pas mauvais le melon au poivre. D'ailleurs il fallait de l'argent.

Elle en reparla la première :

— Et toi, Vladimir, ne seras-tu pas jaloux ? Moi, à ta place...

— Les femmes ce n'est pas la même chose.

— Oui, mais pense...

— Je suis sûr. J'ai essayé. Tu te souviens : le bal de la Monnaie, l'homme de la voiture ?

— Eh bien ?

— Pas moi, petite... Et tu verras, de toutes, tu auras la plus belle robe.

Il convient de le dire : la robe se trouvait prête.

X

Bonne chance, souhaita Vladimir, je t'attendrai chez nous.

Bonne chance et l'on va !

A son tour, on porte une toque à panache, des souliers qui craquent, une robe que d'autres Marie reconnaîtront de loin. On a été longue à réfléchir et maintenant, on voudrait réussir, mais tout de suite, du moins la première fois... et savoir ce qui se passe. Cependant la gorge vous pince : on est gauche, parce qu'on n'a pas l'habitude et que l'on est bien seule, exposée sur ce trottoir.

Bonne chance ! J'ai l'air de flâner, mais personne ne s'y trompe. Il semble qu'avant les

mains, tous les regards vous déshabillent, devinent pourquoi vous êtes là, le découvrent dans vos yeux, dans votre démarche, dans votre jupe surtout, cette jupe faite pour tomber et dont la soie hurle la marchandise qu'elle renferme.

Oh ! pouvoir s'effacer. Être cette dame qui passe, un Vladimir à son bras, ou bien cette ouvrière, avec son repas d'ouvrière, qui trimballe dans un papier au bout d'une ficelle.

Bonne chance ! Et l'on tremble.

— Bonsoir, Palmyre.

Palmyre, il est vrai, vous encourage parce qu'elle est bonne.

— Jésus-God, il faut que chacun vive.

Mais les autres, des bêtes mauvaises, jalouses de vos plumes qui sont neuves, jalouses du morceau que vous allez tantôt leur prendre.

Et puis, voilà le policier qui se plante juste au bord de votre trottoir. La pipe de la reine ! On ne remarque pas un policier, quand on fait une simple course. Ce soir, il se multiplie ; ses yeux vous chassent vers un autre, un autre encore, là, sous cette lanterne, un autre contre cette façade, tous sournois, embusqués, avec des poignes à vous casser l'épaule.

— Bonne chance ! voici des hommes.

Mets du feu dans tes yeux, Marie, du sourire à tes lèvres. Pour qu'ils te prennent, il faut qu'ils te sachent ardente et gaie. Aguiche leur luxure au long de ta cheville. Joue de la croupe, qu'ils la souhaitent nue ; avoue tes seins, que leurs doigts les désirent ; révèle ta hanche, qu'ils en bavent.

Qui sera-ce ? Dieu ! pas celui-ci qui a sur lui vous ne savez quoi qui vous épouvante ; ni

celui-là au ventre trop flasque ; ni celui-là parce que son mufle de bête vous dégoûterait dans votre cou. Plutôt ce jeune, un peu timide, si grêle avec sa figure en pierre douce ; ses bons yeux vous mettraient à l'aise : « Psst ! bonjour. » Il a souri, mais il passe.

On va, on rôde. Cent pas pour aller, demi-tour, cent pour revenir ; votre ombre qui tantôt vous suit et tantôt vous dépasse ; les dalles dont on apprend à connaître les jointures. Si je me risquais ailleurs. « Go on » « No ! » Pas besoin de comprendre. On sent ces mots tant ils frappent dur.

— Bonsoir, petite !

— Ah ! chéri, comme je suis contente : j'étais si triste. Encore rien, tu sais ?

— Patience, petite, ça ira.

— Tu penses ?

— Mais oui.

— Et tu m'aimes ?

— Mais oui, mais oui... au revoir...

On envie la dame en jaune, celle du parc, qui rentre pour de bon au bras de son petit homme ; il y a la dame en vert qui a de la chance : la voilà qui revient pour la troisième fois ; il y a Palmyre, qui, en passant avec un homme, vous fait signe qu'après celui-ci, elle ne reviendra plus. Les heures aussi vous font signe et, l'une après l'autre, partent dans leur robe de soie.

Celles qui suivent, comme elles sont froides ! La faim d'après minuit gronde au fond de leur ventre. A force de traîner, on ne sait plus qu'on marche. Le sourire vous tombe des lèvres : on a trop mâchonné cette fleur et vos œillades, bon Dieu, ce sont des larmes.

A quoi bon, d'ailleurs ? Vous êtes seule à marcher encore sur les pierres. Les fenêtres des clubs sont mortes. L'aube, qui refroidit les hommes, soulève dans le ciel sa paupière d'or qui vous nargue.

Restons quand même. Encore cette demi-heure... encore ce quart... encore ces cinq minutes : il viendra peut-être celui qui pour une aumône... pour rien... vous débarrassera de cette attente. Mais personne : des voitures qui se hâtent ; des hommes trop ivres ; le policier qui vous épie moins, pour une faute que vous ne pourriez plus commettre.

Alors, il faut bien que l'on s'en aille. On songe à sa chambre qui est loin, où il fera bon de s'étendre. Mais Vladimir et les mains vides ?... On va... Une... deux...trois... on compte les dalles. Cela aide à marcher... Une... deux... trois... les maisons... Un... deux... le passage plus lent des réverbères. On file par des ruelles obscures où des individus rôdent et vous interpellent maintenant. Ceux-là, on sait ce qu'ils valent et l'on fuit sans répondre, l'on se fait toute petite, les épaules rentrées pour que leur poing, ou pis, n'y trouve pas de place.

Enfin l'on reconnaît le parc, le jardin clos où l'on n'entre qu'en payant. Là haut, derrière la vitre, Vladimir vous attend... Non, il dort. « Eh bien, petite ? — Rien. » Et on se laisse tomber sur sa chaise, avec sa belle robe, son beau panache et, au fond de soi, quelque chose de ridicule qui vous est resté pour compte.

XI

Elle n'aurait jamais cru que ce serait avec celui-là. Elle l'avait regardé comme on les regarde tous, mais elle s'était dit d'avance : « Pas la peine, il ne me prendra pas. » C'était un de ces hommes, dont on pense, au premier coup d'œil : « Dieu, qu'il est maigre ! » au second : « Dieu, qu'il est triste ! » Pas rouge comme ceux des clubs qui viennent de table, ni pâle comme ceux qui ont bu, il était sans couleur, plus morne à lui seul que tous les rouges et tous les blancs ensemble.

Et pourtant ce fut cet homme-là. Il tourna vers elle un visage où tout, les moustaches, les lèvres, les paupières, pendaient vers en bas.

— Etes-vous Française ?... Alors, venez.

Elle pensa d'abord : « Ça y est ». Après coup, elle se dit qu'elle aurait dû l'avertir : « Je ne suis pas Française ». Mais elle le suivait déjà et puisqu'il voulait une femme, autant qu'il la prît, elle.

Un peu plus loin elle fut gênée parce que, de nouveau, il s'informait : « Etes-vous Française ? » Cette fois, elle eut sur la langue : « Non, Belge ». Il n'écoutait d'ailleurs pas. On voyait qu'il n'avait parlé que pour lui-même, qu'il s'occupait bien plus à se regarder aller les pieds, la tête penchée, les yeux par terre. Au lieu de répondre, elle se murmura pour elle-même : « Le pauvre homme. » Il n'était pas laid, d'ailleurs.

A cause de sa tristesse, elle l'aimait un peu déjà.

Où irait-on ? Il ne ressemblait nullement à un homme qui se prépare à l'amour. Plutôt, entre les gens qui passaient, on l'aurait pris pour un veuf en deuil, derrière un corbillard. Il marchait lentement. Elle savait par Vladimir comment cela se passe. On cherche un hôtel, on prend une chambre... Elle calcula que puisque les affaires s'annonçaient bien, il serait moins coûteux d'avoir une chambre à soi.

La maison qu'il choisit, on n'aurait pas dit un hôtel : cela ne se lisait que sur une petite plaque.

— Entrez...

Elle entra la première et alors, tout à coup, en montant l'escalier, elle sentit comme une main la pincer dans son cœur. Elle oublia qu'elle n'était pas Française ; elle oublia qu'il est plus commode d'avoir à soi une chambre ; elle oublia son compagnon ; elle ne pensa plus qu'à elle-même. Ce qu'elle voulait allait réussir. Ça y était. Contente, elle aurait dû l'être et, cependant, elle était triste. Elle avait peur aussi. C'est cela : « triste et peur », elle avait trouvé les mots. « Triste », elle gravissait une marche ; « peur », elle gravissait une autre marche. « Triste et peur... Triste et peur... », tant qu'il y eut des marches, jusque dans la chambre.

Dans une chambre, la porte close, entre l'homme et la femme, on s'embrasse. Elle vint à lui avec ses lèvres :

— Non, dit-il.

Elle ne fut pas choquée. Triste, il avait le droit d'être brusque et, parce qu'il était triste,

elle pensa quelque chose qu'elle n'avait pas encore pensé jusqu'ici et qui lui fit du bien : elle pensa que l'amour qui n'est pas l'amour, quand soi-même on n'est déjà pas gaie, mieux valait l'essayer avec un homme triste. Les deux peines mises ensemble, ils auraient l'air de se consoler.

Elle se promit d'y travailler de son mieux, et pour commencer, puisqu'il s'empêtrait à tirer son manteau, elle voulut l'aider :

— Non, dit-il.

Elle ne sut plus que faire, elle se tint devant lui. Elle attendit plus d'une minute ; elle songea que, n'étant pas Française, il était temps de l'avertir. Elle ouvrait la bouche quand, avec un doigt, il lui toucha la jupe.

— Enlevez.

Puis il tourna le dos. Tant mieux : elle put ainsi, comme si elle se trouvait seule, délacer ses bottines, ôter sa jupe, dégraffer son corset. Elle tira également sa chemise, pour ne rien refuser de son corps à cet homme si triste. Après, elle reprit ses bas, car il aurait pu se choquer à la voir nue tout à fait. Elle n'était pas la dame bleue ou la dame verte : elle aurait désiré qu'il le vît.

Elle toussa pour annoncer qu'elle se mettait au lit. Elle se glissa dans le fond qui n'est pas la meilleure place. Elle se couvrit d'un drap afin qu'en la trouvant il eût une surprise. Elle toussa une seconde fois.

Dans son fauteuil, il lui tournait toujours le dos. Elle ne voyait que le bas d'une jambe et la pointe d'une bottine qui battait la mesure. Tout de même, s'il l'avait oubliée ?

— Hum !..

— Oui, dit alors l'homme.

Il se mit debout et tout en marchant, enleva sa veste. Il la plia sur une chaise, puis, sans raison, la porta sur une autre. Il allait à son aise, sans impatience, comme si, dans la chambre, ne l'attendait pas un corps de femme, ni des yeux.

Quand il fut en chemise, il resta un moment les bras croisés comme quelqu'un qui s'absorbe et suit une idée.

Puis il regarda vers le lit : il n'avait plus rien sur lui ; il était plus maigre qu'un pauvre. On dit qu'à cet instant on pense à sa mère, on pense à Vladimir. Ce n'est pas vrai. « Triste et peur... Triste et peur », pensa Marie.

Sitôt près de la femme, avec les mains et les lèvres, l'homme prend pour lui tout de sa chair. Il ne fit pas ainsi ; il s'étendit de son long sur le dos, resta, les yeux au plafond, à l'attendre. Elle commença par où commencent les hommes : elle se pencha vers la bouche :

— Non, dit-il.

Elle lui glissa les mains sous le dos. Il s'écarta :

— Pardon.

Que fallait-il alors ? Elle se souvint de certaines leçons de Monsieur. Va, Marie. Ce qu'il voulait ! Un peu de joie lui passa par le corps, ses mains se mirent à vivre. Il dit : « Oh oui ! Française. » Ensuite, il devint comme Hector, comme Vladimir, comme Monsieur : il se mit, de lui-même, dans ses bras, et Marie fut bien contente.

Sitôt après : « Non » ; il ne permit plus qu'elle

le touchât. Il sauta bas du lit et, pièce à pièce, recomposa l'anglais, ni pâle ni rouge, qui lui avait demandé : « Etes-vous Française ? » Quand il en fut au manteau, elle se leva pour l'aider. Elle en avait le droit, maintenant. Elle l'aida, comme on aide un malade et aussi un pauvre homme qui a pris de vous un peu de bonheur. Peut-être le comprit-il ainsi ? Il alla jusqu'au coin de la cheminée déposer quelque chose, puis il marcha vers la porte. Avant de l'ouvrir, il se retourna. Debout, près du lit, Marie se tenait, encore blanche et nue dans sa chair, telle qu'il venait à l'instant de l'étreindre. Il mit sur elle son long regard triste. Elle le regardait, triste aussi. Et vraiment, leurs peines, il n'y avait eu que cela de commun entre eux.

Vladimir n'était pas couché. La première fois ne ressemble pas aux suivantes. Elle avait préparé un long récit :

— Eh bien, petite ?

— Eh bien... Eh bien... ça y est.

Elle en eut fini tout de suite. Il ne parut d'ailleurs pas surpris :

— Je sais, petite ; on t'a vu partir et tu n'étais pas fière. Il ne faut pas... Combien ?

Elle donna l'argent. Il avait toujours promis que, du premier, on enverrait quelque chose à mère. Il fit sonner les pièces ; puis il les fourra dans sa poche.

— Tu sais, fit Marie, Mère...

— Mère ? Ah ! oui... tatata.

Il l'embrassa. Quand même il garda tout. Cela n'était pas très beau.

Alors, voulant penser à autre chose :

— Jamais, commença-t-elle, je n'ai vu un homme si triste.

Vladimir se mit à rire :

— Petite sotte, ne fais pas tant d'histoires pour un type. Tu en verras bien d'autres.

XII

La parole est puissante qui d'un homme avec sa figure, ses manières, un corps qui est le sien, fait un être vague qu'on amuse un instant et qu'aussitôt on oublie : un type. Du deuxième qu'elle rencontra, elle pouvait certainement dire qu'il portait toute sa barbe, mais le troisième est-il bien sûr qu'il eût des lunettes ? Et les autres ? Vladimir avait raison : des types.

Voici comment cela se passait. A la soirée, Marie sortait. Bon. On vaut tout de même un peu plus que la dame en rouge ou la dame verte, des femmes, en somme, grossières, pour qui le métier se résume à chipoter des hommes pour en tirer des sous. « Moi, je suis Marie, j'y mets ma fierté de Marie. » Cela se voyait à sa façon de marcher, de lancer une œillade, de ne pas faire de vilains gestes quand elle était mécontente. Il survenait un type : « Do you speak english ? » Elle répondait presque dans sa langue : « Oh ! yes, very well in the bed. » Ceux qui savaient rire souriaient et alors c'était comme ils voulaient : à l'hôtel ou dans leur chambre.

A tout ce qu'ils demandaient : Yes, disait Marie. Un peu plus, un peu moins, allait-elle commencer des marchandages ? « Yes » est simple ; elle disait même « Yes, sir » pour être plus polie. Ce n'est pas pour rien qu'on a servi chez Monsieur : elle les voulait contents ; elle les traitait respectueusement comme un homme qui vous paie, mais familièrement aussi et avec tendresse :

— Yes.

Comme elle était jeune, le plus souvent on la voulait nue. Nue, n'allez pas croire qu'elle fût impudique : elle était nue. Certes de la pudeur, il en faut ; les hommes aiment la pudeur. Mais doit-on nécessairement la planter sur un sexe ? Son corps était bien fait, les cuisses rondes et roses, les seins qui tenaient droit, le dos avec une jolie ligne qui, depuis le haut jusqu'au bas, le partageait en deux parties bien blanches, également savoureuses. Où cacher la pudeur là dedans ? Elle portait la sienne quelque part, comme une belle fleur qu'on tient pour soi, dans un vase, au fond de sa chambre. Ainsi le corset, pour rien au monde, devant des yeux, elle ne l'eût enlevé : elle se retirait derrière une chaise. Se recoiffer aussi était gênant. Pour le reste, en chemise ou sans, elle trottinait, levait les b as, tendait la croupe, ne cachait, ni derrière ni devant, aucune fossette de sa personne : son corps était là, on pouvait le prendre et s'en divertir.

Mais, elle, oh ! non, elle ne se divertissait pas : le travail n'est pas une fête. Le divertissement, on le prend de son petit homme ; pour les autres, on fait les gestes qui donnent l'illu-

sion ; elle n'aurait pas voulu tromper Vladimir ; c'était quelquefois difficile.

Après, elle ne refusait pas un bout de causette. Elle s'assurait :

— Etes-vous content ?

Ainsi travaillait Marie. A l'aube, quand elle rentrait, cela faisait de l'argent.

Et Vladimir ?

Vladimir, le petit homme, des cheveux à l'eau de Cologne, de fines cigarettes, sur le divan la sieste : « J'ai loué ma terre, j'ai planté, dessus, de beaux arbres, de jolies fleurs, une grande maison. Cela m'a coûté, mais cela rapporte... »

A ne jamais travailler, on se fatigue. Il bâillait : « Petite, si tu savais ce que j'ai mal aux jambes. » Elle sautait bas du lit sur les siennes. Elle lui soignait son chocolat : c'est bon, le chocolat que l'on soigne pour son petit homme !

— Petite, j'ai vu une bien belle bague.

Pas pour elle, bien sûr ; les bagues scintillent mieux aux doigts à ne rien fiche du petit homme. Elle le taquinait :

— Nous verrons.

Le petit homme finissait toujours par avoir sa bague.

Avec son brillant, avec sa raie, de tous les Vladimir, de celui de la dame en rouge, ou de la dame en vert, le Vladimir de Marie était le plus beau.

— Hé ! hé ! Je voudrais bien être à sa place.

Ainsi pensaient les autres, non pas avec des mots ; mais leurs yeux le pensaient, leurs manières, leurs bouches en cœur : « Bonjour, Mademoiselle Marie », quand ils la rencontraient seule.

Pourtant, voyez : l'homme de la dame jaune, celle qu'un jour Marie avait admirée dans le Parc, cet homme travaillait dans les mécaniques ; ils possédaient leurs meubles ; un jour ils auraient leur maison. Voyez encore Palmyre. Palmyre disait :

— Jésus-God ! dans trois mois, je pourrai rapporter un magot au pays.

A la bonne heure ! Vladimir qui ne gagnait rien dépensait tout ; il dépensait plus que tout ; il dépensait jusqu'à faire des dettes. Il jouait. L'argent qu'on perd au jeu est plus grave que les dettes : on le doit. Le corps de Marie n'y suffisait pas ; ni ses yeux, ni ses lèvres, ni aucune des voluptés roses et blanches de sa chair.

Cela, c'était mal. Mais quoi ? Elle l'avait toujours vu : à la femme, le travail. Fais comme ta mère, Marie. Prends les hommes tels qu'ils sont, largement égoïstes, accrochés à la femme dès avant leur naissance : le ventre d'abord ; après, ses mamelles ; plus tard, son sang, ses bras, ses yeux, et, toujours, à s'en crever le ventre. Vladimir, du moins, y mettait-il de la douceur, petit homme en sucre et en caresse. Il n'était pas de ces brutes qui marquent leur domination en bleu sur le dos de leur maîtresse. Ceux-là, qu'on appelle des maquereaux, elle n'en eût pas voulu.

Elle pensait cela, Marie, sans le dire : une pensée que l'on cache sous son front, toute prête, à portée, comme une arme.

Et puis, flûte ! Vivrait-on en réfléchissant constamment à ces choses ? On a son petit homme parce qu'il faut un petit homme. Qui aimer ? Qui

dorloter ? Le petit homme, c'est un peu comme le gosse de celles qui par leur métier ne peuvent en avoir. On le choie, on l'habille, on a pour lui la bonté, bonne comme le lait qui vous vient aux mamelles. « Mais prends donc, prends, gorge-toi, il en reste. » Et en retour, quelle fête après l'ouvrage de lancer au diable sa robe, de bondir sur une chair, dont on reconnaît l'odeur : « Toi, tu sens bon, chéri !... » de se calmer avec celui-ci des autres qui vous ont énervée : « Vite, vite, chéri », et de prendre enfin, sous le corps de son mâle et pour rien : « O chéri, chéri », toute la joie qu'aux types on a vendue...

Vers ce temps, Marie écrivit à Mère.

« Ma chère Mère, je t'envoie un mandat. Comme tu vois, mes patrons sont très gentils ; ils paient bien. Ils vont déménager. En attendant, écris-moi poste restante. J'espère... »

Poste restante, à cause du petit homme qui ne devait pas savoir.

Et Mère répondit :

« Ma chère Marie, c'est pour te dire que j'ai bien reçu le mandat. Ton père était sorti, heureusement. Tu le connais. Il serait plus sûr que tu m'écrives aussi poste restante... »

Toujours l'homme !

Elle ne savait pas tout de Londres. Le nouveau qu'elle apprit, elle ne l'apprit que lentement, un peu comme on constate le temps qui change. Hier, on jouissait du soleil et de la joie qui, avec le soleil, s'épanouit sur la terre. Aujourd'hui des nuages... Demain... Il s'agit d'ailleurs du temps.

Un jour, à cause du brouillard, on ralluma dès midi les réverbères. On dit qu'il n'y a de ces brouillards qu'à Londres : ils sentent la cheminée, on tousse, ils sont roux, ils vous mettent au bout des cils on ne sait quelle eau sale. Le lendemain, à midi, ces réverbères brûlaient encore. Les dalles puaient : bleues, roses, couleur de fleur, les robes pourrissaient dans ces vapeurs d'automne. Les hommes passaient rauques : Go on !

Puis vint la pluie : de l'eau sur les jupes, de l'eau sur les pieds, de l'eau sur la figure. Avec cela, des larmes : Go on !

Elle avait un chapeau à panache, autrefois fier comme un panache, maintenant la queue d'une poule morte. Une voiture, un soir, lui cracha sur la robe une longue salive de boue. .Cela ne partit pas. A la rue, on ne voyait que cette tache : Go on !

Vladimir disait :

— Qu'as-tu, petite, cela ne va pas ? Il faut prendre du courage.

La bague était allée où vont les bagues trop grosses pour les doigts à ne rien fiche du « petit homme ». L'eau de Cologne, mon Dieu, on s'en passait ; mais les cigarettes, les amis qui vous attendent avec leurs cartes !... Il ne grondait pas. Pis, il soupirait.

— Chéri, ne crois-tu pas que si j'avais une nouvelle robe ?...

Mais où l'acheter, cette robe ?

— Pas moyen, petite, d'ailleurs celle-ci est délicieuse.

Il arrangeait un pli, il arrangeait un nœud, il arrangeait surtout aux endroits où la chair est sensible.

Elle riait. « Chéri, tu me chatouilles. » Un doigt qui chatouille, ça donne du courage.

Mais à la rue : Go on ! Go on !

— Patience, disait Vladimir. Mais combien triste...

Un soir il fit :

— Tu sais, petite, fais un effort... L'épicier... le boucher...

Il l'embrassa sur la bouche.

On fait des efforts, lorsqu'embrassée sur la bouche, il y a l'épicier et le reste qui vous traînent. De Piccadily où la tache de sa robe se voyait trop, elle flâna par Oxford street, puis par des rues moins claires, au hasard. Devant une taverne, elle entendit : Psst ! Un jeune homme. Les jeunes gens, d'ordinaire, ne sont pas très sérieux. Elle l'accepta cependant. Il était pressé : il vida le fond de sa poche : un acompte pour l'épicier.

Voici qui valait mieux. Un Monsieur, une grosse chaîne d'or sur un gros ventre. Peut-être, qui sait ? toute la note du boucher. Des yeux, il dit : « Viens » et s'assura derrière lui qu'elle était à le suivre. Il fit une rue, deux rues, trois rues, traversa une place, fit une nouvelle rue plus longue que les trois autres ensemble. Au bout, il prit un pont. Il s'assurait : « Vous êtes toujours là ? — Oui, oui, allez. » Et tout à coup, elle ne le vit plus. Voleur de temps, on devrait punir ces farceurs.

Quand même, grâce au second, elle rencontra le troisième. Il portait une jaquette noire, un petit col blanc, un drôle de chapeau comme en portent les curés d'Angleterre. Il parlait un beau

français, il dit : « Suivez-moi, mon enfant. » Il avait une chambre de curé, avec des murs en livres, jusqu'au plafond. Comme elle enlevait son chapeau, il fit :

— Non, gardez votre chapeau, gardez tout.

Lui, il ne garda rien. Nu comme un homme, il alla vers son mur choisir un gros bouquin d'église. Il s'assit en face d'elle, le livre ouvert devant lui. Elle voyait en dessous son ventre et ses cuisses. Il commença :

— Mon enfant, dans ce livre nous trouvons l'enseignement de Jésus. Le divin Sauveur a dit...

Elle ne devait qu'écouter : il parlait bien. Il lui fallut une heure pour dégorger à fond sa morale... Il en était à parler de faire son salut éternel.

Un pauvre homme !

Après elle rentra : « Bonsoir, chéri ! » Chéri, qui avait l'habitude d'attendre, avait soufflé la lampe. Et sans doute qu'il dormait. Elle ne trouva pas la place des allumettes ; elle tâta le lit et, voilà, ce lit était vide. Elle fit de la lumière et le divan, où il aurait pu s'endormir, ce divan, comme le lit, était vide ! Pas de Vladimir ! Ni devant la table, ni sur aucune de leurs trois chaises. Il était parti et aussi, quand elle les chercha, ses beaux vêtements qu'on pendait dans l'armoire, sa malle qu'on glissait dans ce coin et même la malle de Marie qui contenait toutes ses affaires. Parti, sans gronder, sans un mot, en douceur, comme il faisait tout.

Eh bien, non ! elle ne pleura pas. On ne pleure pas sur ce qui fatalement arrive. L'aimait-elle, d'ailleurs ? Et si toute la nuit elle sanglota

sur ce lit où manquait un homme, si elle se leva, puis se releva parce que, peut-être, on frappait à la porte ; si le lendemain, au trottoir, on vit une Marie dolente, une Marie pour la première fois mauvaise avec le type, n'allez pas croire que Vladimir en fût cause.

Non, non et non…

Tout de même attirer au loin une femme qui fut bonne, lui apprendre ce qu'elle n'aurait pas dû et quand ça ne va pas, la planter là, sans savoir si elle a faim, si elle a mal, si elle ne se traîne pas quelque part, comme une chienne, après la main de son maître…

Une de ces amies doucereuses, à planter leur sourire dans les plaies encore rouges :

— Eh bien, ton Vladimir, tu sais ?…

— Quoi ? fit Marie.

— Je l'ai vu. Il est maintenant avec une Allemande, une belle brune qui rapporte.

— Je m'en moque…

On a la rue devant soi. Elle fit quelques pas. Vraiment elle s'en moquait, mais quand l'amie ne put plus la voir, pourquoi, tout à coup, Marie fut-elle si lasse ? Elle s'arrêta.

Mieux valait peut-être abandonner un métier où les Vladimir vous quittent pour des Allemandes. Un coup d'éponge sur son rouge, puis découvrir un maître, un seul, aimable comme Monsieur, ou plutôt quelque bonne dame : simplement redescendre dans sa cuisine — en brave Marie. Certes elle y pensa, certes elle le voulut, mais elle avait son rouge et il passait des hommes.

Un lui fit signe.

— Do you come ?

— Yes.

Elle le suivit.

D'ailleurs comment ?... Comment se présenter chez la bonne dame, quand on n'a qu'une robe, précisément celle qu'on vous dégraffe, quand on ne connaît de la langue que des mots en draps de lit :

— As you wont, my darling.

On trouve ainsi des prétextes. Le chemin où l'on marche est le chemin où l'on marche. Les autres il faudrait y entrer : peut-être des fleurs, mais auparavant des barrières. Alors :

— Kiss me... Good bye... On passe outre : on continue, droit devant soi, une route mieux connue, bien dallée...

— God evening, sir...

... Le trottoir.

En ce temps, pour Mère, les patrons de Marie eurent emménagé et la brave femmme ne dut plus écrire poste restante. Comme il est bon, alors, d'avoir une mère. Sur ses lettres, on lit des leçons : « Marie, obéissez à vos patrons ; Marie, ayez de l'ordre ; Marie, ne dépensez pas trois sous où deux suffisent. » Elle croyait l'entendre :

— Oui, Mère...

Marie avait de l'ordre, Marie était économe. Avec l'argent d'un premier type, elle entra dans une boutique :

— Mademoiselle, voulez-vous m'essayer ce chapeau.

— Prenez plutôt celui-ci, Madame.

— Non, Mademoiselle, l'autre est moins fragile.

Un second type, pour les chaussures ; un troisième : un peu de linge. Pour la robe, ce fut plus long, mais robe, linge et chapeau étaient solides, de bon usage, tels que Mère les aurait choisis. Et sa chambre, il fallait voir : les objets frottés et bien en place, pas une poussière ; sur le lit une courtepointe, de purs reflets dans la glace de l'armoire à glace. Les hommes ont beau ne pas s'occuper de ces choses, ils ne pouvaient s'empêcher de dire : « Mon Dieu, ce qu'il fait propre chez vous ! » Et Marie qu'on déshabillait là dedans apparaissait comme un joli bibelot de plus, net et luisant, sur lequel on aurait pu manger comme on aurait pu manger par terre.

Ainsi logée, ainsi vêtue, on lui disait : « All right ! »... tant qu'elle voulait. Plus qu'à l'Allemande de Vladimir. Et s'il la regrettait, tant pis. Toute sa vie, elle se passerait de Vladimir.

XIII

Pourtant, si réservée que l'on soit, dans cette pension où l'on prend ses repas, il serait grossier de ne pas saluer son voisin, alors que ce voisin est toujours le même et qu'il s'empresse : « Ici, Mademoiselle, je vous ai gardé votre place ». Et s'il vous présente le plat : « Prenez ce morceau-ci, il est bien tendre... je vous en prie, après vous », comment ne pas le regarder, ne fût-ce que pour répondre : « Merci »? On est poli, rien de plus. On a pour vous mettre

en garde les bons conseils de Palmyre, qui, à quelques billets près, tient son magot du retour au pays, des autres femmes aussi qui mangeaient là, toutes rangées, toutes travaillant, comme Palmyre, pour elles seules, sans partager avec un petit homme. Il y avait même Mme Suzanne, la patronne. Mme Suzanne possédait l'expérience :

— Ma fille, dans votre métier, il ne faut que des clients, jamais d'hommes. Ainsi moi...

Moi ! Il suffisait de la voir : quarante ans, des bagues aux doigts, bien calée dans sa chair qui n'avait jamais connu d'hommes autrement que comme clients. De tels exemples encouragent.

D'ailleurs on ne peut pas dire que ce voisin lui fût sympathique. Les premiers jours surtout. Les moustaches rousses, il avait des yeux durs, de ces yeux qu'on remarque d'abord tant ils sont durs. Mais si, de fer pour les autres, ils se font de velours pour vous, peut-on s'empêcher de le remarquer aussi ?

Un jour, il se présenta :

— Moi je m'appelle d'Artagnan.

Un drôle de nom ! Mais il fit pour le dire un bien beau geste, la main au chapeau, puis le balançant comme s'il se dressait dessus un grand panache. Il expliqua :

— Oui, Mademoiselle, d'Artagnan, comme dans les *Mousquetaires*. Vous n'avez pas lu Dumas ?

Non, elle n'avait pas lu Dumas.

— Quel dommage, Mademoiselle ! Et Londres, que pensez-vous de Londres ?

Ce qu'elle ?...

— Mon Dieu, Monsieur d'Artagnan, Londres c'est une belle ville.

— Moi, dit d'Artagnan, ce que j'admire à Londres, c'est qu'on y laisse la paix aux déserteurs.

Il était Français. Il dit encore :

— Et les affaires, Mademoiselle ?

Elle crut pouvoir se vanter un peu :

— Excellentes, Monsieur d'Artagnan, par jour deux ou trois livres...

— Oh ! oh !... Et dans cette grande ville, vous ne vous ennuyez pas quelquefois, toute seule ? Il me semble qu'à votre place...

Il n'avait pourtant pas parlé d'hommes :

— Je vous assure, reprit-elle, les hommes on s'en passe.

Mais, après, elle devint très rouge.

Ce jour-là quand elle sortit, il vint jusqu'au seuil la regarder partir. Elle sentit ce regard la toucher à tous les coins de sa personne, il la gênait et cependant elle n'en marcha pas plus vite. D'acier pour les autres, de velours pour elle, ce regard était bon.

Le lendemain, elle trouva dans son assiette une belle rose blanche.

— Oh ! Monsieur.

— Je vous assure, Mademoiselle, que ce n'est pas moi.

C'était lui. Et avec ses yeux, à cause de cette fleur, tout au fond d'elle, il déposa une autre rose.

Elle ne sut jamais comment, bien qu'elle s'en doutât quelque peu : un soir, elle l'accompagna jusqu'à sa porte, elle ne refusa pas d'entrer ; elle entra comme on entre dans un premier

amour, mais avec plus d'impatience, parce que c'était le troisième.

— Petit homme.
— Ma môme.

Non seulement elle entra ; elle resta dans cette chambre, et avec elle, ses malles et ses robes.

Elle avait de l'argent. On put les voir. Il était grand, il était large : c'était un homme. Elle appuyait son bras sur la force de ce bras d'homme.

Il était, de poitrine, velu comme un ours, l'ours capable d'étouffer entre ses pattes ce qui tombe sur sa poitrine d'ours. C'est bon, entre ces pattes, d'être la petite femme d'un mâle à étouffer son homme.

Elle avait de l'argent :
— Petit homme.
— Ma môme.

De l'argent découvre un Lonares nouveau, un Londres hors de Londres, après des trains et des voitures : voici le ciel au complet avec son bleu et ses nuages ; voici l'herbe sous vos pieds, voici les arbres qui ne s'étranglent plus entre des pierres. Ils s'embrassaient là-dessous :
— Petit homme.
— Ma môme.

Il lui montra des champs tout verts, des porcs tout noirs, des espaces : « Tu vois plus tard, ils seront une seule fleur ! »
— On en cueillera, petit homme ?
— Oui, ma môme.

Il y eut la Tamise, l'eau avec ses plantes et

ses barques vers ces plantes. Avec un autre l'eau serait dangereuse, on aurait peur ; avec lui, l'eau devient l'amie qui vous porte, l'amie sur laquelle on se penche et à cause de ses bras ; chavirer dans cette eau serait encore du bonheur.

— Petit homme.

— Ma môme.

Elle avait de l'argent. Cela dura huit jours. Le neuvième :

— Tu sais, ma môme, quand tu voudras, faudra pas te gêner.

L'homme à la poitrine d'ours, c'est le maître. Le soir, elle rapporta trois livres.

Il dit : « Bravo, la môme, si tu continues, tu seras toujours ma petite femme. » Il le prouva. Mais le lendemain !... Les autres jours !... Elle s'était vantée : « Deux à trois livres. » Tant pis, il les voulait. Il ne la recevait pas à moins. Ouste, il la renvoyait à l'ouvrage.

On redevient tout à coup une pauvre Marie. Hier elle était libre, elle avait de l'ordre, elle vivait dans une chambre dont les clients disaient : « Mon Dieu, Mademoiselle, comme il fait propre dans votre chambre. » Aujourd'hui on est entre les pattes d'un homme, on est l'esclave d'un homme, on est sous les griffes d'un ours qui vous étrangle sur sa poitrine d'ours.

Elle était bonne, Marie, pleine de larmes, avec deux bras pour l'embrasser. Elle aurait voulu dire... Il répondait : « C'est pas tout ça, la môme, c'est de l'argent qu'il faut. »

L'argent ! La femme est une vache dont les mamelles pissent de l'argent. Quand elle en

rapportait, il haussait les épaules : « Faut pas crâner, tu n'es qu'une chiffe ! »

La nuit, au trottoir, il surgissait en surprise : « Combien ? » et le tout qu'il empochait ne comptait pas pour le reste. Le jour, il l'envoyait au travail, sans manger. La faim fait du courage aux femmes qui travaillent. « Dîne sur ton premier type. » Mon bon Monsieur, regardez cette femme qui vous montre la jambe parce que la faim habite dans son ventre : elle sera bien gentille.

Et si le type ne veut pas ?... Passé minuit, il circulait à Londres de petites charrettes avec des choses à manger pour les femmes qui ont faim. Elle !... deux jours, on peut baver deux jours devant ces charrettes, sans mourir ; le troisième c'est la syncope.

Il ne la battait pas encore : elle ne l'eût pas permis. On dit cela. Un jour il vint sur elle avec son poing : elle brandit un bougeoir.

— Toi, si tu oses !

— De quoi ?

Pan ! le bougeoir vola par terre, pan ! Marie par terre, pan ! les poings sur Marie par terre et puis sa botte : vlan !

— Sale mec !

Après, il fut le d'Artagnan d'autrefois, le d'Artagnan à la belle rose : « Ma môme. » Et elle tout de suite : « Petit homme ! »

— Ecoute, fit-il, je vais t'apprendre. Regarde les autres. Elles ont des bijoux ; elles ont plein d'argent... Tu sais ce qu'elles font ?

Oui, elle savait. Elles volaient, ces voleuses. Et cela non, elle ne le ferait pas, non pour la Marie de Mère, non, même à Londres; non,

même si tu me crèves, non et encore non, de toutes ses forces, comme des dents serrées.

Elle ne vola pas, mais ce qu'elle dût voir !

Il jouait ; il avait son « club », pas à Piccadily bien sûr. Il voulait qu'elle y vienne. Elle traversait des rues à vomir, des rues avec des femmes qui étaient saoules, des rues avec des matelas par terre, des gens qui dormaient, des enfants qui têtaient, des enfants... qu'on était en train de faire. Le « club » était dans une cave : il y avait Ernest-les-Beaux-Yeux, Valère-le-Juste, l'Allumette, des hommes à casquettes, des hommes à foulards, des hommes à couteaux : tous des voleurs.

Il y avait leurs maîtresses. Et quels noms ! Le Gros Rat et le Petit Rat, Sidonie-la-Crapule, Zonzon Pepette, d'autres en cheveux, les jupes sales, avec des doigts pour les portefeuilles, des cuisses pour les genoux de tout le monde. Elle, qui était propre, on la détestait jusque dans sa robe. Les yeux à ses cartes, d'Artagnan ne levait même pas la tête. Ce n'est rien, c'est une môme qui vous rapporte sa galette. Il comptait avec mépris : « Tout ça ? C'est bon, va t'asseoir », et pendant des heures il l'oubliait sur sa banquette.

Un soir, il surgit une bagarre : des poings sur la table, des verres brisés, la lampe éteinte, Zonzon par terre avec du rouge sur son corsage.

Cette fois, d'Artagnan n'oublia pas sa môme : le pouce sur la gorge il l'aplatit contre le mur :

— Toi, si tu parles !...

Une nuit, elle rentra ; d'Artagnan dormait. Il dormait comme à l'aube dort une brute

jetée toute vêtue en travers du lit. Elle avait ses trois livres, même quatre, plus qu'il n'en fallait. Dans sa main elle fit sonner les pièces :

— Ecoute, petit homme. Regarde, petit homme...

— De quoi ?

Il ouvrit un œil, n'y parvint pas pour l'autre. Il vit les quatres pièces. Il dit : « Faut pas crâner » et se rendormit.

Tant mieux. Elle était lasse. Elle posa l'argent sur la table, près de la lampe, et vite au lit :

— Bonsoir.

Elle dit cela pour elle-même.

... Tiens, mais, qu'est-ce qu'elle avait Marie ? Elle se mit sur le côté droit, puis se tourna sur le côté gauche. Comme on est nerveuse ! Les jambes vous sautent, les yeux s'obstinent à voir. Sans doute cette lampe qu'elle n'avait pas soufflée, ou ce grand corps d'homme, ou plus simplement la fatigue. ? Oui, c'est cela : la fatigue.

— Bonsoir.

Autrefois, elle s'endormait tout de suite, même à la lumière, même dans la fatigue. Maintenant, il lui venait des idées. Des idées, cela trottine dans la tête : des souris, des souris agaçantes : Ouste ! les souris, je veux dormir.

D'Artagnan, lui, n'avait pas de souris. Bouche ouverte, il ronflait, la moustache chiffonnée. Quelle brute ! « Faut pas crâner. » L'argent, il ne l'avait pas même pris : c'était bien la première fois.

Une chance, ces quatre livres. On comprend mieux qu'on a quatre livres quand les pièces sont en or. On les voit là sur la table ; sous la

lampe, elles brillent plus que dans la main de d'Artagnan, plus que dans ses poches où si tôt elles s'éteignent. Un petit geste à faire, elles brilleraient dans les vôtres. Et dans la tête de Marie cela fait une autre lumière, une autre, et alentour de nouvelles souris qui trottinent : Ouste, les souris !

Dans le temps il y avait une Marie sur la porte avec Hector ; il y avait une Marie bien propre dans sa cuisine ; il y avait une Marie près de Monsieur ; il y avait la Marie d'Yvonne, la meilleure, avec des lèvres — pas d'hommes — d'enfant sur le sein. Maintenant : la môme à d'Artagnan. Pouah !

Quoi ? Qu'oses-tu penser là, Marie ? Un jour, à l'ours, tu as dit précisément ce que tu penses : « Je partirai » ; et lui : « Londres est petit, si tu files, gare ! » « Gare », tu entends. Tu crois à « gare » comme tu crois à la Pipe de la Reine.

Et pourtant « Pars ». Vraiment, oui, une voix qu'elle entend, pas dans la chambre, dans sa tête, et pas avec une langue : un « Pars » comme quand on rêve ; « un Pars » comme quand on souhaite ; puis un « Pars » comme quand on vous ordonne :

— Pars.

— Oui, mais l'ours : Londres est petit...

— Quand même, pars.

— Et s'il se réveille : son pouce sur la gorge !

— Pars.

C'est puissant une voix qui commande. Elle met dans le lit deux Marie, l'une la trembleuse, celle qui prête le dos sous les coups, l'autre qui a dit un jour : « Toi, si tu oses ! » Celle-là n'a pas peur, celle-là sait agir. Elle

sort des couvertures un bras, le buste, le corps tout entier. Elle est en chemise, elle est debout. L'homme, elle ne l'enjambera pas, elle va sur le lit jusqu'au bout où sont les barreaux qu'on escalade ; elle passe un pied par-dessus et la première Marie, la craintive, se verra toujours ainsi, à cheval, en chemise sur les barreaux, l'œil sur l'ours, le pied à tâtons vers une malle qu'elle sait là. Oh ! si l'ours, en ce moment avait ouvert les griffes !

Il ronflait. Vite ses bas, son corset, sa jupe. Ses chaussures, elle les prit, pour plus tard, sous ses bras, puis dans sa main l'argent.

— Adieu, l'ours !

Personne dans l'escalier ; la rue était vide. Et alors, l'autre, et sa tête, quand il ne la retrouverait plus ! Elle se mit à courir. Elle riait. Elle tenait toujours à la main ses chaussures.

XIV

LONDRES fut grand : d'Artagnan, s'il chercha, ne retrouva pas sa môme.

Elle arriva le surlendemain à Bruxelles. Là-bas, elle s'était rendue chez le consul, un homme très bon. Il l'avait écoutée, il lui avait dit :

— Ce que vous me racontez ne me surprend pas... Et ce... M. d'Artagnan, ce... M. Vladimir, comment sont-ils ?

— Des moustaches rousses, avait-elle répondu pour Vladimir qui était noir.

Quant à l'ours, elle ne cacha rien. Tant mieux, si on le pince.

— Pour vous, Mademoiselle, nous allons vous rapatrier. Lorsque vous serez en Belgique, tâchez de redevenir une honnête fille.

— Oh ! oui, Monsieur.

Elle avait même pleuré.

Comme c'est bon ! Vous débarquez : un commissionnaire vous parle dans votre langue, vous lisez une enseigne, vous comprenez ce qu'elle veut ; les cochers sont à leur place, les idées circulent, harnachées à la manière des vôtres : le pays, tout soi-même, qu'on retrouve.

Alors oui, redevenir ce que vous étiez ! Vous l'êtes déjà. Elle alla sonner chez Monsieur. Une jeune bonne vint ouvrir :

— Monsieur n'est pas là.

Evidemment, Monsieur ne devait pas l'attendre. Tout de même, cette bonne, fraîche comme la Marie d'autrefois, on est déçu.

Elle entra chez ses fournisseurs.

— Monsieur va bien ?

— Mais oui, pas mal, comme toujours.

— Et Ali ?

— Mort.

Comment ? Pourquoi ? Mort, voilà. Et c'est un peu triste, cet Ali qui vous a portée, cet Ali qu'on a bourré de crème, dont on ne saura plus rien, sinon qu'il était nègre et qu'il est mort.

— Et vous, avez-vous été malade ? Comme vous êtes maigre !

C'est vrai. A Londres, elle ne l'avait pas remarqué. Sa poitrine où avait-elle passé ? et ses joues, on lui voyait les os à travers. Et

ces gens, qu'est-ce qu'ils pensaient ? Ils ne s'empressaient plus comme au temps de Monsieur : « Qu'y a-t-il à votre service, Mademoiselle Marie ? » Ils étaient bien trop occupés à servir les clients de leur boutique :

— C'est entendu, vous repasserez plus tard.

Pourtant, chez la verdurière, cette brave femme fut meilleure. Elle se souvint tout à coup. Marie, pour les changer, venait de tirer ses pièces d'or. Comme c'est drôle : on n'y pense pas d'abord, mais justement la verdurière avait de libre une mansarde.

— Vous y seriez bien. Pour la table, on s'arrangera, du moins pendant quelques jours, car vous trouverez bien vite une place.

On s'arrangea, mais pour la place ce ne fut pas facile. Les dames qui cherchaient une servante faisaient la moue. Autrefois, au Refuge, elle était un peu ronde du ventre, à présent elle se trouvait de partout trop plate. Si plate, on est pauvre ; pauvre, on est une voleuse ou tout comme... Puis on mange trop.

— Mais Madame, j'affirme que Madame...

— Non, pas vous, ma fille.

... Et il ne vint pas de Monsieur.

— Ma fille, disait la verdurière, je sais bien, moi, ce que je ferais.

Ce qu'elle ferait, elle ne s'en expliqua pas tout de suite. Elle réserva son moment. Un jour, pour régler sa pension, Marie dut changer sa dernière pièce :

— Voilà... commença la verdurière.

Voilà ! Oh ! cela ne tire pas à conséquence : on connaît la vie ; il n'y a pas de sots métiers, pourvu qu'ils rapportent. Et précisément, il

existe des maisons, des maisons, vous comprenez, où, quand on veut bien se tenir, ça rapporte...

Comment à Marie, on proposait cela ? Ici, au pays de Mère, quand elle avait promis au consul de devenir une honnête fille !

— Non, fit-elle.

Et le lendemain encore : non.

Après elle objecta : Mais...

Il ne faut pas. « Mais » est une clef qu'on livre pour qu'on force votre volonté. « Non », dites « Non » dur et haut comme une muraille sans porte. Sinon, on faiblit ; un jour, on ne refuse pas d'aller voir une de ces maisons, on pense qu'en somme... et clac ! une trappe se referme.

La verdurière l'avait menée. Avant de partir, cette brave femme resta quelques instants avec la patronne et celle-ci lui passa de l'argent. Une verdurière, quand elle est bonne, ne vend pas que des céleris et des carottes.

Marie vit cela.

Pour ce qui survint ensuite peut-être que, toute seule, elle eût agi autrement, mais on lui avait dit :

— Mme Berthe, la gouvernante, vous accompagnera. Ce ne sera rien, une simple visite à M. Dupin, histoire de se mettre en règle. Vous répondrez comme elle.

M. Dupin était le commissaire qui s'occupait des femmes. On avait d'ailleurs fait boire à Marie un petit verre de vin.

Dans la salle où elle entra, on lui dit :

— Asseyez-vous, M. Dupin va venir.

Au mur, pendaient des placards, en lettres très grosses pour qu'on fût tenté de les lire :

RÉFLÉCHISSEZ BIEN A CE QUE VOUS ALLEZ FAIRE.

LA PARESSE EST LA MÈRE DE TOUS LES VICES.

— Des proverbes, pensa Marie, comme ceux du Père, on sait ce que cela vaut.

Il n'est d'ailleurs pas sûr qu'elle n'eût bu qu'un seul petit verre.

Pourtant, quand arriva M. Dupin, elle fut moins rassurée. Il était maigre, jaune comme un malade, avec des moustaches grises. Il prit tout de suite un air méchant.

Il ne dit rien, se mit derrière sa table et regarda des papiers.

— Ainsi, éclata-t-il, vous désirez prendre votre carte ?

Seule, qu'aurait répondu Marie ? Elle regarda la gouvernante.

— Oui, lui fit signe la gouvernante.

— Oui, dit Marie.

— Oui ? se fâchèrent les yeux très gros du commissaire.

— Oui, répéta Marie.

— En ce cas, lisez ceci.

Il lui montra un carton imprimé. Au-dessus elle vit : *Prostitution réglementaire.*

— Oui, lui indiqua la gouvernante.

— Oui, je sais, dit Marie.

M. Dupin fut encore plus furieux.

— Vous savez et vous voulez quand même ? C'est honteux. Vous vous mettez en dehors de la société. Y pensez-vous ? J'ai pour devoir de vous avertir. D'ailleurs je ne vous laisserai pas faire.

— Pourvu que je ne pleure pas, pensa Marie.

— Et, pour commencer, vous avez des parents. Eh bien ! ils connaîtront la conduite de leur fille, je vais leur écrire.

— Mon Dieu, pensa Marie.

— Non, lui souffla la gouvernante.

— Non, fit Marie.

— Il est vrai, continua le commissaire, vous avez l'âge. Quand même, c'est immoral. Je vais faire une enquête. Répondez-moi. Qu'est-ce qui vous pousse ? La misère, n'est-ce pas ?

— Non, indiqua la gouvernante.

— Non, dit Marie.

— Alors, la paresse ?

— Oh ! non, protesta Marie.

— Ni la paresse, ni la misère. Alors le vice ?

— Le vice, oh !..

— Oui... oui, fit la gouvernante.

— Oui, dit Marie.

Le reste ne fut plus rien. Le commissaire frappa sur sa table :

— Franchement, ce que vous faites est mal ; je ne saurais assez vous dire combien c'est mal. Voyons ! vous pourriez cependant faire autre chose ; il y a tant de métiers, il y a... il y a...

Il chercha dans ses papiers, comme pour en tirer un des métiers qu'il voulait dire :

— Et au lieu de cela, vous vous mettez en dehors de la société : vous devenez une fille publique, pu-bli-que entendez-vous. Je dois m'y opposer de toutes mes forces... Nous disons donc : Guillot... Marie... Bon. Saine ? Le médecin vérifiera. Et surtout que je ne doive jamais vous mettre à l'amende.

Après, M. le commissaire oublia qu'il était furieux. Il demanda :

— Eh bien, Madame Berthe, ça marche les affaires ?

— Mais oui, Monsieur Dupin.

Il ne la retint pas longtemps. Il attendait la suivante. Il redevint furieux.

XV

Il y eut Blanche... — Blanche ? — Ah oui, vous ne savez pas. On lui avait dit : « Ici, on ne s'appelle pas Marie ; on s'appelle Ophélie, ou Carmen, ou Sarah. Alors elle avait choisi Blanche. Blanche, parce qu'au premier soir un type l'avait complimentée sur sa peau qui était blanche.

Elle eut tout de même du bonheur. Prise au dépourvu, on aurait pu la livrer dans un de ces bouges mal fréquentés comme il s'en trouvait dans la rue. Qu'eût alors fait la pauvre Marie ? Mais ce ne fut pas le cas. En ville, on connaissait deux maisons également réputées : le Grand Treize et le Grand Neuf. Elle, c'était au Grand Neuf.

De la rue, on n'en distinguait pas grand'chose. La police exige que, de nuit et de jour, on tienne les volets clos. Cela fait, pour ceux qui l'examinent de l'extérieur, une façade assez triste ; mais à l'intérieur tout était beau, tout était propre, tout était riche. Sans parler des glaces et

des tapis, Madame déboursait plus de cent francs par mois rien qu'en palmiers !

C'était, en tout, beaucoup mieux qu'à Londres.

D'abord elle avait sa chambre. Dans une chambre on est chez soi ; on peut y lire, on peut y penser, on peut y mettre de l'ordre. Un petit poisson rouge, cela vous amuse dans un coin. On a même son fifi qui siffle dans sa cage une chanson jaune : Bonjour, fifi !

Il y avait ensuite les salons : le salon rouge, le salon bleu, le salon noir, suivant les préférences des types. Les salons sont commodes : on n'a plus à s'inquiéter de l'hôtel, on sait que les draps seront frais, on ne doit pas se dire : « Pourvu que je ne me refroidisse pas en sortant. »

Il y avait encore le réfectoire. Voilà l'essentiel ! Quand il y a un réfectoire, on a mangé hier, on mange aujourd'hui, on mangera demain. Plus comme à Londres ! C'est de la viande deux fois par jour, robuste et saignante parce qu'il faut de la force ; c'est de la salade en toutes saisons, car on aime, n'est-ce pas, la salade ; c'est le dimanche, votre verre de vin et le gâteau qui vous rappelle, que, malgré les volets, dimanche vient également pour vous.

Il y avait la tabagie. Dans la tabagie on se tient le soir avec les autres dames. On ne se fatigue plus, comme à Piccadily, après les types : ils viennent à vous. On n'a même plus besoin de faire des dépenses pour sa robe. Les cheveux en ordre, sur les joues un peu de fard, le corps bien lavé, cela va de soi, on porte le *péplum*, qui est une tunique de gaze transparente ou, si l'on

préfère, simplement sa peau. On lit, on fume, on cause : ce sont les hommes qui se dérangent.

Il y avait enfin quelque chose dont elle ne se rendit pas compte aussitôt : le Règlement. Un règlement vous dit : « Faites ceci..., ne faites pas cela... » Non plus vaguement comme les devinettes de Monsieur, mais d'une façon très nette.

Pour M. Dupin, sous peine d'hôpital, défense de devenir malade. Bon, on ne deviendra pas malade. Pour Madame : avant tout, soigner les intérêts de la maison. Pour les types : se montrer aimable. Pour soi : ne pas se griser à rouler sous la table. A la bonne heure ! Toute sa vie, faute de savoir, on a fait des bêtises, maintenant on sait : on a sa morale..

Quant à la chose qu'avait dite M. Dupin, la « Société » dont elle était chassée, qu'est-ce cela ? Son père qui la battait ? Les dames qui vous rabrouent : « Non, pas vous, ma fille » ? Les commerçants où les verdurières, quand elles sont bonnes, tirent de votre chair de l'argent ? Ou peut-être moins : une phrase comme la « Pipe de la Reine » de Palmyre ou le « Gare » de d'Artagnan : un mot que l'on entend comme ça, pour lequel on se coupe en quatre et qui au fond n'existe pas ?

Dans la maison, on aimait beaucoup Marie. De Madame, il n'y avait rien à dire. Madame était déjà vieille. Une épaule remontée, était-elle tout à fait droite ou pas un peu bossue ? Elle épinglait toujours une croix en or sur sa poitrine. Une seule chose : étant la patronne, elle portait une robe ; alors pourquoi rester dans la tabagie où les autres se montraient presque

nues ? La seule vêtue, elle en devenait la seule inconvenante.

Quant aux compagnes, elles étaient certes moins vulgaires que celles de Londres, surtout que celles du Club, mais elles auraient dû se surveiller. Ainsi Mignon, une bien jolie petite femme cependant, ne rattrapait jamais à temps les jurons qui lui venaient à la bouche ; Sarah, pour les choses de l'amour, avait des mots vraiment en viande trop crue, à faire vomir. Et puis elles étaient toutes superstitieuses : elles avalaient des pommes de terre bourrées de moutarde ou bien se frottaient le derrière aux chambranles : cela, disaient-elles, pour attirer les types. Quelles sottises ! Marie ne croyait pas à la moutarde, Marie ne frottait pas son derrière aux chambranles et pour l'amour préférait les actes aux paroles, car les actes, ça n'est jamais sale.

— Mais Blanche, disaient les hommes, tu n'es pas faite pour cette vie ; ne crois-tu pas que tu serais mieux ailleurs ?

— Possible, réfléchissait Blanche, tout de même je ne suis pas malheureuse.

On la prenait de préférence. C'est même très curieux : elle ne faisait rien pour qu'on la prît. Ainsi, quand un client se présentait, il fallait se mettre tout autour de lui et, sans rien dire, attendre que, dans cette corbeille de femmes, il eût choisi. Les autres souriaient, prenaient des poses, insinuaient par leurs gestes qu'elles seraient gentilles. Blanche pas. Elle regardait l'homme simplement avec des yeux qui ne cachaient rien de leur plaisir à regarder un mâle. Il s'y trompait rarement ; plus tard il

la revoulait. Elle avait ainsi sa clientèle, autant de maris qui venaient pour elle seule.

— La fleur de ma maison, disait Madame.

Les autres étaient jalouses.

— Mais, Blanche, tu te fatigues, tu maigriras, tu te tueras.

Certes, Blanche n'était pas avare de son corps ; certes il lui arrivait de préférer à la pièce de cent sous un bon gros baiser bien chaud sur la bouche ; elle était libre, n'est-ce pas ? Quant à maigrir, seule l'inquiétude, la tristesse ou la faim rongent la chair bas de vos os.

Elle avait le réfectoire, elle avait la chambre, elle avait le Règlement : Blanche devenait grasse.

Les jours passent vite. Elle eut vingt-cinq ans, Marie. On devient sérieuse. Elle ne pensait plus aux Vladimir, moins encore aux d'Artagnan. Ses parents la savaient revenue de Londres pour une bonne place qui lui laissait beaucoup de loisirs.

Elle prit une amie. Oh ! pas une de ces amies dont on dit dans ces maisons : « Hé ! hé ! Blanche et Eva, elles sont toujours ensemble. » On peut être des amies sans penser pour cela à des choses qui ne se font pas. On l'appelait Eva, mais son vrai nom était Louise. Louise avait eu des malheurs : à vingt ans, elle s'était laissée entraîner sans trop savoir ; elle sortait du pensionnat ; à quarante, elle ne s'était pas reprise. Pourtant elle détestait son métier.

— Alors, quitte-le, disait Marie, cherche du travail.

Mais, pas plus que son métier, Louise n'aimait le travail. Elle se négligeait ; elle avait pris

de mauvaises habitudes, elle buvait, elle se lamentait :

Oh ! quel malheur
D'être une putain fanée !

— Oh ! Louise, grondait Marie. Viens plutôt dans ma chambre.

Dans la leur, les autres passaient le temps au lit ou s'abrutissaient à bâiller. Marie faisait du crochet.

Voici l'écheveau que l'on déroule, les points que l'on compte, les mailles qui s'accrochent, l'une près de l'autre, sur l'aiguille. Après beaucoup de mailles, cela fait, tu vois, Louise, une rosace. Maintenant je commence la dentelle pour cette rosace. Après, il viendra d'autres rosaces ; un jour, tout cela mis ensemble formera une courtepointe.

Elle fit une courtepointe pour Louise.

Quelquefois, au milieu de son travail, Mme Berthe appelait :

— Blanche.

Blanche achevait sa maille, enlevait son peignoir : « A tantôt, Louise » et descendait vers l'homme.

Il y eut ainsi, après la courtepointe pour Louise, la courtepointe pour Mère, un dessus pour la cheminée, une housse de chaise où se voyait une levrette, une autre, à l'étude, où ce serait un caniche.

Quelquefois on ne criait pas « Blanche ? » on criait à la rue : « Michel, veux-tu venir ici, petit ? » Une voix de femme, toujours la même. A cause des volets, elle n'avait jamais vu ce petit Michel. Mais ce devait être un gentil

bambin — peut-être avec des boucles, — dans sa première culotte. Elle se le figurait ainsi. Elle songeait : « Voilà le petit Michel qui agace de nouveau sa maman. » Mais si, à cause du petit Michel, elle pensait à son Yvonne, c'était pour se dire que la pauvre petite était morte, mais non pour gémir sur elle-même, comme le faisait Louise. Des femmes sont mères, d'autres sont des amantes. Elle n'avait pas réussi à rester mère : elle était la femme de ceux qui n'en ont pas, la maîtresse de ceux qui n'osent demander à la leur ce qu'ils désirent, un peu aussi — elle s'en rendait compte — une consolatrice pour dire : « Ne pleurez pas » à de bien pauvres hommes.

— Oui, mais la honte, soupirait Louise.

— La honte ? s'étonnait Marie.

Une fois pourtant, dans une troupe de visiteurs en habit comme il en vient après les Congrès, elle crut reconnaître Monsieur, et Mme Berthe eut beau crier « Blanche ! » Blanche qui s'était cachée dans sa chambre, n'en voulut pas sortir. Pourquoi ? Après tout, oui, c'était peut-être de la honte.

Et les types ?

Un jour, précisément, un type lui posa la question. Mon Dieu ! on a tort de s'imaginer. Les hommes sont tout au plus des maniaques. Ce qu'elle avait vu, Blanche le raconta simplement.

Une nuit, au salon noir, un vieillard exigea beaucoup de bougies. Chandeliers, girandoles, bougeoirs, candélabres, tout ce qui, dans la maison, était susceptible de porter une bougie, on l'apporta : « Encore, disait-il, ce n'est pas assez. » On en chercha dans les maisons voisines.

Quand il eut disposé, puis allumé tout cela, il se coucha près de Marie. Cela flambait : ils avaient l'air d'être dans une chapelle ardente. On rencontre des hommes qui s'excitent en pensant qu'ils font l'amour avec une morte. Ce ne fut pas même cela. Il fit comme tous les mâles, mais en plus long, car il était vieux. Quand il eut fini, il se dressa et souffla une bougie.

— Vous comprenez, il comptait gagner le droit de les souffler toutes, une à chaque fois. C'est pour cela qu'il en voulait beaucoup. Mais la première soufflée, il ne pensa plus aux autres : un ministre pourtant.

— Et les sadiques, Blanche, ceux qui font du mal aux femmes ?

Du mal ? Ah oui ! elle se mit à rire. Un jour, un jeune voulut lui enfoncer dans le sein des aiguilles. Il roulait des yeux, il était rouge. En se débattant, Marie le heurta du coude, en plein dans le visage, qui se mit à saigner. Le pauvre homme ! Quand il vit le sang, il devint pâle. Elle dut lui passer de l'eau.

Un autre venait le soir, toutes les semaines. Il ne voulait qu'une chose : la mordiller dans le cou.

— Pourquoi ?

— Sa femme avait des écrouelles.

— Et puis ?

Cet autre tenait mal sur ses jambes. Il arrivait en voiture, un domestique le soutenait. Il avançait par coups de reins pour détacher du sol le pied, puis le lancer en avant. Cela flottait comme un pied, au bout d'une corde. Avec de telles jambes, comment aurait-il pris une femme ? Il apportait un gros paquet de pralines. Mais,

avant d'en offrir, le domestique lui passait bien ficelé, un sachet gonflé de quelque chose qu'il fallait être bien sale pour porter dans sa poche. Il disposait cela en gâteaux sur un plat, versait du rhum, y mettait le feu. Il en sortait beaucoup de fumée.

— Comme cela sentait mauvais, je n'aimais plus les pralines. En les mangeant, je faisais la grimace... Quelquefois, il demandait une seconde femme...

— Et alors ?

— Alors ? Au lieu d'une, il voyait deux grimaces.

— Mais, demanda le type, il en est de plus compliqués ?

— Ceux qui s'amusent de ces histoires, aurait pu répondre Marie.

Mais elle ne dit rien. Tous... pauvres hommes ! On devient indulgente.

A part cela il ne se passa rien. Ah ! si. Un jour il survint un type. Il l'avait prise déjà, une fois seule, une fois avec Louise. Il était veuf ; il vivait à la campagne, il rêvait de s'installer en ville. Il passa toute la nuit. Le matin, il dit :

— Blanche, par mois que demanderiez-vous pour sortir d'ici et être à moi tout seul ?

Un seul ! Elle comprit tout à coup. On dit : « Je n'ai pas honte ! » ; on affirme : « Je ne suis pas malheureuse », mais une autre vie serait quand même préférable.

Elle ne calcula pas ; elle dit un chiffre :

— Cent francs !

XVI

Marie fit ses malles. Elle n'oublia pas ses courtepointes. Elle avait épargné dix pièces de cent sous :

— Pour toi, Louise.

Louise pleurait. Les autres, pour regarder partir Blanche, avaient quitté leur chambre. Madame dit :

— Je vous regretterai, Blanche, si le cœur vous en dit...

— Jamais, pensa Marie.

Comme on voit clair !

Qui fut surpris ? Ce fut M. Dupin. On devait l'avertir :

— M. Dupin, je vous annonce une bonne nouvelle.

M. Dupin se montra furieux. Une bonne nouvelle, cela demande des écritures. Il représentait la morale. Il est moral de ne pas être une fille publique, mais quand on l'est, on le reste. Il commença :

— Fille Guillot...

Tout de même, comme la fille Guillot s'accompagnait d'un Monsieur, que ce Monsieur sortait des papiers, il se reprit : « Mademoiselle. » Il entama ses écritures. Il finit par consentir :

— C'est bon, je vous raye. Mais que jamais je ne vous repince.

Pourquoi l'eût-il pincée ? On sort d'une vie,

on entre dans une autre. Blanche par ici, par là Marie : un mur les sépare.

Le type ne fut plus un type : il prit un nom, il s'appelait François : François Sonveur. Il la mit dans une petite chambre. Il avait quarante ans. Quarante ans préfèrent à la conquête un bonheur qui est sûr ; quarante ans apprécient d'une compagne ce qu'ils mangent de plaisir sur son corps et aussi ce qu'avec ses doigts elle confectionne de succulent pour la bouche. Elle avait ce corps et ces doigts. De plus, il trouva le cœur de Marie.

Elle pensait : « François, oh non ! tu n'es pas un bel homme ; tu ne sais pas qu'on a des moustaches qui se retroussent ; faute de cheveux, ton crâne n'aurait que faire de cosmétique ; tu viens de la campagne, tu marches par les chemins où l'on s'enfonce dans la boue, cela se voit à tes bottes. Mais tu es bon. Avec ses moustaches et sa raie, Vladimir m'a perdue ; d'Artagnan était fort, mais quel ours ! Toi, d'où j'étais, tu m'as dit : « Sors ». Tu es un brave homme. » On aime un brave homme.

Il pleurait quelquefois. Il était veuf. Il avouait : « Je pense à ma femme. » C'est alors que parlait le cœur de Marie. Ce cœur n'était pas jaloux, il comprenait, François, que tu fusses triste. Il le disait.

Mieux que l'amour. D'abord on est reconnaissante. On sent l'affection parce qu'on embrasse un homme, toujours le même, et plus jamais un autre ; on sent de la pitié parce que cet homme pleure ; on sent surtout de la tendresse parce que vous êtes Marie, qu'il existe dans votre cœur

une force qui vous attache à qui vous aime.

Mais le bonheur qui lui survint, elle ne l'eût pas espéré. Il se forma par petites clartés : un peu de rose, un peu de bleu, un peu d'or, comme au printemps lorsque le jour se lève.

François avait la bonté timide. Il y eut d'abord, modestement, la chambre où le Monsieur à petites rentes loge sa maîtresse. Ici la table, là le réchaud ; là l'armoire ; en bonne place l'essentiel : le lit. Il venait du samedi au mardi. Les autres jours, François était venu, François allait venir. Elle en parlait avec sa courtepointe. Il lui avait trouvé un beau nom : plus Blanche : Petite-Marie, Petite et Marie avec un trait d'union. Ses lettres commençaient : « Ma chère petite Marie. » Il se servait de ce nom pour lui dire : « Petite-Marie, tu ne saurais croire combien je suis heureux de t'avoir découverte. »

Il la découvrit encore mieux. Alors, un soir, il dit : « Petite-Marie, je veux me trouver plus souvent avec toi : cette chambre est bien mesquine, nous allons en louer d'autres. » Avec un peu de honte, il avoua qu'il ne possédait pas que de petites rentes. Il en possédait de grosses ; il était capable d'acheter d'un seul coup pour plus de six mille francs de meubles :

— Petite-Marie, voici les quittances ; elles sont à ton nom, on ne sait jamais ce qui arrive.

Un peu plus tard, il confessa autre chose : il avait eu tort d'en faire un mystère. Il n'était pas seulement gros rentier, il était beaucoup plus ; hé ! hé ! presque millionnaire :

— Petite-Marie, à cause de celle qui est morte, tu comprends, tu ne peux pas devenir ma

femme ; mais à présent que je te connais, nous vivrons ensemble et ce sera tout comme.

Elle dit :

— Je serai bien contente de vivre toujours avec mon François.

Ainsi on loua une maison, et pas n'importe laquelle ; il fallut la choisir assez grande, car François tenait à prendre une petite voiture, oui, qu'il avait, et aussi le cheval pour la petite voiture. Après, il amena des meubles de sa campagne ; il vint un domestique et encore une servante.

La Bonté cheminait par les routes et rencontra une femme nue qui portait la Bonté. François aurait pu choisir Sarah la méchante, Mignon avide d'argent, même Louise une paresseuse : il avait pris Marie.

Elle fut tout de suite ce que l'on devient quand on est la presque-Madame Sonveur. Voyez-vous au boulevard cette jolie personne, ou dans ce magasin, ou dans la salle à manger donnant des ordres à la servante ? Elle garde entre les yeux le souci d'un gros ménage. Heureuse, cela se devine ; fraîche et potelée de partout. Elle se coiffe dès le matin ; elle porte un bracelet ; elle revêt un beau peignoir pour la maison, pour la rue un *tailleur* sérieux comme quand on a dit : « Pas de fla-fla, je veux du solide. » C'était Marie. Marie de Londres ? Blanche du Grand Neuf ? Elle se promenait seule ou avec François : « Oh ! Messieurs, je sais, vous lorgnez des choses qui vous tentent ; mes lèvres, vous aimeriez y mouiller les vôtres ; ce serait bon, je ne dis pas, mais j'ai promis... Passez... passez... »

Louise venait. Pourquoi non ? Une pauvre fille a le malheur de vivre en maison. On la console. Marie avait simplement dit :

— Louise, devant les domestiques, il vaut mieux qu'ils ignorent. Tout de même, si tu pouvais, comme moi, sortir ? Veux-tu que j'essaie ?

— Trop tard, disait Louise.

Elle racontait la moutarde, les chambranles, les histoires de là-bas. Marie en pensait d'autres bien plus intéressantes : François adorait les douceurs ; alors il y avait les confitures qu'on allait préparer cette semaine. François, très vite, s'enrhumait ; alors, cette toux à guérir. François était chasseur ; alors :

— Figure-toi, Louise, François a tué un lièvre, c'est difficile à réussir un râble.

Louise fumait sa cigarette :

— Et tu aimes ton François ?

— Bien sûr.

— Voyons, entre nous : un homme qui te paie.

D'abord il ne la payait pas : ils vivaient ensemble parce que la place de la femme est près de l'homme. A la fin du mois, elle disait : « François, tu m'as remis autant pour le ménage... voici les comptes... voici ce qui reste. » Elle était économe, il en restait toujours.

Une fois, François lui donna mille francs.

— Pour toi.

Elle fut gênée :

— Mais non, François.

— Si... si... pour toi, Petite-Marie, pas pour le ménage, pour toi.

Ces mille francs, elle les versa où on verse

l'argent dont on n'a que faire : à la Caisse d'Epargne. Mais elle fut bien plus heureuse une autre fois que, pour sa fête, on décloua une caisse en planches couvertes de fleurs :

— Oh ! François : une machine à coudre.

Elle en pleura.

Une machine, c'est dans un ménage plus d'ordre ; c'est du linge que l'on confectionne, c'est la toile achetée moins cher à la pièce, c'est la nappe déchirée qui tournerait en loque si un rafistolage n'y mettait aussitôt le holà.

— Petite-Marie, disait François, laisse donc, tu te fatigues.

Elle ? Pas du tout ; elle aimait sa machine à coudre. Elle avait eu la demoiselle qui vous enseigne au piano un petit air : « Mi-do, arrondissez les doigts, Mademoiselle. » Elle avait eu le professeur à cause des fautes d'orthographe : « Les participes, Madame... » Foin des participes ; zut ! pour do-mi : une petite roue qui ronfle, une couture bien droite, voilà la musique de la femme, voilà pour la femme la meilleure orthographe. Elle pensait :

— Toi, François, tu fumes, tu penses à ta chasse, tu as tes affaires d'homme. Moi, j'ai mes amies. Ecoute mon volant : il chante ; regarde l'aiguille, comme elle danse, et la navette, tu ne la vois pas, mais elle est là : elle s'agite, elle court, elle va, elle vient, elle a besoin de tout son temps pour porter d'un bout à l'autre tout le fil qu'on lui demande.

Le soir, cela faisait une chemise et c'était une fête encore, sous la lampe, d'essayer aux épaules de François si la chemise allait bien. Mais oui !

Cette fois, elle ne cacha rien à Mère : « Il s'ap-

pelle François Sonveur, Mère ; nous ne sommes pas mariés, mais c'est tout comme. » On est avant tout une mère qui souhaite le bonheur de sa fille : il faut savoir à l'occasion regarder entre les doigts. Mère vint les voir. On lui montra le petit cheval, on la promena dans la petite voiture. Elle vit aussi les meubles qui appartenaient à Marie, elle vit la machine à coudre de Marie, elle vit surtout le beau linge qui se confectionne sur la machine à coudre de Marie :

— Mais Marie !... Mais Marie !

Elle mettait ensemble ses mains heureuses de brave bonne femme.

Elle partit bien contente.

En ce temps, Marie fut la fille aînée qui a son mot à dire dans la famille :

— Toi, Pierre, reste sage... Toi, Angèle, à vingt ans t'éprendre d'un jeune homme, c'est beaucoup trop tôt. Toi, père, si tu en profites encore pour aller boire, on te coupera ton argent de poche.

— Bien, Marie.

XVII

Marie fêta ses vingt-huit ans. Le bonheur à vingt-huit ans mûrit les fruits d'été dans la chair de la femme : seins lourds, menton replet. Mais ses lèvres gardaient les cerises de l'enfance. François grisonnait.

Un soir, ils passaient au Bois dans leur voiture. Il dit :

— Petite-Marie, qu'est-ce que j'ai ? Il fait chaud et je me sens tout froid.

Il grelottait, en effet. Ils rentrèrent. Il avait souvent des rhumes qu'il soignait à sa manière, en buvant des tisanes. Mais cette fois, le thé que Marie lui versa fut inutile : il souffrait de la fièvre et pendant toute la nuit, bien qu'il se plaignît de ce froid, son corps resta brûlant. Elle ne se coucha pas ; elle le regarda dormir.

Le matin, elle servit le déjeuner. Il dit :

— C'est drôle, Petite-Marie, je ne me sens pas mieux.

Il se montra fort préoccupé parce qu'on était au mois d'août et que dans quelques jours la chasse allait s'ouvrir. Elle lui promit :

— Ne te tracasse pas, chéri, tu guériras à temps.

Pour être sûre, elle fit venir M. Dambon, un bon docteur, qui l'avait soignée un jour qu'elle souffrait de gros maux dans le ventre. Elle plaisanta :

— Monsieur Dambon, voici un malade qui veut être guéri avant la chasse.

Il répondit :

— Certainement, Madame.

— Tu vois, dit-elle, nous avons bien fait de le faire venir.

Quand il eut pris sa médecine, François lui dit :

— Petite-Marie, tu es lasse, viens près de moi.

Elle se coucha. Il la tint dans ses bras. Il brûlait moins. Elle s'endormit un peu.

Le soir, quand le docteur revint, elle s'était relevée. Elle dut raconter que François avait,

une fois ou deux, tenu des propos dont il n'avait pas l'habitude. Vers midi, il avait soufflé : « l'argent... l'argent... », puis il n'avait plus rien dit. Un peu plus tard il avait appelé : « Petite-Marie » et comme elle se penchait, il lui avait jeté un gros mot, puis craché au visage. Après, il avait pleuré : « Ma pauvre Petite-Marie, pardonne-moi. Je crois que je déraisonne. » Maintenant, Monsieur le Docteur, il reposait.

Le Docteur prescrivit une bouteille.

Elle roula un fauteuil près du lit pour veiller. Elle n'était pas trop lasse, puisque le jour elle avait dormi un peu. Et voilà qu'au milieu de la nuit, François, en se réveillant, se mit à lancer les bras, puis à faire de vilaines grimaces. Elle prit peur. Elle réfléchit à une chose à laquelle elle n'avait jamais réfléchi : c'est qu'à l'âge de François, on fait quelquefois des maladies graves.

Elle se mit à pleurer, elle toucha les mains de François, elle dit :

— Chéri, je ne veux pas que tu sois malade.

Comme elle ne suffisait pas, vite, elle envoya Justine, la servante, chercher le docteur et, aussitôt après, Jean, le domestique.

Lorsque M. Dambon arriva, elle se trouvait près du lit, tenant la main de François : elle venait de lui poser sur le front une serviette ; il avait dit : « C'est frais, cela fait du bien. »

— Monsieur le Docteur, dit-elle, j'ai eu tort de vous déranger.

— Nous allons voir, dit le Docteur.

Elle dut tenir la lampe. Avec le pouce, il souleva la paupière de François et regarda dans

l'œil ; puis il mit son oreille pour écouter près du cœur. Il s'écarta avec Marie.

— Madame, vous êtes, je crois, la maîtresse... Monsieur aurait dû se soigner depuis longtemps. Vous comprenez, l'albumine...

— Mais, demanda Marie, il guérira ?

— Hum ! Ces maladies se résolvent très vite.

Elle comprit : dans sa jeunesse, François avait pris beaucoup de plaisir. Il s'en vantait quelquefois : il en avait pris aussi avec elle : usé ! Tout de même, la mort n'arrive pas comme cela : elle frappe à la porte, elle vous envoie des maladies, pas un petit rhume.

Pendant un long moment, elle ne sut que faire. Elle appela Justine et Jean. Elle voulait tout son monde autour d'elle. Après, elle songea que Mère conviendrait mieux pour l'aider ; elle rédigea une dépêche ; elle en fit une seconde pour un M. Sonveur, un frère dont François lui avait parlé. Puis elle revint près de François et lui reprit la main. Il soufflait en respirant, de petites bulles. Avec un linge, elle les tamponnait à mesure.

Mère arriva dans la matinée. François, qui ne parlait plus, tourna les yeux ; il l'avait reconnue ; il essaya de se dresser sur un coude, il eut un petit sourire. Le frère arriva une heure plus tard. Pour celui-ci, il ne se dérangea pas. Il lui vint quelque chose d'inquiet au regard. Marie se rappela qu'un jour il avait raconté : « Mon frère, c'est un mauvais homme. »

Elle fit :

— Monsieur Sonveur, j'ai cru bien faire de vous avertir.

— Je vous remercie, Madame.

Il alla un instant regarder le malade ; il ne lui dit rien. Quand il se retourna, il demanda sur un ton assez brusque :

— Où sont les clefs du coffre-fort ?

Les clefs devaient se trouver à l'endroit où François les avait mises : sous l'oreiller. Elle montra aussi le coffre-fort. Mais pourquoi s'occupait-il de cette clef ?

Elle songea que, puisqu'il avait fait un long voyage, il serait content de se rafraîchir :

— Monsieur, j'ai préparé votre chambre.

Il répondit :

— Non, Madame, je préfère rester ici.

Et son sourire pensait mal. Tant pis, elle n'avait pas le temps de s'occuper de ces choses. Elle retourna près de François. Il la fixait encore avec ses yeux inquiets : on voyait pour ainsi dire des mots dans ses yeux.

— Chéri, que veux-tu ? As-tu mal ? Faut-il que je te soulève ?

Il ne pouvait plus répondre. Mais toujours ses yeux...

— Peut-être, conseilla Mère, qu'il veut se confesser.

— Chéri, supplia Marie, dis-moi, veux-tu un prêtre ?

Il vint une larme dans l'œil de François.

— Non, trancha le frère, pas de prêtre ici.

Le vilain homme ! Si on ne s'était pas trouvé dans la chambre d'un malade, il est certain qu'elle se serait emportée tout à fait.

Il vint un Docteur qu'elle ne connaissait pas. Le frère l'avait appelé. Il avait de grosses pattes. Il n'était pas doux comme M. Dambon ; il voulut essayer des ventouses. Marie dut aider :

soulever François, lui découvrir le dos, y surveiller ces verres avec leurs petites flammes qui lui brûlaient ses dernières forces. Quand on le recoucha, on l'aurait cru déjà mort. Ses mains seules vivaient. Avec les siennes Marie disait : « Sens, Petite-Marie est là. » Et lui : « Oui, je sens, Petite-Marie est là. » — « Ce n'est pas Petite-Marie qui a voulu des ventouses. » — « Je sais, ce n'est pas Petite-Marie qui a voulu des ventouses. » C'était très triste. Il pouvait être cinq heures. A cause du soleil on avait baissé les rideaux. Il se trouvait près du lit Marie et Mère, de l'autre côté, les deux domestiques. Le frère se tenait plus loin dans un fauteuil : il avait l'air d'attendre.

Vers six heures. François se remit à souffler ses petites bulles. Marie tendait son linge. Il en vint une très grosse. Elle crut comprendre que sous cette bulle, il appelait : « Petite-Marie ! » Elle n'aurait pas osé l'affirmer cependant. Elle se pencha, elle demanda : « Que veux-tu, chéri ? » Il serra les doigts et fit, sur le côté, un mouvement avec la tête. Alors elle s'effraya : « François... François ! » parce qu'après ce geste, il aurait dû en faire d'autres....

Mère dit :

— Il est mort.

On voudrait hurler ! Les doigts qui la tenaient étaient tièdes encore. Elle pensa : « Jusqu'au dernier moment, il m'a tenu la main. » Elle dut tirer un peu pour se dégager et lui clore les yeux. Mère l'aida pour la toilette. Sauf le dos, à la place des ventouses, le corps était tout blanc : il n'avait pas maigri.

Après, quand ce fut fini, devant ce mort qui avait la figure de François, elle crut qu'elle allait pouvoir pleurer un peu. Elle appela la servante, elle voulait dire : « Justine, emportez cette aiguière », et Justine la coupa : « Je n'ai pas d'ordre à recevoir de Mademoiselle. » Elle se tourna vers Jean et Jean répondit : « Je n'ai pas d'ordre... »

Le frère souriait !

— Et maintenant, vous pouvez filer, ma petite.

Il l'expulsa de la chambre ; il voulut la chasser de la maison. Il fallut que Mère intervînt pour que Marie osât dire :

— Tant que François sera ici...

Mais, on l'enferma au second dans la chambre d'amis. Elle ne vit plus François. La couronne qu'elle offrit, on la lui renvoya.

Evidemment ! Evidemment ! Quand une femme vit avec un homme, c'est pour le ruiner, n'est-ce pas ? La mort était venue à temps. On demanda : « Qu'y avait-il dans ce coffre-fort ? » Il y avait cinq mille francs. On trouva, en effet, cinq mille francs. Mais prouvez qu'il n'y en eût pas dix mille.

Elle dut s'en aller. Pour la Caisse d'Epargne, on n'osa rien lui dire. Un jour François lui avait donné mille francs ; un autre jour, encore mille. Cela faisait deux mille : elle n'avait rien de plus. Mais pour les meubles ! Elle ne les réclamait pas tous, elle voulait les siens, ceux dont François avait dit : « Ils sont à toi, Petite-Marie. » Il fallut le commissaire.

Dupin ou un autre, les commissaires savent :

— Mademoiselle, plus que personne, évitez le scandale.

Il y eut des avocats, il y eut des huissiers, il y eut des saisies et là-dedans, Mère qui ne comprenait pas grand'chose et Marie avec son chagrin. Le frère contestait : « Non, Mademoiselle, cette armoire est à moi ; cette machine à coudre est à moi ; ces ciseaux sont à moi. » Oui ! pour une paire de ciseaux !

Puis un jour, il y eut la Justice.

— Mademoiselle, vous réclamez vos meubles, c'est entendu ; ils sont à vous, c'est entendu ; je vous les rends, c'est entendu. Mais auparavant, vous voudrez bien le remarquer, Mademoiselle, j'ai endossé pour vous ma toge. Alors voici ma note : six cents francs.

D'Artagnan, un sale mec, n'en réclamait que cent. C'est vrai pourtant !

XVIII

Après, que fit Marie ? Au Grand Neuf ? Hors de la Société où sont les mecs à toge ? Elle y pensa. Madame lui avait promis : « Blanche, quand tu voudras... » Mais redevient-on « Blanche » quand on a repris « Marie », mieux « Petite-Marie » ?

François le disait : « Tu n'étais pas faite pour ce genre d'existence. » Elle devait à François plus que ses meubles ; quelque chose qu'on aurait dû lui donner dès l'enfance : un métier. Avec une machine à coudre votre métier est lingère. Alors, voilà, elle serait lingère.

Où l'on t'a porté sans la couronne de Marie,

dors en paix, François. Peut-être un noceur, peut-être usé par la vie, mais l'homme est un saint, François, qui d'une femme indolente dans un lit, fait une femme attentive à l'aiguille de sa machine à coudre.

Elle l'avait remarqué : on découvre dans les journaux la dame qui demande : lingère peu exigeante pour racommodage ; la dame qui demande : lingère très expérimentée pour chemises d'homme. Raccommodages, trousseaux, chemises, Marie connaissait la besogne. Sa tâche le matin l'attendait. C'était dans une annexe, ou dans la véranda, d'autres fois, où il fait plus triste, dans les sous-sols près de la cuisine :

— Bonjour, Madame. Voici une pièce de toile, calculez bien, vous en tirerez douze chemises. Voici des mouchoirs à ourler. Regardez ces pantalons, ils étaient neufs : les blanchisseuses ne respectent rien avec leur chlore.

— Bien, Madame.

Elle travaillait. Culottes, mouchoirs, chemises, elle avait toujours ce besoin qu'on fût satisfait de sa besogne.

On l'appréciait. Une dame a rencontré le malheur et, avec des ciseaux et du fil, tâche de de se refaire une existence. C'est louable, on en profite. Au bout de la journée, après douze heures de linge, on lui remettait deux francs cinquante. Ceux qui étaient bons allaient jusqu'à trois :

— Oh ! merci, Madame !

Le soir elle retrouvait ses meubles. Ils étaient beaux, en chêne, avec des glaces qui reluisent. Sur la cheminée, en portrait, François debout, une main en poche, tel qu'il aimait se tenir.

Elle avait mis un crêpe autour du cadre. Pauvre homme, n'était-elle pas un peu sa veuve ? Elle pensait à lui. Il y avait dans sa vie une époque : au temps de François.

Il était mort au mois d'août... Ce fut l'automne, la vraie saison des veuves : le ciel qui pleure, les arbres qui s'effeuillent, des chrysanthèmes que l'on porte, par un jour de brouillard, sur une tombe. Elle savait où reposait François.

Ci-Git
Monsieur François Sonveur
mort à l'âge de 45 ans
R. I. P.

... Il n'y eut que ses fleurs.

Ce fut l'hiver. Le premier jour de l'an : les autres s'amusent ; seule, on est triste. Puis la pluie, la neige : le soir, elle rentrait vite ; elle ferait un gros feu dans sa chambre.

Ce fut le printemps : les feuilles qui font signe, des odeurs de campagne, des couples que l'on remarque quand on n'est pas de ce couple. Cela vous fait quelque chose. Elle pensait aux promenades, elle pensait à François, elle pensait aux promenades que l'on pourrait faire comme au temps de François...

Alors, un matin, dans un journal, on put lire des paroles :

« Dame désintéressée désire rencontrer Monsieur pour se promener le dimanche. »

DEUXIÈME PARTIE

I

Il habitait à Forest, près de Bruxelles. Il aurait pu habiter ailleurs, mais c'était à Forest. Autrefois il habitait en ville. Un dimanche, il avait pris une voiture. Il avait dit : « Cocher, il me faut deux chambres, menez-moi quelque part, à la campagne. » Le cocher avait choisi Forest.

Il avait ses deux chambres : deux chambres et aussi deux fenêtres. La maison était neuve ; on lui avait promis un beau papier rouge pour son mur. En bas, on tenait une auberge.

La fenêtre la moins grande s'ouvrait sur le derrière de la maison : il y avait des champs... puis des champs... puis un mur d'arbres et, après, encore des champs : elle était la fenêtre de sa chambre à dormir.

La fenêtre la plus grande s'ouvrait sur le devant. En face, sur une pente, s'étalait un cimetière. Quand il s'agit d'un cimetière et qu'il descend en pente, on dit que les tombes dévallent. On se trompe. Les tombes sont lourdes et d'ailleurs maçonnées. Même sur une pente, elles se tiennent immobiles comme les morts qui dorment en dessous. Elles ont la forme de presse-papier : on dirait aussi d'autres pressoirs, des pressoirs à morts, et ce qui dévalle est peut-être du jus. Cela n'a pas d'importance : le jus des morts fait pousser les arbres.

Les arbres qu'il voyait à gauche montaient haut, parce que les tombes en dessous étaient vieilles. Il n'apercevait plus ces ruines. Entre les saules et les ifs, sa pensée ouvrait son ombrelle et faisait la belle dame comme dans un vrai parc. Les arbres de droite étaient frais, jeunes, un peu mesquins comme les regrets éternels qui les avaient plantés. Il voyait, par-dessus leurs branches, des pierres, des couronnes ou quelques lettres d'épitaphes. Entre autres, sur une chapelle, il pouvait lire : « Sépulture de la famille Chaudecuve. » Il y avait même le buste en marbre de ce M. Chaudecuve.

En somme, un beau cimetière : l'été, il sentait bon les roses ; il y venait au moins trois corbillards par jour.

De sa fenêtre, il regardait les gens qui marchent derrière les corbillards ; ce sont des gens qui pleurent. Il riait. Ailleurs, devant une autre fenêtre, il aurait vu d'autres gens, qui sait ? des gens qui rient, et sans doute eût-il ri. Il aimait rire, mais cela ne se voyait pas : il riait à l'intérieur, il riait triste.

Il avait été riche, il était presque pauvre. Etre riche et puis pauvre, cela arrive lorsqu'on est orphelin ; qu'on a, qui vous éduque, une bonne bigote de tante ; que les Pères Jésuites vous ont appris leur latin de collège ; et qu'ensuite votre bonne vieille bigote de tante vous envoie, dans la vie, goûter aux études universitaires. Il suffit d'être simple et de regarder, pour la première fois, une femme. Il avait eu des femmes comme on a des poux : à vous sucer du sang ; il ignorait l'hygiène qui vous lave des femmes.

A vingt-cinq ans, peut-être est-ce pour cela qu'il riait triste ? Il n'avait d'ailleurs plus que d'un tiers ou d'un quart sa maîtresse.

Presque pauvre, il était pourtant riche de certaines choses : il possédait un bahut et, dessus, une tête de mort. Il possédait pour cette tête une vieille pipe, à lui fourrer entre ses molaires de tête de mort. Il possédait le lit où l'on se couche, le fauteuil où l'on rêve. Il possédait une seconde armoire avec des livres. Il possédait aussi, en plâtre, des *Vénus*, une *Victoire*, puis sur la croix un *Christ*, parmi ses autres plâtres.

Vous devinez l'artiste. Du moins de l'artiste il portait les cheveux. Ecrivain, il essayait. On peut dire qu'il étalait beaucoup de papiers sur sa table:

Il gagnait, au surplus, sa vie. A neuf heures il partait au bureau ; il en sortait à onze, déjà libre. Il touchait pour cette promenade cent francs par mois : un bel emploi quand on n'est pas de la race des domestiques. Il avait payé pour l'avoir ; il avait dit à son patron : « Il me reste dix mille francs, placez-les dans vos affaires. » Il se trouvait ainsi de moitié son propre patron.

Pour finir : il s'appelait Henry Boulant. Le nom de son père, le nom de son grand-père, le nom qu'il eût donné à ses enfants. C'était, en somme, un nom. Il n'y avait pas là de quoi être bien fier.

Un jour, au bas d'une lettre, il écrivit ce nom...

...La lettre était signée.

Les autres annonçaient : « Jules » ou « Victor »

ou le « Bel Anonyme ». Celle-ci : « Henry Boulant ».

Il disait : « Madame, je vis seul. Comme vous un ami, je cherche une amie pour me promener le dimanche. » Il se dépeignait : « J'ai vingt-cinq ans, je ne suis pas beau, on me dit très doux. » Il donnait son adresse.

Une adresse inspire confiance. Elle déchira les autres lettres. Elle répondit : « Monsieur, comme vous me le proposez, je viendrai chez vous, dimanche vers dix heures. » Elle signa : « Montre or : 36739. Poste restante. »

Le samedi soir, en rentrant, elle sentit dans les jambes une grande fatigue. Elle avait piqué beaucoup de chemises. Elle réfléchit. Vingt-cinq ans pour un jeune homme, c'est peu, quand la femme en a presque trente. Et puis Forest, si loin ! Peut-être qu'elle n'irait pas. Tant pis, elle n'alla pas.

Le mardi, cependant, elle eut l'idée de passer par la poste. On lui remit une lettre : « Mademoiselle, que vous est-il arrivé ? Je vous ai attendue toute la journée. Je suis inquiet. Seriez-vous malade ?.. »

Non, elle n'était pas malade. Il fallut bien répondre. Elle expliqua. Un peu de fatigue dans les jambes. Le repos l'avait remise. Alors, s'il le voulait, ils pourraient se voir le prochain dimanche. Elle signa de son nom : Marie Guillot. Elle ajouta l'adresse...

Il vint un mot : « Mademoiselle Marie, je suis content de connaître votre nom. J'aime qu'une femme s'appelle Marie. J'espère que votre jambe ne vous fait plus souffrir... Comme je vous aurais soignée, si je vous avais connue. Nous aurons perdu huit jours. Peut-être en est-

il mieux ainsi : nous avons pu nous écrire. Quand nous nous verrons, nous serons déjà des amis... N'est-ce pas, Mademoiselle Marie ? »

Il écrivait comme on parle. Elle commença une réponse : « Monsieur Henry. » Comme il s'était dépeint, elle essaya de se dépeindre. Elle avait oublié d'indiquer qu'elle était lingère. Ensuite, elle voulut parler de son corps. Elle avait peur maintenant. Quelquefois, à se regarder dans une glace, son corps lui paraissait lourd. Après, elle se rassurait : « Mais non... évidemment je ne suis pas mince, pourtant je je ne suis pas grosse. » Cela fit sur le papier une phrase à ratures : « Monsieur Henry, je dois vous dire que je suis grosse sans être très grosse ; mais, tout en étant grosse, je ne suis pas trop grosse... »

Le dimanche, il vint une autre lettre : « Chère Mademoiselle Marie. Depuis votre dernier mot, il me semble vous connaître déjà. Je vous devine... je suis impatient de voir si j'ai deviné juste... Venez sans crainte, venez tôt. Nous ferons une jolie promenade. Après, nous dînerons dans un restaurant que je sais... »

Elle partit. Elle avait sa belle jupe et son corsage à paillettes, comme au temps de François. Egalement ses trois bagues et sa montre avec sa chaîne en sautoir. Elle était curieuse.

Pourtant quand elle vit le cimetière, elle eut peur. N'est-ce pas pour un piège qu'on attire les femmes devant un cimetière ? Bah ! Elle y était, elle verrait bien.

— Monsieur Heny Boulant ?

— Ici, Madame, au premier.

Elle n'eut pas le temps de monter. Il ouvrait déjà sa porte. Il fit :

— Soyez la bienvenue, Mademoiselle Marie...

Il était maigre, les cheveux longs. Il avait une belle redingote, mais les jambes du pantalon s'effilochaient par le bas. Elle pensa : « Pauvre garçon. »

Il offrit un fauteuil et prit pour lui une chaise — à distance. On lui aurait donné plus que son âge, peut-être à cause des cheveux. Des cheveux longs vieillissent un homme. Il semblait avoir peur ; elle aussi avait un peu peur. Elle essaya de sourire. Alors il trouva :

— Mademoiselle Marie, je suis content que vous soyez venue...

Il voulut savoir si sa jambe allait mieux, quel tram elle avait pris. Elle avoua en montrant les tombes :

— Vous savez, à cause de cela, j'ai failli repartir.

Il parut surpris.

— Mademoiselle Marie, on prend vite l'habitude des morts ! Vous voyez, moi je loge ici...

Elle regarda : des murs sans papier, la table de travers, des statues cassées, on n'aurait pas dit une chambre. Ce qu'il avait de beau, c'était une belle armoire. Mais elle n'aurait pas mis une tête de mort là-dessus. Il suivait ses regards :

— Ça une *Vénus*, là une *Victoire*.

Elle dit :

— Vous avez quelque chose d'écrit sur votre mur.

— Oui, Mademoiselle, des vers...

Puis il la mena devant sa fenêtre. Il faisait

plein soleil dans le ciel bleu. Le beau temps avait l'air de faire partie de sa chambre : elle en semblait plus grande.

Il dit :

— Mademoiselle Marie, pour un premier jour, nous avons de la chance. Si cela vous plaît, nous allons faire notre promenade.

Il commença par le cimetière. Il y marchait comme chez lui. C'est drôle : elle oublia tout de suite qu'elle se trouvait parmi des morts. On y voyait beaucoup de fleurs. Autrefois, au temps de François, elle avait appris à donner leur nom aux fleurs. Elle fit :

— Tiens, des balsamines. Oh ! un cognassier du Japon !

— Je vois, dit-il, que vous connaissez la botanique.

Elle répondit :

— J'aime beaucoup les fleurs.

Ils sortirent du cimetière, ils allèrent plus loin. Il poussait sur les haies d'autres fleurs, il en poussait dans les champs. Ils allaient côte à côte, pas trop près comme quand on ne se connaît pas encore, assez près cependant puisqu'ils se connaîtraient bientôt.

Elle s'arrêta pour regarder un hanneton.

— Mademoiselle Marie, voulez-vous que je vous prenne ce hanneton ?

Pour un jeune homme, ce sont de vilaines bêtes. Il avança des doigts qui avaient peur. Quand il l'eut décroché, elle fut contente parce qu'un homme avait pour elle surmonté sa peur...

Il dit ensuite.

— Mademoiselle Marie, si cela vous plaît, voici le restaurant.

Avec ses tables bien mises, ses nappes toutes blanches, le garçon qui vous sert, le restaurant est une fête qui vous reçoit dans un décor de fête. Et puis, les bonnes choses que l'on mange ! Autrefois, au temps de François, elle se permettait souvent de ces fêtes ! Elle raconta. Elle n'avait pas toujours été lingère ; elle avait eu dans sa vie un Monsieur très bien : il s'appelait François. Il dit :

— J'ai vu ça tout de suite que vous étiez une dame.

On apporta du poisson, on déboucha du vin. Justement, avec le poisson, elle adorait le vin. Elle dit :

— Je ne veux pas m'en cacher, mais avec du poisson, il faut un peu de vin.

On servit de la viande. Et justement comme le poisson, elle adorait la viande. Il expliqua : il était écrivain... Ecrire, c'est composer des livres pour plus tard... Malheureusement on fait des bêtises, sinon...

Elle dit :

— Dans ce monde, qui n'a pas fait sa bêtise ? Prenez encore un morceau de viande.

Il vint du poulet. Le poulet prouve qu'on s'y entend à découper une volaille. Et puis, franchement, elle adorait la volaille.

— Monsieur Henry, laissez-moi faire. Je veux que vous mangiez cette cuisse ; c'est le meilleur.

— Je n'en ferai rien, Mademoiselle Marie ; permettez que je vous la passe...

— Alors, encore un peu de cette bonne sauce.

Elle adorait aussi les bonnes sauces...

On servit du homard et, sans mentir, ce qu'elle

adorait par-dessus tout, c'était précisément le homard :

— Monsieur Henry, je suis bien contente de n'avoir pas eu peur du cimetière.

Il répondit :

— Mademoiselle Marie, vous me regardez avec de bien beaux yeux, par-dessus ce homard.

Il y eut ensuite des fraises, et, après, le café que l'on boit avec des liqueurs qui ont encore un goût de fraises. Elle qui adorait les fraises !

Elle lui souriait par-dessus la table. Il dit :

— Mademoiselle Marie, en votre honneur, je vais brûler un bon cigare.

Et justement, hum ! elle adorait les bons cigares... Elle dit :

— S'il n'y avait pas tout ce monde, je risquerais une cigarette.

Tant pis, elle risqua une cigarette...

Après, il s'ouvrit dans le cœur de Marie un petit œil pour voir. Il avait réclamé la note : il tira un billet qu'on eût dit préparé d'avance et qui vint seul, sans doute parce qu'il était le seul. Elle pensa aux franges de la culotte. Elle songea : « Pauvre garçon ! »

Ils sortirent.

Ce vin qu'on adore, le poisson qu'on adore, le homard qu'on adore, elle en était au point où, du temps de François, vite on rentrait en voiture compléter ce qu'elle appelait son dessert. Il ne l'eût pas choquée à parler des choses de ce dessert. Elle s'étonnait : « C'est drôle ! nous avons mangé ensemble, il m'a fait sur mes yeux un beau compliment, et il ne me touche même pas... »

Un peu plus loin, il osa. Ils marchaient dans

un chemin, le long d'un mur, sous des arbres. Il ne passait personne. Il se rapprocha : « Marie », et avec ses lèvres qui prononçaient « Marie » la toucha dans le cou, juste à l'endroit où elle était si sensible. Elle devint comme une fleur qui attend qu'on la cueille. Elle répondit : « Chéri » ; elle l'étreignit à son tour. Puis elle regarda : là le mur... là cet arbre... ici tout le chemin. Elle pensa que plus tard s'ils pouvaient bien s'aimer, le chemin s'appellerait « le chemin des baisers ».

— Et maintenant, dit-il, si vous le voulez, nous rentrerons nous reposer un peu.

Ce baiser ! Elle en était encore plus au point où du temps de François... A rien, elle n'eût répondu non. Quand ils furent chez lui, il l'embrassa, en effet, à la place de tout à l'heure, dans le cou. Mais aussitôt, il s'écarta :

— Prenons garde, Marie, nous pourrions faire des bêtises.

Ils se retrouvèrent, comme le matin, elle dans le fauteuil, lui sur une chaise. Il montra sa table.

— Vous voyez ces papiers : c'est là-dessus que je travaille.

Elle aurait préféré qu'il parlât d'autre chose : on parle de baisers, on parle de l'amour, on parle du corps qui sert à l'amour. Elle essaya. Les mots disent mal ce qu'ils pensent :

— Vraiment, vous n'avez pas été déçu en me voyant ?

— Non, Marie, au contraire, je suis très content...

Elle réfléchit :

— Mais... ne trouvez-vous pas que je suis un peu trop grosse ?

— Marie, vous m'avez écrit là-dessus une drôle de phrase : je vous aimais déjà depuis cette phrase. Non, vous n'êtes pas trop grosse...

Alors elle osa davantage :

— Oui, comme vous me voyez dans ma robe... Mais que direz-vous quand vous me verrez sans ma robe ?

Elle ne l'avait pas fait exprès ; pourtant sa question voulait une réponse :

— Et quand vous verrai-je sans votre robe ?

Elle pensa : « Pourquoi pas tout de suite ? » Elle le dit.

Ils passèrent dans l'autre chambre. Il n'avait rien préparé :

— Marie, ne regardez pas trop ma chambre...

— Mais non, fit-elle, je sais bien quand on vit seul ce que c'est qu'une chambre...

— Marie, dit-il ensuite, je suis honteux de mon lit.

— Mais non, tu vois, je suis déjà couchée...

Elle était, en effet, couchée.

— Marie, dit-il alors, fermez les yeux en attendant que je vienne.

Elle ferma les yeux. Le drôle de petit bonhomme. Elle l'enlaçait, qu'il tremblait encore. Elle dut le calmer :

— Ne t'énerve pas, chéri, ne t'énerve pas...

Après, elle songea : ils auraient peut-être mieux fait d'attendre. C'est bon le désir qui attend. Il y aurait eu des promenades : il y aurait eu des baisers, d'autres doigts vers les hannetons qui font peur. Et puis attendre, cela vous attache, paraît-il, un homme. Elle n'avait pas

calculé : sa vie ne lui avait pas donné l'habitude de ces longues attentes.

Le soir, il la mena jusqu'à sa porte. Il supplia : « Marie, ne me laisse pas seul, cette nuit. » Elle ne voulait pas d'abord.

Elle avait un beau lit, beaucoup plus moelleux que le sien. Il s'y coula, il se fit aussitôt un coin entre ses deux bras de femme où c'est la place de l'homme. Il était maigre, il était frêle : il avait quelque chose d'un petit enfant.

Le matin, il fallut bien, elle le réveilla tôt pour qu'il parte. Le lundi on redevient lingère.

Elle le regarda partir. Il se retournait : ses cheveux sur ses oreilles pendaient comme des oreilles tristes de caniche. Vraiment un drôle de petit bonhomme.

Il avait dit : « C'est long, une semaine sans Marie. » Elle reçut des lettres. Une première disait : « Je suis rentré : comme j'étais seul ! Tu sais, ton boa, une petite plume s'en était détachée par terre ; je l'ai ramassée, je la garde en amour de toi. » Il était inquiet : « Marie, je rêve... Il me semble que tu ne pourras pas m'aimer ; moi, on ne m'a jamais aimé. » Il disait encore : « Marie, tu es ma maîtresse ; mais aussi, tu seras beaucoup ma maman. J'étais trop jeune, quand j'avais une maman... »

Il y a des mots. C'est à cause de ces mot que l'on aime.

Elle ne voulut pas attendre le dimanche. Elle le surprit un soir. Devant sa table, il écrivait :

— Oh ! Marie !

Elle fut maman. Dans un coin, elle trouva

du linge : des camisoles percées, des chaussettes à trous, des serviettes d'un noir ! En tas. Cela puait. Pauvre garçon !

C'est à cause de ces misères que l'on aime.

Elle partit :

— Viens tôt dimanche.

Elle l'attendait. Il trottinait : de sa belle redingote les pans voletaient et, sur sa tête, ses longs cheveux d'artiste. Ils avaient maintenant leur premier jour en souvenir. Ils plaisantèrent :

— Comme nous étions sérieux, Marie.

A cause de ses boucles, elle l'avait pris d'abord pour un chef d'orchestre.

— Moi, tu avais écris : « Je suis lingère. » Alors, j'attendais une petite lingère, tu sais, de petites bottines, une petite robe, pour trois francs cinquante de petit chapeau. Et, au lieu de cela, quelle madame !

— Oui, mais un peu grosse...

— Oh ! sans être trop grosse...

— Tout en étant grosse.

On mit la table. Elle l'avait montré : elle s'entendait à découper un poulet ; elle s'entendait de même à le rôtir : la preuve en fut faite. Il y eut aussi le café, puis le dessert — à la façon de Marie.

Après, elle devint sérieuse. Elle avait réfléchi. Quand on s'aime, on est nu : le corps et l'âme. Son corps était là ; son âme : voici. Elle fit :

— Ecoute, il faut, dès les premiers jours, que tu saches...

Elle commença par Hector et sa petite Yvonne. Elle dit Monsieur, puis Vladimir. A Londres, il y eut surtout d'Artagnan. Ensuite le Grand

Neuf. Elle racontait cela comme des choses qu'on regrette à présent. Elle pleurait ; il l'embrassait : « Ma pauvre Marie. »

Quand ce fut tout :

— C'est drôle, Marie, après ce que tu m'as dit, il me semble, je vais t'aimer comme un fou.

II

Comment... comment ? Vous avez connu des femmes. A celle-ci vous dites : « Marie, je te désire » ; elle ne répond pas : « Hum, j'ai mal à la tête », ou : « Chéri, j'ai vu une bien belle bague. » Simplement, elle avoue : « Moi aussi je te désire. »

Comment... comment ? Elle se mettait à genoux à ses pieds. Il supportait mal qu'une femme se mît à genoux à ses pieds. Quand même, elle y restait : « Laisse donc, chéri, cela me fait plaisir. »

Comment... comment ? Il entrait chez une femme, il pensait : « Quelle face aujourd'hui me montrera-t-elle du mensonge ? » Et non, elle vous met son visage dans les yeux ; elle vous dit : « Ecoute, avant tout, il faut que tu saches... »

Oh ! Marie ! Il l'aimait jusque dans son nom. Il y a Jeanne, il y a Rosine, il y a Judith... Mais Marie ! C'est doux : deux bras qui se referment, deux oreillers de chair sur une poitrine de femme où reposer la tête. Il ajoutait : « Et puis, c'est toi. »

Il avait des amis, de jeunes comme lui, qu'il retrouvait parfois dans l'arrière-salle d'une taverne. On discutait littérature. Il leur en fit des surprises ! De tout temps, Henry Boulant traînait des bottines avec des trous : on lui voyait par là la couleur des chaussettes ; on pensait : « Il nous la fait à la pose ! » Un soir, ah bah ! plus de trous, des bouts vernis, des semelles qui craquaient !

Lui qui se vêtait en drap de corbillard, noir avec des taches, il eut un soir une de ces culottes comme on en porte avec les jaquettes — claire avec des lignes. Il avait d'ailleurs cette jaquette, et un col blanc ! et une cravate, où ne manquait même pas l'épingle !

Un jour... Henry Boulant portait des cheveux longs, des cheveux à boucles, des cheveux à scandale à faire dire aux passants : « Hé l'artiste ! voilà dix sous pour ton coiffeur ! » Un jour, on le vit, en culotte claire, les cheveux à la brosse et, par là-dessus, au lieu du feutre, très chic, posé à la mode, un canotier de paille.

On vit plus. Henry Boulant était un triste. Quelqu'un avait dit : « Boulant, un papillon collé des ailes sur un mur de goudron. » Un jour, on le vit rire.

On sut ainsi qu'il était entré dans sa vie une femme, ou tout au moins une autre femme. Il ne disait jamais grand'chose. Il avoua :

— Oui.

Il la montra. Moins jeune que lui, mais plus fraîche. Une gaillarde ! Elle avait, comme ils dirent, de ça et de ça. Elle en avait partout. Et des yeux à vous manger vif leur Henry !

Ils ne le quittaient pas ; ils criaient, ces yeux : « Chéri, je t'aime ; les autres n'existent pas ; pour moi, tu es beau et tantôt... ! » Quand ils partirent, elle ne se pendit pas à son bras, il s'accrocha au sien. Il y a une différence. Veinard !

Pourtant, sans Marie, il retrouvait son mur de goudron.

Cela venait de loin. Vous ne savez pas ? En août, le soir, il y a, le long des chemins, des champs de pommes de terre. C'est laid, c'est un peu bête ; le sol est rèche, les fanes sont presque mortes, mais cela sent, oh ! pas les complications d'une cocotte, un arome d'œillet et de sucre, quelque chose de doux, quelque chose de subtil, quelque chose comme si une vierge détachait pour vous, par en haut, rien que le premier bouton de son corsage. Il connaissait ce parfum, il humait ce parfum, et un soir, au long d'un chemin, il avait pensé : « Pourtant si quelque jour, je ne pouvais plus respirer ce secret de la Terre ! »

C'est ainsi lorsqu'on a peur de la vie.

Goudron la vie, goudron l'argent quand il vous manque. Il avait son emploi. Les patrons, qui vous paient cent francs par mois vos promenades, ne sont pas des gens sérieux. Les cent francs, ils les prélèvent sur vos dix mille : ils fleurent la banqueroute. Où irait-il alors ? Un jour, il avait vu des bureaux, de vrais, une salle lugubre, une salle enfermée : une boîte à mouches pour hommes. C'est là qu'on se brise à jamais les ailes. Pas tant le travail, pas tant les fenêtres closes, mais les secondes, une à une, où vous êtes ici alors que vous pourriez être ailleurs ; mais la pensée, la pensée

surtout, qui, à la face des autres, affirmerait : « Voici mon visage », à laquelle il faut dire : « Chut ! pas maintenant. Cinq plus deux, sept ; et trois de retenu... »

Puis ceci : on veut écrire et vite — avant que n'arrive la banqueroute. On porte en soi des rêves, des mots, des idées, peut-être d'anciennes souffrances, peut-être des espoirs frais. Parce qu'on les porte, on n'est ni Jean, ni Paul : on est Henry Boulant, un oiseleur, si l'on peut dire, à tirer du fond de soi les oiseaux pour ses rêts. On est fier. Souffrances et espoirs, on veut montrer tout cela. Voici votre plume... voici l'encre... Oui, mais la phrase qui hésite ! Les mots sont des oiseaux qui n'éclosent pas comme des poules au bout de trois semaines. Il faut des mois , il faut des ans, il faut pour les couver la poitrine tiède de la douleur... ou peut-être le chaud de la joie... ou peut-être... On a vingt-cinq ans, on ne sait pas, on cherche.

D'autres pourtant ont trouvé. On a dans sa bibliothèque des livres. Celui-ci chante beau. Essayons comme celui-ci. Oui, mais c'est lui qui chante, ce n'est pas moi. Alors comme cet autre ? Maintenant l'autre chante et pas moi... Pas moi !.. Pas moi !..

Ainsi l'on pleure, ainsi l'on doute, ainsi l'on rage.

Mais Marie ? Une Marie, avec de ça et de ça, est-elle assez puissante pour cacher à elle seule tous ces murs de goudron ?

Voici :

Un jour, il rencontra Emile, son ami, le peintre. Emile n'était pas un triste. Emile ne cherchait pas ; devant sa toile il peignait : c'est peut-être ce qu'il faut pour être peintre.

Ils avaient ce jour-là de l'argent. Ils burent de l'absinthe, ils laissèrent l'eau qui est dans les carafes. Ils soupèrent. Après, sans beaucoup de logique, ils reburent de l'absinthe. Cela se passait quelque part dans une taverne, entre des brocs à couvercle et des boules à billards. Lorsqu'ils en étaient à l'absinthe, Henry devenait rouge, Emile tout blanc. Henry serrait des lèvres à se taire, Emile soulevait des gestes, Emile riait largement avec sa large bouche. Il avait des dents solides comme on en voit planter dans une pomme. Il mordait dans la vie comme dans une pomme ; il croquait tout : la chair, les pépins et la peau.

Il dit :

— Mon vieux, je suis peintre. J'ai ma couleur, j'ai ma palette, j'ai mon œil. Vlan ! avec mon œil, je regarde, vlan ! ma couleur je la colle... tu vois... comme ça, puis comme ça... c'est une œuvre.

Il réfléchit :

— J'ai vu ce matin un paysage. C'était frais, c'était doux : je l'ai pris dans mes doigts comme le sein d'une jeune fille... Vlan ! mes couleurs, mes pinceaux, mon œil : c'était une œuvre... moi je suis peintre, mon vieux.

Il passait une dame.

— Les femmes ! Tu as devant toi une femme... D'abord tu la baises... puis ton rouge, ton jaune, ton vert... après de nouveau, tu la baises... Vlan : une œuvre... Moi je suis peintre, mon vieux.

Henry, à se taire, avalait des absinthes. Il pensait : « Je suis dans cette salle. Voici Emile : il est peintre ; jusqu'au bout de sa vie, il portera

sa vie de peintre. Voici les autres, les mouches à bureaux, les hommes à queue de billard, ceux que j'appelle les bourgeois. Puis voici moi... Ce matin j'ai déchiré des pages... »

Il fit :

— Emile, je pense parfois à la femme comme au suicide.

Il sortit pour vomir.

Pour Marie, il ne s'était produit que ceci :

— Méchant gosse, il ne faut plus boire d'absinthe.

Et vraiment, il ne faudrait jamais avoir bu d'absinthe. D'aucune sorte...

Son rôle était maman, maman très douce, maman très jeune, maman si bonne qu'elle ne refusait rien de sa chair à son coquin de fils.

Maman, elle arrivait chez lui. Il l'installait :

— Ecoute, d'abord je vais te lire...

— De toi ?

De lui, c'était toujours fort beau.

— Tu trouves ?

Maman, elle ordonnait sa chambre. Il prenait ses repas au dehors. Alors elle devait savoir :

— As-tu bien mangé aujourd'hui ?

Elle surveillait qu'il changeât à temps son linge :

— Comment, encore cette camisole ?... Oh ! le sale...

Il se laissait faire ! Il comprenait maintenant : une femme tourne autour de son gosse, pour le soigner — même à genoux.

Pour les cheveux seulement, elle avait eu de la peine. Il se défendait :

— Des cheveux longs, cela signifie quelque chose... J'y tiens, tu comprends ?

Mais non, mais non, l'homme porte les cheveux courts. Longs, ils ne sont pas convenables. On doit toujours être convenable :

— Alors, pour te faire plaisir.

Maman, elle vivait de son gosse pendant son travail chez les autres. Parmi les dames à linge, il s'en trouvait d'indulgentes qui comprenaient la vie. Elle allait chez cette bonne Mme Dombrain, une brave femme un peu triste à cause de M. Dombrain, un coureur. Dans les yeux de Marie, à son air, à je ne sais quoi de joyeux dans le tac-tac de sa machine, cette dame avait deviné :

— Mademoiselle Marie, que se passe-t-il ? Vous n'êtes plus la même...

— Oh ! Madame.

Pourquoi s'en cacher ? Elle racontait tout : l'annonce, le jeune homme, un jeune homme très doux, si timide...

— Un artiste, Madame.

— Hum ! artiste ?

— Oui, Madame, écrivain.

Le soir, quand elle rentrait, il ne pouvait venir que le dimanche, mais il était souvent là. Il s'excusait :

— Ecoute, maman, je vais te dire...

Hier, il avait dormi si mal : « Tu sais, mon lit est moins doux que le tien. » Ou bien, ce vilain cimetière. Ou bien il passait. Ou bien... Il arrive que votre propriétaire aît un cousin. Mais que ce cousin meure parce qu'il s'est pendu, même qu'en le trouvant, les gens ont dit : « Malheur ! il s'est pendu », pensez donc, c'est effrayant la

nuit, ce mort, ce pendu qui est presque votre propriétaire. Pauvre gosse! Elle le garda les sept nuits de la semaine. Après celles-ci, les autres nuits du mois.

Un peu plus tard elle calcula. Deux loyers pour deux, quand on pourrait n'en payer qu'un. Surtout, lorsqu'on a chez soi au-dessus de sa chambre, une belle mansarde qui ne sert que pour les malles.

Ils y montèrent un dimanche. Une jolie fenêtre se levait en oblique sur le ciel :

— Tu vois, ici, nous mettrions ta table ; là ta belle armoire ; ici tes plâtres, ta bibliothèque.

Elle-même travaillerait moins souvent chez les autres : elle prendrait à domicile de l'ouvrage pour un magasin : on serait ensemble.

Ce fut ainsi. On trouva dans les tiroirs de Marie une place pour les chemises d'Henry, dans la mansarde d'Henry une place pour la chaise longue de Marie. On pendit dans l'armoire, jambes à jupe, les belles robes de Marie et les culottes à franges de Henry. On eut aussi — confondus — les deux mille francs que possédait Marie et six cents que se trouvait posséder encore Henry. Puisqu'on s'aimait, voyons!

Vers cette époque, pour Henry survint la catastrophe. Son patron fit banqueroute. Perdus les dix mille francs, au diable sa bonne place! « Si jamais cela saute, je me tue », avait dit Henry. Cela sautait. Bast! Autrefois, étant gosse, Henry s'effrayait d'avance des leçons qu'il trouvait dans sa grammaire : Cheval fait chevaux et chacal reste chacals. Comment retenir cela ? « Heureusement, pour lors je serai mort. » Les

« chevaux-chacals » que l'on redoute ne sont plus rien quand ils arrivent :

— Dommage... dommage, pensa Henry. Tout de même, à la longue, cette promenade chaque matin devenait fastidieuse.

D'ailleurs, maintenant, il avait sa Marie. Et peut-être faudrait-il ne pas le dire, mais vous vous souvenez : le champ de pommes de terre et leur parfum corsage de vierge ? Il avait craint de les perdre. Eh bien ! sa Marie, la Marie d'Hector, la Marie de Vladimir, la Marie de tant d'autres, celle, vous savez, qui pour cent sous, prêtait à tout venant sa chair, cette Marie portait sur son corps, cette Marie gardait dans son âme — oui dans son âme — quelque chose de cette pureté qui fleure à la fois au corsage ignorant des vierges et aux mamelles à jamais bousculées de la Terre.

Quand on vit en ménage, on s'entr'aide. Il avait dit : « Comme c'est toi qui travaille, moi, pour servir à quelque chose, le linge que tu fais, je le porterai au magasin. » Elle nouait le paquet, il allait. La première fois il revint : « Je n'ai pas osé ; il y avait dans le comptoir une grosse dame. » Curieux petit bonhomme.

Curieux petit bonhomme, le bonheur se loge dans un cœur et le remplit de sa vie de curieux petit bonhomme. Petit bonhomme du matin, il tournait autour d'elle, la regardant faire. La cuisine, c'est là qu'au matin on accompagne sa maman. En peignoir elle cachait mal toutes ses bonnes choses de maman qu'on taquine. Il fallait peu de gestes. Puis il riait : « Hum », un petit rire à lui, qui ne montait pas plus haut

que le fond de la gorge. Après, à soigner le repas, elle commentait très grave : « Tu vois, c'est ainsi que je brunis mes échalotes. » Elle aurait voulu qu'il comprît : les besognes que l'on fait dans la cuisine, au fond de ses marmites, sont également des besognes sérieuses. Il blaguait : « Mais, Marie, pourquoi laves-tu l'extérieur des assiettes puisqu'on ne mange qu'à l'intérieur ? » Grand sot ! Elle éclatait de rire. Lui aussi : « Hum ».

Petit bonhomme d'après-midi, il plissait le front et s'enfermait dans sa chambre. Il criait, pour les essayer, ses phrases. Cela faisait dans la maison un drôle de bruit. Elle pensait : « Pourquoi a-t-il choisi un métier si dur ? » ; mais aussi, avec ferveur, elle songeait : « Il travaille. »

Le soir, ils sortaient ; plus souvent, il venait des amis... C'est un écrivain... c'est un poète... Ils admiraient qu'elle eût arrangé pour Henry une si belle mansarde : « Henry a de la chance, Madame. » Elle servait le thé. Pendant qu'ils parlaient, elle se tenait en silence dans un coin, où la femme doit être. Elle entendait des mots : « L'art... tout sacrifier à l'art !... » De grandes vérités sans doute, puisque Henry disait oui. Elle surveillait qu'il eût vidé sa tasse pour, à temps, la remplir. Elle écoutait : « Les autres lisent leurs histoires, qu'ils se dépêchent, pour qu'Henry ait son tour... » Alors c'était beau !

Ainsi passent les jours, de soirs en matins, de matins en soirs, sans parler des nuits qui sont bonnes. Il vint un trente du mois : un vilain jour où l'on paie. A cause du loyer, il fallut recourir à la Caisse d'Epargne. N'est-ce pas

pour en retirer que l'on a mis ses deux mille francs dans une Caisse d'Epargne ?

Elle était heureuse, maman, avec son gosse, femme aussi avec l'homme. On a vu d'autres bonheurs ; des bonheurs avec des barbes, des bonheurs à l'eau de Cologne ; celui-ci le meilleur, on ne voudrait pas qu'il parte. Alors on rêve. Le mariage serait beau. On appartient à un homme, tous le savent. On porte, pour qu'ils le sachent, à son doigt, l'alliance. En course, en tram, ils la voient. Ils disent : « Fichtre, voilà une dame mariée, on voit son alliance ! » Elle avait toujours aimé les alliances.

— Rien ne t'empêche, suggérait Henry.

Mais, sans le mariage, l'alliance est un bijou faux. Et puis, Mère, qui serait contente, et cette brave M[me] Dombrain, toujours à s'informer : « Eh bien ? cela marche-t-il avec l'artiste ? » Et sans parler de ceux-là, savoir en son cœur que l'on est l'un à l'autre, que c'est pour toujours !

Henry riait :

— Hum !... Le mariage, on est Monsieur, on est Madame. Le dimanche on se promène au Bois ; pas dans les sentiers, tu sais ; le long des avenues où vont les autres « Monsieur et Madame ». On a bébé, pipi-caca, dans sa voiture. C'est bête !... c'est idiot : on est comme tout le monde.

— Tu as raison, en somme.

Pendant huit jours elle oubliait de penser au mariage.

Il vint un mois avec un seize pour payer une note et passer par la Caisse d'Epargne. Henry se consolait : « Quand j'aurai ma place... »

Il cherchait. Comme pour les lingères, vous trouvez dans les journaux des annonces pour les bons employés. C'est le comptable qu'on demande pour usine sérieuse ; le commis pour écritures faciles ; c'est l'agent d'assurances ; le Monsieur bien introduit pour articles de bon rapport. Henry affirmait : « Je suis bon à tout. » Il commençait sa lettre : « Monsieur, j'ai l'honneur de vous faire mes offres de service : je suis orphelin, vingt-cinq ans, d'excellente famille, j'ai fait mes études latines... » De belles références, on peut le dire. Aussi glissait-il une restriction : « Je ne dispose que de quelques heures par jour... » Mais pour le reste — ah ! pour le reste ! il vous assurait, Monsieur, de son zèle, en vous envoyant ses salutations les meilleures.

Cela composait en tout une fort belle lettre : on n'avait qu'à répondre ; on ne répondait jamais.

Il vint ainsi un jour, où, au lieu de « vingt-cinq », il fallut mettre : « J'ai vingt-six ans. »

Une fois, on le convoqua. Marie lui brossa sa redingote. Il revint :

— Chez un brasseur ! Cet homme m'a dit : « Quand on est employé, Monsieur, on a une belle écriture ; on n'oublie pas une virgule ; on ne fait pas de tache ; on arrive au bureau à huit heures, pas à huit heures cinq. Le dimanche, on se couche tôt pour être dispos le lundi ; le mardi, on transcrit les factures, le mercredi... » J'ai répondu : « Bien, Monsieur, je repasserai quand vous aurez fait le tour de la semaine. »

Elle eut bien du plaisir. Lui aussi, au fond de sa gorge : Hum !

Il trouva d'ailleurs mieux. Il existe dans les écoles de pauvres écoliers qui ne comprennent pas grand'chose à leur latin d'école. Henry n'avait pas complètement oublié le sien. Il eut un écolier. A un franc, tous les deux jours, cela faisait trois francs par semaine. Le dimanche on allongeait d'un peu de grec. Alors c'en faisait quatre.

Un peu plus tard, il découvrit une demoiselle. Marie était jalouse :

— Sois tranquille, elle n'apprend que les choses qu'elle ne connaît pas.

Pendant deux heures, dans une grammaire, il lui lisait des phrases. Après chaque phrase, elle avait compris, elle disait : « Oui. » La leçon suivante, il relisait les mêmes phrases. Elle disait : « Oui. » Encore deux francs. Plus quatre, il rapportait six francs par semaine.

Il était fier, Marie contente : il gagnait sa vie. Tout de même, un quinze, un seize, ils retournaient à la Caisse d'Epargne.

III

Ce sont pourtant des drames. On plaisante, on rit : « Hum ». « Hum » c'est du rire que la tristesse vous étrangle au fond de la gorge. Il avait Marie, oui ; il avait, à s'y dorloter, toutes les bonnes choses de Marie, oui ; mais il lisait des annonces. « On demande... », puis on vous prend. Vous ne savez pas ce qu'il y a d'angoissant à lire chaque jour des annonces. Il pensait aux cages à mouches où les hommes

se brisent les ailes ; il réfléchissait. « Je travaille comme un condamné à mort qui voudrait finir ses mémoires. » De ceci, il ne confiait rien à Marie.

Elle lui voyait quelquefois au front une grosse veine. Elle se demandait : « Pourquoi à son travail se donne-t-il tant de mal ? » Il voulait écrire l'histoire d'un jeune homme. Les premières phrases venaient bien, elle les savait par cœur tant il les lisait souvent. Mais les autres, plus loin, s'embrouillaient. Il se plaignait : « J'en suis toujours au même passage. »

Peut-être à cause de ses écrits, Henry tomba malade. Pas subitement, pas d'une seule pièce, comme François qui en trois jours prit la fièvre, s'alita et mourut. Ce midi, pour dîner, elle avait rôti de la viande. La tranche se trouvait un peu dure, elle allait dire : « Donne, que je te la découpe », et, vlan ! le morceau vola contre le mur : il en resta sur le papier une large tache. Le lendemain, il annonça : « Aujourd'hui, je me repose. » Les jours suivants, il somnola sur une chaise.

— Henry, qu'as-tu donc ?

Comme une barre qu'il sentait dans le cerveau : quelque chose de dur qui ne voulait pas se déplier et l'empêchait de réfléchir. C'était un oiseau aussi, un oiseau effrayé qui donne des ailes contre sa cage : cela se passait dans sa tête ; dès qu'il pensait à ses phrases, son esprit avait peur.

Avec tout ce qu'elle portait de consolant dans son cœur, Marie lui disait :

— Laisse un peu là tes histoires ; reste près de moi.

Il restait là. Ses yeux, on aurait dit qu'il ne voyait rien avec ses yeux ; il ne semblait pas l'entendre ; mais dès qu'elle bougeait, deux méchantes rides sur son front... Comment faire ? Elle devait travailler cependant et pour deux.

Le soir il se couchait, harassé. Elle le dorlotait dans ses bras. Il se fâchait : « Non, cela me dégoûte. » La femme n'est donc pas toujours la bienfaitrice qui console l'homme avec sa chair ? Le matin, il aurait pu être guéri. Elle l'embrassait, avec le même espoir : « Cette fois tu as bien dormi. — Non. » Il pleurait ; il avait rêvé : souvent de son grand-père, un brave homme mort depuis trois ans. Parce que cet homme était mort, il sanglotait : « C'est peut-être de ma faute qu'il soit mort ! » Il rêvait de sa mère aussi. Il voulait mourir parce qu'un jour, tout petit, il l'avait chagrinée. Il voulait que Marie mourût avec lui. Alors, que dire ? Elle interrogeait des docteurs : c'était de la faiblesse, ou bien l'estomac. Un lui dit :

— Rassurez-vous, il n'est pas encore fou.

Fou ! Elle était là, Marie, avec son cœur, avec sa chair, avec ses bras et ne pouvoir rien pour son pauvre gosse qui n'était pas encore fou ! Elle essayait. Peut-être qu'en mangeant ? Elle lui cuisinait de gros morceaux de viande. « Mange, chéri », et lui : « Non. »

A ne plus manger, il devenait maigre. Il avait parfois des désirs comme en ont les enfants. Il voulut d'abord un canari, puis un petit chien noir. Le petit chien mourut ; il le pleura un mois durant. Après, il désira une plante. Il regardait se développer la fleur : il la touchait avec ses doigts : « Comme c'est beau, la vie. »

En dessous, il poussait un rien, une tige, un cheveu de mauvaise herbe. Elle voulait l'arracher. Il disait : « Oh ! non, c'est de la vie. »

Un jour, il revint très joyeux ; il avait vu un docteur, il connaissait maintenant le nom de son mal, le docteur avait dit : « Ce n'est rien, vous êtes neurasthénique. » On n'aurait peut-être pas dû lui dire. Les neurasthéniques sont irritables et se laissent facilement emporter : il se laissait emporter. Il vint à leurs murs de nombreuses taches. Elle n'aimait pas les hommes qui sont des brutes ; mais, celui-ci, était-ce de sa faute ? Elle s'offrait. « Fâche-toi, crie sur moi. » Comme on dit : elle fermait les yeux. Cela cache vos larmes.

Après, il se repentait, dix fois le jour à son cou, avec la même plainte :

— Maman, je voudrais tant guérir et travailler !

— Mais oui, tu guériras, tu travailleras.

Le docteur l'affirmait aussi. En attendant, il fallait le distraire. A quoi servirait l'argent versé à la Caisse d'Epargne, si on l'y laissait dormir pendant que le gosse est malade ? Tant pis, elle laissait là son linge, ils sortaient. Il se pendait à son bras ; il soulevait un à un des pieds pénibles de vieillard. Dans les champs, où il ne passe personne, il était content. Il disait : « Je suis bien. » Mais dès qu'il voyait des gens, il devenait enragé. Des imbéciles ! Avec sa canne, il voulait sabrer là-dedans. Pourtant, il avait peur ; il ne fût pas entré seul dans une boutique ; chez le coiffeur, Marie devait dire : « Non, pas les cheveux, je viens pour la barbe. »

Certains jours, il allait mieux : il suffisait d'un autre remède. Il se remettait à écrire, il refaisait des pages ; le soir, dans ses bras, il ne disait plus : « Cela me dégoûte. »

Ce fut ainsi une nuit. Elle venait de s'endormir. Il la réveilla :

— Petite maman, tout de même, je pense, nous ferions bien de nous occuper de notre mariage.

Quand on est Henry Boulant, on décide d'abord, ensuite on raisonne.

Avant tout, il y a qu'on aime sa Marie.

Il y a qu'il est essentiel d'avoir à soi, en n'importe quelle circonstance, une aide qui réponde pour vous à la Vie : « Pas pour les cheveux, je viens pour la barbe. »

Il y a qu'on couche avec cette femme, que l'on est garni d'oncles, de tantes, de cousins, de cousines qui vous sermonnaient autrefois quand vous couchiez avec des femmes et qu'alors il serait bon, sans honte, de leur montrer : « Vous voyez, celle-ci, elle n'est pas mal faite, elle est douce, elle est bonne, douillette à point, c'est ma Marie. Eh bien, avec celle-ci, toutes les nuits, tant qu'il me plaît... et vous ne pouvez rien y redire. »

Il y a qu'au long de cette vie, avant Marie, pendant Marie, quand on vivait à Forest, quand on se traînait en ville, on a cherché quelque chose dont on ne sait que ceci : qu'on ne l'a trouvé nulle part et qu'alors on le trouverait, peut-être, de l'autre côté du mariage.

Il vint ensuite, à cause de la famille, des arguments par foule. Certaines de ses parentes

se comportaient en personnes fort religieuses ; eh bien ! à ce qu'il annonça, Marie n'était pas loin d'être une bigote. D'autres dans un ménage prisaient les meubles sans poussière et justement Marie aimait l'ordre qui fait les meubles sans poussière. Il avait aussi un oncle, en quelque sorte le chef de la famille, et de plus ingénieur, ce qui n'est pas peu dire. Il fallut le consulter, c'est-à-dire dépeindre Marie, oh ! pas toute, simplement ce qu'elle était pour l'heure : une modeste ouvrière, une femme active et bonne qui le soignait et puis conclure : « Telle qu'elle, mon bien cher oncle, je l'épouse... »

Telle quelle, Marie ne convint pas au cher oncle. Il répondit : « Dans les conditions que vous me dites, le mariage serait une faute. »

Alors on discuta. Discuter, cela signifie se créer des raisons nouvelles, battre du tambour, sonner du tocsin pour qu'il en vienne d'autres, réveiller celle-ci, à celle-là mettre des bottes et toutes à la fois par masses, ou une à une en estafette, les envoyer contre l'adversaire.

L'oncle disait : « Vous êtes sans emploi, votre amie gagne peu, votre existence sera médiocre. » Médiocre ? Il y eut, en éclaireurs qu'on sacrifie au premier choc, des calculs de ce genre : « La vie à deux coûte moins que la vie chacun de son côté ; Marie gagnant déjà la sienne, la mienne est au quart assurée. »

Il y eut, perfide, la mine qui ouvre un trou devant l'assaut qu'on redoute : « Vous êtes vous, je suis moi ; nous crions chacun sur notre montagne sans pouvoir nous entendre. A quoi bon discuter ? »

Il y eut comme des ailes très haut, dans le bleu philosophique : « Tout est relatif. Vous prophétisez : médiocre. Ce qui l'est pour vous, ingénieur, ne le sera pas pour moi, artiste. Vous aimez, à grand prix, un décor d'opéra ; je le prends pour rien, dans les nuages, quand le soleil se couche… »

Il y eut, lourd, le vacarme des grosses artilleries. L'oncle insinuait : « De votre aveu, Marie ignore les beautés de l'Art. Vous vous lasserez ; elle aussi : l'épouse doit être une compagne pour l'esprit… »

Et en effet. Un jour, ayant ramassé le mot, elle avait demandé : « Henry, qu'est-ce que c'est qu'un principe ? » sans qu'il trouvât la phrase assez simple pour débrouiller cette chose d'ailleurs très compliquée. Une autre fois, ô Phidias, ô Michel-Ange, maîtres du bronze et du marbre, qui pendant des jours, pour l'harmonie d'une ligne, esquissez, recommencez, refaites encore le relief d'un muscle ou le geste d'un bras, elle avait contemplé une *Vénus*, la *Vénus de Médicis*, la toute belle, vous savez ? celle debout, la main droite devant les seins, la gauche pudiquement devant le sexe et, à cause de cette main, Marie, qui pensait toujours à certaines choses, avait compris : « la Vénus de mettre ici » !

Bonne et grosse Marie ! Oh pas esthète du tout ! Tant mieux ! La grosse artillerie, vous-dis-je « Pan ! mon cher oncle, vous êtes un bourgeois. Pan pan ! vous ne savez rien des besoins de l'artiste… Pan pan pan pan ! la femme ne doit rien comprendre à l'Art, ne *peut* rien comprendre à l'Art, mais sans le comprendre… pan pan pan pan pan pan pan ! Marie le respecte ! »

Malade, Henry n'avait pas la force pour tenir sa plume. Il dictait : « Ecris, Marie » et Marie, d'elle-même, avec son orthographe de Marie écrivait : « Sertes, Marie, n'a pas les qualités intélectuèles que vous exigé d'une compagne, mais... »

Après, quand tout fut dit avec l'oncle, il y eut la bombe qui, d'un seul coup, fit sauter le reste du bazar. Cela vint d'une dame, la femme d'un camarade. Henry avait dit : « Ma femme sera bonne, elle le prouve, elle me prend pauvre. »

Et la dame perfide :

— Monsieur Boulant, il vous reste, je crois, des espérances...

Nom de nom ! vipère de sale bête ! A part son oncle, à part son cœur, il n'aurait pas eu d'autres raisons, que pour défier cette parole, par-dessus les obstacles, au plus loin des tranchées, il eût planté son drapeau : « Je l'épouse. »

Pour Marie, elle n'eut pas besoin de bombe, ni du bleu philosophique. Avec ses leçons, Henry ne gagnait même plus douze francs par mois. Elle écrivit à Mère : « Henry gagne soixante-quinze francs, bientôt ce sera plus. » Et Mère eut beau demander : « Mais, Marie, où vont vos idées ? » un peu plus tard, quand elle l'eut vu : « Mais, Marie, où as-tu déterré ce cadavre ? » — « Je l'aime », répondit Marie.

...Ce fut un vingt-deux octobre. Mieux que sur l'alliance, ces dates restent gravées dans le cœur. Une noce : on s'imagine quelquefois une longue file de voitures, les voisins sur la porte,

une Marie en robe flambante, un grand dîner où l'on boit du champagne. Il avait dit : « Nous avons des pieds pour marcher ; tu mettras, si tu veux, ta robe des dimanches ; cela suffit. Quant au mariage, il ne se fera pas en ville, mais à Forest. »

Père et Mère arrivèrent dès la veille. On les logea. Henry se trouvait de nouveau très malade. Marie vit tout de suite que cette arrivée l'énervait. Il s'emporta : « Promène-les, si tu veux, moi je reste... » Elle fût gênée, car Mère aurait pu l'entendre.

Le soir, au lit, elle l'enveloppa dans ses bras. Dans la journée, parce qu'il l'avait voulu, elle s'était confessée. Elle avoua :

— Je n'ai rien trouvé à raconter à ce prêtre ; mais à toi, je t'ai tout dit. Sois tranquille.

Il demanda :

— Tu as prié ?

— Je n'avais pas de livre de prières. J'ai pensé : Bon Dieu, si vraiment vous êtes présent dans cette église, demain je serai sa femme, faites qu'il guérisse.

Alors il pleura.

Elle se leva la première. Elle avait préparé pour lui une chemise neuve, un beau col, son meilleur costume. Elle l'aidait. Au dernier moment, il prétendit garder son linge et, comme culotte, en voulut une sale de tous les jours.

— Du moins, tu en mettras une noire, c'est plus convenable.

— Non, la grise.

Quand il eut la grise, il préféra tout de même la noire ; il changea également de linge.

On partit. Il pleuvait. La route serait longue,

une vilaine chaussée à travers la campagne. Pas pour Marie, mais pour Mère, on aurait dû prendre une voiture. Sous son parapluie, la pauvre femme ne savait comment préserver sa robe. Cela volait. A chaque coup de vent, elle gémissait : Mon Dieu ! Mon Dieu ! et les autres n'osaient guère lui répondre, car Marie les avait prévenus : Henry était aujourd'hui fort irritable.

Il se traînait auprès d'elle, un pas, encore un. Comme toujours quand il y avait du monde, il se taisait. Une fois, il jura : Nom de Dieu !

Evidemment, ce ne sont pas, comme en rêvent les Marie, des noces joyeuses. Pourtant, curieux petit bonhomme, mieux que des cloches, mieux que des orgues, le bonheur chantait sa musique dans un coin de son cœur.

Elle pensait : « Henry marche à mon bras, mon pauvre gosse que j'aime bien. Tantôt pour être à lui, je deviendrai autre chose que moi. Je serai Madame Henry Boulant, pour mes clientes sur mes lettres : l'Épouse Henry Boulant, ou plutôt Marie-Henry Boulant. »

Elle pensait encore : « Pauvre gosse, il me paraît bien malade. Son oncle n'est pas venu, peut-être que cela le chagrine. Pourquoi a-t-il pleuré quand je lui ai parlé de ma prière... ? »

Il ne pleuvait plus. Ils passèrent dans le chemin où, la première fois, il l'avait embrassée. Pourquoi s'en cacher ? L'autre jour, au docteur elle s'était plainte : « Docteur, vous savez que Henry, depuis quatre mois... » Le docteur lui avait dit : « Rassurez-vous, vous n'attendrez plus quatre mois... » Alors peut-être... ce soir, pour la nuit de leurs noces...

— Oh ! Mère, Mère !

Il fallait que tout de suite Mère sût combien sa fille était heureuse !

Depuis la maison, Henry marchait. Il marchait sur une route : voilà tout. Il pensait : « Marie m'accompagne. » Ça c'était bien. Par malheur il pleuvait. Sous la pluie, il sentait plus dure sa barre dans la tête. « Il faut du soleil », disait le docteur. Oui « il faut du soleil » et l'on vous sert la pluie. La pluie et, parce qu'on va sous des arbres, l'odeur pourrissante des feuilles. Pouah !

Depuis quelques jours, son estomac allait mieux. Il avait osé manger des prunes cuites. Délicieux, après si longtemps, des fruits. Et voilà que du dernier, grand Dieu ! il avait avalé le noyau. Que se passe-t-il, dans un estomac, quand on y perd un noyau de prune ? L'estomac porte un pylore, « un concierge inflexible qui ne laisse sortir que les aliments bien broyés ». Il avait lu cela dans un livre. Alors, que ferait-il, le pylore, en voyant ce noyau ? Il en avait parlé aux amis ; ils avaient ri, ces imbéciles. Il en avait parlé au docteur. Le docteur, très sérieusement, avait dit : « Mon petit, je ne voudrais pas être derrière toi quand il sortira... » Donc, il sortirait. Mais quand ?

Il passait des hommes. Des hommes, ça se retourne ; ça se fiche de vous quand on a avalé un noyau de prune. Et puis, ça se demande : « Tiens, où va-t-il celui-là ? » Où ? Au fait, c'est vrai, encore un qui se marie. Encore un, entends-tu, Henry Boulant, encore un, toi comme les autres...

Et cet ami ! Comme on les hait, les amis qui

vous surprennent le jour où l'on fait sa noce ! Celui-ci approchait : il regardait le Père, il regardait la Mère, tous ces gens qui marchaient avec Henry. Il parut surpris, il ne savait rien. Allons, avertis-le : « Mon vieux, c'est aujourd'hui, voici ma femme... » Mais non... mais non... De loin il lança son chapeau : « Ne m'accostez pas, vous êtes un Monsieur qu'on salue... passez, passez. »

Il était triste. Ce matin, Marie se levait comme d'habitude. Elle faisait sa toilette : il avait aperçu un coin de son corps ; il avait pensé : « Je vois le derrière de Marie, depuis des mois, cela me dégoûte. » Après ils étaient partis pour l'église. On a sucé le Bon Dieu chez les Jésuites. Il avait cru : « Ce sera bon, elle et moi, coude à coude, nous agenouiller, et puisque nous nous aimons, redevenir des petits et manger ensemble la divine friandise. » Misère ! La vie nous a collé son ordure sur la langue et à ce que le prêtre y ajoutait, comme tantôt pour Marie, il avait compris : « Cela me dégoûte. »

Et puis, il était furieux. Les parents de Marie avaient logé chez lui. Que venaient-ils faire, ces étrangers ? Ses beaux-parents ! Ah ! ah ! Un beau-père, une belle-mère, comme dans un vaudeville. Lui, Henry Boulant, il devenait un gendre. Il les regardait marcher, sous leur parapluie, dans leur beau costume de province. Passe encore pour la Mère, une bonne vieille que Marie aimait bien. Elle se troussait : on lui voyait par en-dessous le clair d'un jupon blanc : « Holà, ma petite Frisette, relève ton jupon... » Mais le Père ! Non ! voyez-moi ce dos de cuistre. Ce matin, il puait déjà le rhum !

Pour sa barbe, il avait emprunté le rasoir d'Henry : « Bon rasoir, Henry, bon rasoir » et s'en flanquait, plein les joues, de coupures. Pouah ! du sang de cuistre dans du savon qui bave !

Ah ! voilà qu'on arrivait à Forest. Il regarda le cimetière : il aperçut son ancienne chambre. Autrefois habitait là un type, Henry Boulant, vous savez, un type à rire aux gens qui pleurent derrière un corbillard. Qui vivait là maintenant ? Quelqu'un avait ouvert la fenêtre. Pas Henry Boulant. Henry Boulant se mariait. Quand on se marie, plus jamais on n'ouvrira la fenêtre de sa chambre où vont les corbillards. On est son propre corbillard.

Il passa des hommes, des hommes d'ici qui le connaissaient maintenant :

— Toutes mes félicitations, Monsieur Boulant...

Mais non, mais non : on ne félicite pas M. Boulant qui fait comme tout le monde.

Ils arrivèrent à l'hôtel de ville. Henry Boulant ou non, c'est là qu'on entre. Il entendit :

— Chéri, prends garde aux marches.

— Merci, Marie, toi, du moins...

Mais les autres, que faisaient-ils là, les autres ? Il y en avait plein dans cette salle : des femmes, des moutards et, avec tout ce qu'elles traînent à leur suite, deux noces, deux futures à fleurs, deux bonshommes à gants clairs et, au milieu, lui troisième, Henry Boulant, qui attendrait son tour. Pas même seul, entendez-vous ? Comme les autres, parmi les autres.

Et pourquoi ne commençait-on pas ? L'échevin, on attendait l'échevin ! Ah oui, le grand personnage qui a son mot à dire quand on agit

comme tout le monde. Il n'en voyait pour l'instant qu'un fauteuil, un fauteuil très vaste, aux dimensions de ce personnage.

Il pensa : « Celui-là, s'il traîne, je fous le camp. » Il le dit. Il allait le faire. Quand l'échevin arriva :

— Excusez... excusez...

Il sifflait ses « s » comme une machine sa vapeur. Quelle brute ! un gros ventre, une grosse tête, une poigne à vous nouer, en un tour de main, la corde au cou d'Henry Boulant.

Il portait, en ceinture, un morceau de drapeau ; il passa derrière sa table ; il y eut, comme le mariage dans le Code, dans le fauteuil un gros derrière. Il appela :

— Henry Boulant.

Comme c'est curieux ! Jamais, il n'avait vu de si près une noce et voilà, la première, c'était lui. Il fit ce que l'on doit. Il s'approcha, il se tint debout, il écouta l'échevin lire quelque chose hors d'un livre :

— Henry Boulant, consentez-vous ?

Evidemment puisqu'il était là :

— Oui.

De son côté : « Oui », soufflait doucement celle qui, de toute son âme, devenait l'Épouse.

Ainsi ce fut fait. Et alors, parce que c'était fait, parce que c'était fait avec Marie, quelque chose remua dans le cœur d'Henry. Il regarda sa Marie, il pensa... et, tant pis pour le Code, tant pis pour les autres, il tira contre lui et baisa sur les lèvres sa bonne et grosse Marie.

Ils avaient du sucre plein le cœur. Il allèrent à l'église. Le Bon Dieu sur sa croix vaut tout de même mieux qu'un morceau de drapeau sur

un ventre. Ils prièrent. Marie regarda comment s'y prend M. le Curé pour bénir l'alliance. Suivant la formule elle jura « fidélité à Henry Boulant que je tiens par la main... »

Là aussi ce fut fait. On sortit. Ils marchaient devant tous. Sous le portail, des enfants avaient tendu une corde : il fallait payer, puis couper. Henry se fâcha. Il ne se conformerait pas aux usages. Il fit :

— Qu'on enlève cette corde.

Ensuite, à cause du symbole, il aurait bien voulu l'avoir coupée. Il dit :

— Qu'on retende cette corde... Bon... Et maintenant, coupe, Marie.

Elle, pas lui. C'était d'ailleurs plus juste.

IV

Le soir, ils rentrèrent. Ils avaient dîné parce qu'il faut bien qu'on mange. Les parents partis, ils étaient seuls, pas autrement seuls que tous les jours. Sur la table le souper, dans la chambre le grand lit. Henry fit une curieuse remarque. Comme il voulait l'embrasser, Marie tremblait. Il demanda :

— Tu as froid, maman ?...

Non pas froid. Il lui semblait... mais comment dire ? Des hommes, ce n'est pas trois cents, ce n'est pas trois mille qui enlèvent au cœur ce qui fait d'une femme une vierge. Ce n'est pas avoir aimé dix fois qui ne fasse de la onzième la première.

Ce qu'elle cherchait, elle le trouva. Hier elle avait dit : « Je ne t'ai rien caché de ma vie. » Aujourd'hui, rien n'existait des choses qui se cachent :

— Toi seul as existé avant les autres.

Les mots sont parfois plus puissants que des milliers de « types ». Il dit :

— Je sais Marie.

Elle tremblait. Il y eut, pour la première fois, devant l'Homme, l'Épouse.

Un jour, ils sortirent. Il faisait beau. Henry était gai dans le soleil. Il l'embrassa. Elle eut un mot :

— Prends garde, on pourrait croire que nous ne sommes pas mariés.

Comme on le sait soi-même, les autres doivent le savoir.

Peut-être ce qu'on appelle le Miracle. Quelque chose de nouveau vous a pénétrée : cela roule avec votre sang, cela passe au plus profond de vous-même et dans le cerveau qui pense, dans le cœur où l'on aime, fait de vous Marie-l'Épouse.

Elle mettait son alliance, mais l'alliance seule n'est pas le signe. Dans la frisure de ses cheveux, dans la façon d'y planter un peigne, elle avait un rien de frivole qui ne convenait plus sur une tête dont le doigt portait l'alliance. Elle défrisa ces cheveux, elle déplaça ce peigne : elle fut l'épouse jusque dans sa coiffure.

Tenez encore : le mariage doit vous rendre plus sérieuse. Et comment, fidèle déjà, devenir plus sérieuse, sinon, quand on travaille, en travaillant davantage ? Elle avait sa machine à coudre : elle fut l'épouse jusque dans sa machine à coudre.

Ils firent les visites qu'il sied après un mariage.

Pour les parents de Marie, ce fut simple. Elle avait en ville une cousine. Elle s'appelait Cordule. Un midi, comme ça, en passant, ils entrèrent. La cousine mangeait. C'était, en noire, ce que Marie était en blonde : une belle gaillarde. Elle fit : « Ah bien Jésus ! je suis contente » et plaqua sur les joues du cousin ses bonnes lèvres de cousine. Il traînait par là-dessus un peu de sauce. Alors, sans beaucoup de manière, on partagea la viande qui trempait dans cette sauce :

— Tu as de la chance, dit Henry, de ne pas être de bonne famille. Moi, je suis de bonne famille. Cela sert quand on répond aux annonces ; pour le reste, tu verras.

Elle vit en effet. Il écrivit certaines lettres ; malheureusement on ne remplace pas toutes ses visites par des lettres. Ils allaient.

Par exemple, Henry annonçait : « Aujourd'hui nous allons chez tante Suzanne. » Tante Suzanne habitait loin : on prenait une voiture. Bon. On arrivait. Tante Suzanne était chez elle, au coin du feu, dans une bergère. Elle avait sur le nez des besicles pour voir les gens qui entrent. Elle dorlotait son chien. Il fallait attendre qu'elle en eût fini avec son chien. Alors elle disait : « Mon cher neveu, puisqu'il est fait, je suis convaincue que votre choix est excellent. » Puis elle leur donnait à croquer des macarons, ces friandises à la fois amères et sucrées signifiant : « Ne l'oubliez pas, ma nièce », les douleurs et les joies que l'on rencontre dans le mariage. Après, on s'en allait.

Pour tante Ida, on prenait l'omnibus. Bon. On arrivait. Tante Ida était chez elle au coin du feu dans une bergère. Elle avait à son cou la chaîne d'un face à main pour voir les gens qui entrent. Elle dorlotait sa toux. Il fallait attendre qu'elle en eût fini avec sa toux. Alors elle disait : « Mon cher neveu, puisqu'il est fait, je suis convaincue que votre mariage est excellent. » Puis elle leur versait à boire cinq larmes de son bon malaga, ce vin à la fois amer et sucré, signifiant : « Ne l'oubliez pas, ma nièce », les douleurs et les joies que l'on rencontre dans le mariage. Après on s'en allait.

Pour l'oncle Jacques, on fit un long voyage. Il était chez lui, au coin du feu, dans une bergère. Il détestait les gens qui introduisent avec eux des courants d'air. Il fallut attendre qu'il en eût fini avec ces courants d'air. Alors il allait dire... quand, dans la chaise de Marie, quelque chose craqua... Seigneur-Dieu ! elle croyait les chaises pour s'asseoir. Pas celles de l'oncle, voyons ! A cause d'un pied de chaise, on partit beaucoup plus tôt.

— Et maintenant, courons chez ta cousine, disait Henry.

Il l'embrassait :

— Mes lèvres sont à l'aise sur ta cousine. C'est encore un peu sur toi. Aujourd'hui elles goûtaient la crème, hier elles étaient au chocolat.

On continua par tante Louise, celle qui n'avait pas réussi à faire d'Henry un enfant de bonne famille. Cette fois, sans rire, il dit :

— Une personne excellente, tu verras. Pas en crème, comme ta cousine ; elle est plutôt

en bois, du bois bien sec pour y tailler une sainte. Tu lui plairas... Evidemment ne va pas lui dire...

Ils firent un long voyage.

Petits canaux, petites maisons, petites boutiques : c'était sa petite ville. Il avait poussé là. Henry, qui ne parlait guère, parlait. Marie le menait par le bras. Il disait :

— C'est la troisième fois que je reviens à ma petite ville. La première fois, mère était morte : on m'amenait près de grand-père et de tante pour que je reste avec eux. Tante était sa fille. Il faisait noir ; j'arrivais d'une ville à grande lumière ; j'étais en deuil, j'étais petit, j'avais peur, en noir dans tout ce noir.

« A la seconde, j'étais revenu bien des fois. J'étais presque un homme. A cause d'une femme, oui, tante m'avait dit : « Je ne veux plus vous voir, partez. » Grand-père n'avait osé rien dire. Alors un soir, j'étais revenu ; j'aurais voulu recevoir une parole... et j'ai tourné là...

Il sourit :

— De toi, maman, j'ai reçu cette parole. Tu me tiens par le bras et voilà ma troisième fois.

Il montra une maison :

— C'est ici.

Tante Louise, puisque c'était dimanche, se trouvait à la messe. Ce n'eût pas été dimanche qu'elle se fût également trouvée à la messe, mais le dimanche, elle en suivait trois. Henry dit :

— Cela ne fait rien. Regarde... Tu vois ce fauteuil. C'était celui de grand-père ; l'autre tout près, c'était le mien. Alors déjà, comme

des amis, ils se tenaient côte à côte. Nous étions là dedans, amis aussi, lui tout petit d'être vieux, moi plus petit parce que j'étais gosse. A deux, nous étions les enfants de tante : elle avait des lunettes. Nous n'osions pas bouger.

« Là, sur la cheminée, tu vois ce petit Jésus. Regarde, il porte de travers sa couronne. C'est moi qui l'ai mise de travers, un jour avec mes lèvres, en voulant l'embrasser. On l'a laissée ainsi. Tante m'aimait : elle espérait que je deviendrais prêtre... Moi, Marie, je n'ai jamais réussi qu'à renverser des couronnes. Je lui ai fait beaucoup de peine.

« Et là, maman, tu vois cette chaise : elle avait déjà ce trou dans sa paille : c'est, oserai-je le dire, ma première gifle. Je l'ai reçue, la seule. Oui, tu devines... Je touchais autre chose que les petits Jésus avec mes lèvres. Tante disait : « Avec cette femme tu perdras ton âme ». J'ai nargué : « Depuis longtemps, elle m'a jusqu'au fond dévoré l'âme. » J'ai mérité ma gifle.

« Et ce cendrier. Elles n'y sont plus, les cendres. Un jour elles y étaient : quelques cendres de cigare. Depuis deux ans, après la gifle, je n'avais plus revu grand-père. Et voilà il était mort. Une dépêche, j'étais revenu. Lui là-haut, se trouvait déjà dans sa bière. Moi, ici, je m'accoudais et là dans le cendrier, de son dernier cigare un peu de cendre... Je tenais encore mon chapeau. Tante me regardait... Alors j'ai pleuré.

Il en resta là. Tante revenait. Elle avait des verres bleus pour arrêter la lumière qui fait mal dans les yeux. Elle embrassa Marie. Elle

dit : « Je vous aimerai, soyez la bienvenue. » Ensuite à Henry : « J'espère qu'à présent, vous voilà devenu sage... »

Comme lorsqu'il était jeune, il commença : « Oui, tante. » Puis il se tut : d'autres entraient.

On n'aurait pas dû. On fit en leur honneur un dîner de bonne famille, avec les choses que l'on mange à un dîner de bonne famille, et aussi les gens qui vous dégoûtent de manger les choses que l'on mange en bonne famille. Têtes à pommade, mâchoires à dentiers, âmes d'hypocrites, il faut les voir réunis pour savoir ce que l'on possède de parents quand on est de bonne famille. Henry disait : « ... Que je vous présente ma femme. » Ah oui ! la femme d'Henry : ce devait être drôle, une lingère, à ce qu'ils avaient appris. Tiens, tout de même, une personne avenante, pas laide ; elle se tenait bien, mais ce qu'elle vous mangeait des yeux son Henry ! Fi ! Quel ridicule.

A table, on l'avait placée près de tante, loin d'Henry. Elle s'inquiétait : « Mon gosse, qui s'occupera de sa viande ? Tantôt il riait, maintenant dans son front ses grosses veines... Que pense-t-il ? »

Ce qu'il pensait ?

— Tas de salauds ! C'est de la haine, le pain que l'on brise en bonne famille. Maman, ils te sourient, pour plaire à la tante, mais songe... Hier, avec une loque tu as frotté ma veste. Tu disais : « Comme cela, ils te verront propre. » Avec ces gens, il ne suffit pas d'être propre : il faut être neuf. Et toi, voyons, qu'as-tu là fourré sur ta tête ? Un peigne à deux francs cinquante ! Voyons, voyons ; lorgne à gauche,

dans cette tignasse, ce paquet en crotte de poule, c'est du brillant, tu sais... »

On passa la viande. Il tint le plat pour sa voisine :

— Sers-toi, ô chère chipie de tante Cécile. Toi tu rages. Tu dis : « Quel monstre d'ouvrière m'a-t-il décroché là ? » Tu te souviens, le soir, où tu m'as laissé seul avec ta garce de nièce ? Celle-là, comme Marie, était pauvre ; mais c'était ta nièce, et moi j'avais des sous.

— Le sel, cousine ? Voici... Hé ! hé ! Jolie petite Judith, ma cousine. Autrefois, à cache-cache, que cachions-nous dans les coins ? Tu y penses, sale petite bête. Sans ton lourdaud de mari, tu sourirais. Comment, tu oses ? C'est crâne ! A ta santé, cousine ! Et toi, mon oncle, tu parles d'un beau sermon, tu baisses les yeux, cagot. Un jour, tu voulais me gronder. Ce que tu m'as dit ! « Henry, pensez donc, quand on se trouve la nuit avec une femme, il arrive quelque chose. » Oui, mon oncle, il arrive qu'on leur fasse un enfant. Voilà les mots que tu n'osais pas dire. Cagot.

Il entendit :

— Eh bien, Henry, et la littérature ?

— Un peu, mon oncle, un peu.

Toi, du moins, tu es un brave homme. Tu avais aussi ta morale : « Mon petit, tu es jeune, l'amour avec une femme vaut mieux que l'amour tout seul. » Avec tes cheveux, elle a blanchi, ta morale. Mais tu l'as dit, mon oncle. Tu m'as dit plus : « Quand mon fils sera grand, il ira faire un apprentissage chez les femmes qui fument. Elles sont moins dangereuses que les autres... » Dites donc, « les femmes qui fument » en cherchant un peu... ici...

Marie disait :

— Alors votre bœuf, vous le mêlez aux pommes de terre, vous le passez au four et cela s'appelle une polka, ma tante.

— Vraiment, une polka, Marie ?

— Oui, tante.

Elle était heureuse. Tante avait dit : « Je vous aimerai, Marie. » Les autres, elle les sentait curieux de voir comment était taillée celle qu'avait définitivement choisie ce mauvais gars d'Henry. Tant pis : « Je suis sa femme. » Elle fut simplement sa femme.

Elle avait expliqué sa polka. Après, pour tante, elle raconta ce qu'avait fait le prêtre pour bénir l'alliance :

— J'étais bien émue, ma tante..

— Vraiment, Marie ?

— Oh oui ! tante...

Mais au dessert, elle eut certainement tort. Henry venait de se lever assez brusquement. Au lieu de rester assise ! Qu'avait-elle besoin de se précipiter comme une sotte, de s'informer : « Qu'as-tu donc, mon chéri ? » Tant pis, elle le dit. Tant pis, elle lui poussa un fauteuil, elle se tint près de lui et si les autres sourirent, tant pis… tant pis.

Le soir, au départ, comme toujours, elle soutint son gosse sous le bras. Il marchait très courbé. Tante vint jusqu'au seuil pour les voir. Ils n'étaient pas encore loin, elle aurait pu l'entendre, il dit :

— Maman, tu les as vus ? Et si on leur avait tout raconté de ta vie ?...

Elle n'y pensait plus, elle dit :

— Méchant gosse.

Tout de même, elle rit. Plus tard elle demanda :

— Ces gens, ils savent que tu es malade ; ils savent que tu es pauvre, que tu cherches un emploi. Il me semble qu'ils pourraient...

— En effet, Marie, ils pourraient... Ils savent tout ce que tu dis ; ils savent aussi que c'est de ma faute ; alors, tu comprends, ce n'est pas de la leur.

Il ajouta :

— Mais nous sommes deux, Marie.

Vers ce même temps, l'oncle ingénieur qui boudait s'arrêta de bouder. On les invita. Ils s'étaient promis : « Nous n'irons pas. » Ils allèrent.

Mon Dieu, on s'imagine. Marie avait un vieil oncle. Quand elle arrivait, il était là : « Bonjour, ma petite nièce, comment allez-vous, ma petite nièce... ? » Et de l'embrasser et de la cajoler ! Ici point. L'oncle les reçut dans son cabinet d'ingénieur. Il n'avait pas son haut-de-forme, mais il tint la tête comme s'il y était. On fit des « Après-vous » pour s'asseoir. Il trouva : « Le temps est superbe, n'est-ce pas ? »

Passe encore pour l'oncle. Sans doute que d'être ingénieur, d'avoir une belle plaque sur sa porte, de construire des ponts qui sont en fer, cela vous rend un peu raide. Mais sa femme! On lui avait apporté des fleurs. Il est vrai, on dut l'attendre parce qu'elle travaillait à sa toilette ; il est vrai, quand elle entra, elle portait dans les cheveux tant de boucles, l'une contre l'autre, qu'on aurait pu les compter ; il est vrai

que sa robe était vert Nil, qu'on lui voyait de la gaze et de la soie bien plus que chez Marie dont la robe était en drap. Pourtant entrer, comme elle le fit, sans regarder les fleurs, dire avec son air : « Bonjour, Henry, comment allez-vous ? » et rester pendant trois minutes le dos à Marie comme s'il n'y avait eu là qu'une servante !

Après, on mangea du saumon. Mais du saumon, qu'est-ce que cela prouve ?

V

Il vint une autre fois où le saumon ne prouva rien, mais auparavant il s'écoula beaucoup de temps. C'est même curieux, peut-être parce qu'on est Marie-l'Épouse, il semble que le temps, si vite à courir, s'enfuit encore plus vite. Après les jours pour les visites, il arriva des jours pour la machine à coudre, des jours où la viande alla d'elle-même graisser les murs, des jours aussi où l'on passa par la Caisse d'Epargne. Ni des francs d'Henry, ni des francs de Marie, il ne restait plus beaucoup de francs. Elle pensait quelquefois : « Mon Dieu, je suis inquiète. »

Henry avait une de ces tantes dont on ne sait plus qu'elles sont de bonne famille : elle aurait pu, comme ses sœurs, vivre dans le monde, mais plus beau que le monde, elle préférait Dieu. Elle vivait au couvent, loin, dans une autre ville ; elle soignait des orphelines. On l'appelait la Tante-Nonne.

— Tout de même, disait Henry, il nous faudra, un de ces jours, aller voir cette brave Tante-Nonne.

Seulement, il remettait, parce qu'on se gêne moins avec les tantes qui sont si bonnes. Alors un soir, il reçut une lettre : « Tante était malade » ; le lendemain une dépêche : « Tante était morte. »

Pauvre Tante-Nonne. Henry fit sa visite, mais pas comme il l'avait cru. Il la fit seul.

La semaine suivante, il dut retourner : il s'agissait d'un testament. Et voici : à soigner pour l'amour du Bon Dieu des fillettes dont on n'est pas la mère, on s'accumule des rentes au ciel, celles qu'on touche sur la terre se dissipent. Tante, qui avait été riche, était presque pauvre ; mais enfin, du peu qu'elle gardait, elle léguait à son neveu une part : deux mille francs.

Cela se passa chez un notaire. Il se trouvait là d'autres « deux mille francs » de la famille. L'argent en poche, peut-être eût-il convenu de rester tous ensemble, de gémir en commun : « Quel malheur, une si brave femme » ou encore : « Ce sont les bons qui partent les premiers. » Henry préféra se taire. Il dit : « Excusez-moi », et sortit.

Une ville à Tante-Nonne en a bien vite fini d'être des maisons et des rues pour redevenir des champs. Les champs sont encore meilleurs. Et puis, il faisait le temps qu'il fallait : par terre un reste de pluie parce qu'il est triste d'avoir perdu sa tante ; mais en haut, du soleil tout plein, pour deux mille francs d'héritage ! Il flâna. Sur le bord de la route, il poussait des buissons. Oh ! pas de ceux — ici du chêne, là de

l'aulne, puis de nouveau du chêne — comme on en voit aux environs de Bruxelles. Ils n'avaient presque pas de feuilles, rien que des tiges, et tout du long se tenaient des papillons jaunes, qui de près ne s'envolèrent pas, puisque c'était des fleurs. On n'a pas vécu jusqu'à vingt-sept ans sans savoir qu'il existe des genêts dans ce monde. Mais il avait dû réfléchir. De même pour ces arbres, là-bas : des sapins évidemment. En ville, qui dit « sapin » pense à une voiture, ou bien à du bois, ou bien à un petit arbre tuberculeux dans un square. Ceux-ci se campaient comme quand on tient le poing sur la hanche. On marchait en dessous et, sapins à sapins, ils formaient une forêt.

Et plus loin, ce qu'il aperçut ! Mais cela, il le reconnut aussitôt. Il avait été gosse, il avait joué là dedans : mon Dieu, la bruyère ! Et pas petite, comme on en voit en ville, dans un pot : elle s'étendait comme elle est, grande à perte de vue, sans un toit, toute en bruyère sous un ciel tout en ciel. Elle ne bougeait pas plus que sur une toile, et, si grande, elle se taisait si fort qu'on eût cru qu'elle priait.

Humble Tante-Nonne, ce fut son meilleur cadeau. Henry, ce matin, sentait sa barre ; Henry avait songé : « Comment faire tout un jour sans le bras de Marie », et sa barre, il l'oublia ; Marie, sans son bras, il marcha : il marcha dans la bruyère, il toucha la bruyère, il n'eut pas assez de ses deux pieds pour sentir la bruyère : il s'y coucha de tous ses membres. Plus : un paysan passa. Ce paysan lui dit : « Je vois, Monsieur se repose » et Henry qui aurait pu rager : « Mêlez-vous de vos affaires », Henry se prit à sourire :

— Mais oui, mon ami, comme vous voyez, je me repose.

Alors le soir, ces genêts, ces sapins, cette bruyère, il les dit à Marie. Et non seulement la bruyère, mais les grillons qu'on écoute, les fourmis qui sur vos doigts se trompent de route et que, pendant des heures, Marie, on regarde :

— Tu verras, maman, car nous retournerons.

Elle eut son tour un peu plus tard. On ne trouvait plus de papillons aux genêts, mais rose, la bruyère était rose, rose tout entière, rose encore, quand on en cueillait, de chacune de ses millions de fleurs.

— Ecoute, maman !

Et oui, ils étaient là, les grillons.

— Regarde, maman !

Et oui, elles étaient là, les fourmis. Et il y avait aussi pour chaque lèvre de fleur le baiser d'une abeille ; il y avait surtout Henry là dedans, Henry curieux petit bonhomme d'autrefois, Henry qui disait : « Je me fous de ma barre », Henry qui s'étalait : « Dieu ! Dieu ! que c'est bon, la bruyère ! »

Et ainsi, Marie aima cette bruyère.

Ils logeaient à l'auberge. Le soir, Henry disait : « Restons encore demain. » Chaque jour, ils restaient encore demain.

Et sait-on comment les faits s'enchaînent ? Non loin de l'auberge, ils avaient remarqué une ferme. Cette ferme était vide, on pouvait entrer. Une fois ils entrèrent. La misérable petite baraque ! Il ne fallait guère se hausser pour toucher le plafond ; ce plafond était en planches, les poutres s'effritaient ; elle était vieille aussi. Dans un coin bâillait un grand trou noir :

— Tiens, qu'est-ce cela ?

— L'âtre, expliqua Marie.

Vous dites : Un âtre, c'est incommode ; cela vous lance des flammèches, cela vous éparpille de la cendre, cela ne vaut pas les cheminées à grand tirage que l'on maçonne dans les appartements de la ville. Marie croyait ainsi. Pas du tout :

— C'est beau, un âtre, déclara Henry.

Il revint avec du bois, il essaya d'une flambée ; il essaya d'une seconde. Il regarda monter la flamme. Elle montait libre. Elle avait l'air de danser. On aurait dit une belle femme sous des voiles de feu. Ce qu'il rêva, Henry ne le dit pas. Peut-être songea-t-il à la ville, où ce feu, comme les hommes, on l'enferme dans des boîtes ; peut-être sa tante lui fit-elle signe ? Il ne dit que la fin :

— Qu'en penses-tu, maman, si nous louions cette baraque ?

Oh non ! Elle ne s'attendait pas : on était entré pour voir, elle n'aimait pas cette baraque. Mais, pour Henry, elle disait toujours : oui. Elle répondit :

— Oui.

Après coup, ils réfléchirent. Dans une ferme, on ne fait pas que du feu : on travaille. La machine à coudre aide, mais ne suffit pas. On interrogea les gens de l'auberge. Il y avait un fils qui s'appelait Alphonse :

— Monsieur pourrait avoir une vache, mais je ne vous le conseille pas.

— Non, dit Henry, c'est difficile.

Il y avait un autre fils qui s'appelait Benoit :

— Peut-être que Monsieur pourrait engraisser des cochons.

— Non, dit Marie, c'est sale.

Il y avait une fille, Mélanie :

— Monsieur pourrait peut-être élever des poules.

— A la bonne heure ! dit Henry.

Ni vaches, ni cochons, ni poules, Marie ne tenait à aucune sorte de ces bêtes :

— Oui, dit Marie.

Il y a des « oui », Seigneur, on voudrait croire en vous et les offrir comme un calice chargé de larmes... Oui !... On a beau n'être qu'une Marie, tantôt servante, tantôt putain, maintenant l'épouse, on a vécu à Londres, à Bruxelles et l'on sait bien, ce sont des villes. La ville : on voit des boulevards, des maisons dont on pense : « Mon Dieu, comme ces maisons sont belles ! » des voitures dont on dit : « Il est amusant, leur bruit ! » La ville : on coud, on ouvre sa fenêtre et voici venir de la joie de tous ces gens qui passent. La ville : ce chapeau à vingt-cinq francs cinquante que l'on se paierait, si l'on avait des sous. La ville : autrefois on allait au restaurant, on allait au théâtre, on allait... vous savez bien, le bal où, certaine nuit, on a fait la folle. Maintenant on ne ferait plus la folle, à ces fêtes, on n'irait plus, mais on vit tout près, on s'amuse à songer que d'autres s'y amusent. La ville : c'est encore la cousine qui vous arrive, Mère qui le pourrait, parce que jusqu'à la ville il vient des trains. La ville : les trottoirs sont propres, les chambres en ordre, les messieurs prévenants. La ville devient à certains jours la campagne qui, alors, semble bonne parce qu'on s'y repose et que, le soir, on la quitte.

La ville, c'est l'habitude ; c'est, comment dire ? c'est la ville enfin, un besoin que l'on porte en soi, parce que l'on n'a jamais fait autrement et que l' « autrement » on l'ignore. Et alors : Oui... on renonce. Demain, parce qu'Henry l'aime, moins peut-être, parce qu'il croit l'aimer, pour vous, la bruyère, après-demain la bruyère, les autres jours la bruyère, cette vilaine ferme, ces paysans à sabots, cette chaussée où la nuit on deviendra, avec une lanterne, son propre réverbère.

Mais où serait l'amour, où Marie l'Épouse, si de son cœur on ne faisait une pierre ; un cœur tout en « non » pour soi, un cœur pour lui tout en « oui » ?

— Oui, disait Marie...

Avant de s'établir, ils revinrent en ville. Elle avait, du temps de François, des meubles, de ces beaux meubles qui vous consolent : « Tant que je les aurai » :

— Ils sont trop grands, dit Henry, il faudrait les vendre...

— Oui.

Elle avait des bijoux ; pas des pacotilles pour des doigts de lingère : de grosses bagues, une belle chaîne, des bracelets qui font bien quand on est presque la femme d'un François. Henry dit :

— Pas la peine à la campagne ; il faudra les vendre.

— Oui.

Ils purent partir. Ils firent leurs adieux. On alla chez l'oncle ingénieur. Marie était contente. Une fois, l'oncle l'avait appelée toute seule. Il l'avait grondée :

— Marie, vous avez tort. Vous aimez Henry ; pour son bien, ne le gâtez pas trop. Il faut le pousser, il faut qu'il travaille... Oui, oui, la littérature je sais ; mais il est temps qu'il gagne sa vie.

Alors lui dire « Voilà, c'est fait. Nous allons à la campagne ; il va gagner sa vie et en même temps il guérira. »

Elle l'expliqua. La tante plaisanta : « Henry, semer des pommes de terre, ce sera drôle ! » D'abord on ne sème pas les pommes de terre, on les plante. Quant à l'oncle !... On se trouvait à table, il frappa dessus, il dit à Henry :

— Vous êtes un paresseux ; avec votre instruction, élever des poules, quel beau métier ! D'ailleurs vous ne ferez jamais rien de bon.

Devant son oncle, Henry était toujours le petit garçon qui se tait. Mais lui aussi se fâcha. Il se tourna vers Marie, qui écoutait toute surprise et ne savait que dire. Il s'emporta :

— Mais, parle donc, Marie, défends-moi.

Et Marie, pour tout ce qu'elle pensait, pleura.

Et le saumon ? Il était prêt, on le servit.

VI

En ce temps-là, lorsqu'il passait une automobile, on s'étonnait encore : « Tiens, voilà une automobile. » C'était curieux, ces voitures qui n'avaient pas de cheval et marchaient quand même. Seulement cela puait. Depuis, il est né beaucoup d'automobiles : on

a pris l'habitude. Je connais une petite fille et je jure sur mon cœur qu'elle n'est pas vicieuse. Un jour, elle mit les doigts à quelque chose de sale. Elle flaira, elle dit : « Hum ! Ça sent bon, ça sent l'automobile. » En ville, on aspire beaucoup de ces parfums qui puent. Henry ne les aimait pas. Comme ils allaient partir, il expliqua :

— Je préfère la bonne odeur d'une sapinière à ces autos qui font des vesses.

On entrait déjà à la gare. Marie ne s'offusquait pas des autos, elle n'eut pas le cœur de sourire. Pour une Marie, certains coins du pays sont plus loin que Londres, en Angleterre. Adieu, Bruxelles ! Me voici dans le train, après celui-ci on en prendra un autre, puis un troisième qui filera par des bruyères et ne sera déjà plus un train.

N'importe ! Quand elle fut là, elle reprit son courage. Sans doute parce que Henry chantait. Elle toisa la maison :

— Tu n'es qu'une vieille baraque, à nous deux maintenant.

On reste Marie-qui-a-de-l'ordre. Parce que dans votre maison l'âtre éparpille de la cendre, va-t-on la laisser malpropre ? Cette cendre, on la balaie ; cet âtre, on le décore ; on pend au-dessus un volant avec de jolis plis qui godent ; on y range des assiettes ; on tâche qu'elles soient anciennes ; on accroche au milieu un Bon Dieu de cuivre sur sa croix. Comme tout, dans la ferme, la pièce était petite. Pourtant on trouva devant la fenêtre une bonne place pour la machine à coudre, dans un coin une place pour la table, le long du mur trois places pour les chaises, même une place pour l'armoire. Cela

s'appela la cuisine. Les gens admiraient :

— Jamais, Madame, vous n'avons vu une aussi belle cuisine.

— Regarde, disait Henry, ce plafond noir, ce carrelage rouge où tu sèmes du sable, cette petite fenêtre à curieux petits carreaux, en ville, on paierait des architectes pour les avoir et encore ce serait en toc.

Elle s'occupa ensuite de la chambre à coucher. Elle l'avait remarqué : à la campagne, dormir n'a pas d'importance. Ainsi à l'auberge, un des fils logeait dans une ancienne garde-robe, l'autre dans une chambre qui n'en était pas une, puisqu'on y remisait des sacs de farine. Marie ordonna la sienne, étroite il est vrai, avec de pauvres meubles, quand même une vraie chambre. Le soir, Henry blaguait :

— Prends garde au plafond ; nous avons l'air de dormir sous le couvercle d'une caisse à cigares.

— Oui, mais avec ces beaux draps, le lit est bon.

— Pour sûr, faisait Henry.

— Et ce que tu y trouves...

Il ne disait plus : « Ça me dégoûte. »

Après, ce fut, ici le pupitre, là tes livres, là tes cadres, la troisième pièce, la plus belle, où travaillerait Henry. Puis, pour finir, l'étable. Une étable pour des poules, cela représente des planches à clouer, des pieux qu'on enfonce, du treillis que l'on tend. Un jour, elle put dire :

— Tu vois, Henry ; ici, j'ai mis le perchoir ; il est grand, tu y logeras tes deux cents poules. Demain j'achèverai les pondoirs. Dans ce coin, je pends la bêche ; le marteau, quand il te le

faudra, tu le trouveras dans cette caisse où sont les clous.

Qu'aurait dit alors l'oncle ingénieur ? De sa vie Henry n'avait porté des sabots ; le premier jour, il avait sauté là-dedans et il marchait comme s'il n'avait jamais mis que des sabots en ce monde. A cause de l'estomac, trop cuite, trop rouge, trop grasse, la viande d'Henry filait au mur. Ici on mangea ce que l'on mange dans une baraque ; on cuisina du lard, on fit bouillir du chou. Henry disait :

— J'adore ce gras... je vais me bourrer de ce chou.

Voilà ce qui arrive quand on revient à la nature. Seulement, il faut la vraie nature. Il avait habité à Forest. Mais si près de Bruxelles, Forest c'est la campagne comme tout le monde. On a des camarades qui logent à Forest, on a des voisins, il y a des pianistes, on y rencontre des corbillards, on y voit avec son buste la sépulture d'un Monsieur qui s'appelle M. Chaudecuve. Dites ? Est-ce la nature quand on a constamment sous le nez la gueule en marbre d'un Monsieur Chaudecuve ?

Ici : Frantz, ou Guido, ou Johanna, tels étaient les noms des gens. Ils vous parlaient dans une autre langue ; le vent même vous parlait dans une autre langue. Et puis, tenez : en ville, on a besoin d'eau, on ouvre un robinet et l'eau coule. Ici, on allait au fossé ou bien au puits ; on se servait d'un seau au bout d'une perche, et cette eau n'était pas bête, elle goûtait un peu la rouille ; il y nageait des brins de mousse.

Tenez encore : en ville, un chien, c'est pré-

tentieux, ou bien ça crève. Ici Henry avait un chien, un camarade. Des dents pour mordre, un poil rugueux, et là-dessous, comme chaque arbre ses fourmis, son chien avait ses puces.

Et surtout ceci : on flâne, on compare. Un jour, il annonça :

— Tu sais la ferme de Pélagie la mendiante, elle est pauvre. Eh bien ! la nôtre est encore plus pauvre.

Un autre jour :

— Tu sais la baraque que Gille s'est construite avec de la glaise et des planches, elle est pauvre. Eh bien ! la nôtre...

Sa ferme était la plus pauvre de toutes les fermes du pays.

Alors ces paysans, ce puits, ces puces, ces baraques, c'est la nature. Et puis, on est loin, on est ailleurs, cela vous change. Changer, du neuf, voilà, quand on a l'âme d'Henry Boulant, ce qui vous fait digérer le lard et adorer les choux.

Dans la nature, on devient simple. Il pensait : « Je deviens simple. » Par malheur, on a des amis ; on ne se l'avoue pas, mais les amis sont des spectateurs dont on souhaite qu'ils vous admirent. On pose un peu, tel qu'on est bien entendu, mais avec un rien de plus, pour que ce soit mieux. Il écrivait : « Je deviens simple. »

Hé ! hé ! Henry Boulant, devenir simple est quelquefois très compliqué.

Tu avais à présent d'autres amis : les gens de l'auberge. Tu leur disais : « Bonjour, Benoît — Bonjour, Alphonse — Bonjour, Mélanie. » Et eux : « Bonjour, Monsieur. » En hiver, Benoît venait frapper à ta porte. Tu le regardais souffler

sa lanterne. Il s'invitait : « Il fait froid dehors, je viens passer la soirée. » Il mettait ses pieds au feu. Ses chaussettes, quand elles fumaient, il ne se gênait pas pour les tirer. On lui voyait ainsi les orteils. Il disait : « Tâtez, il y a un cor qui pousse. » Pour un Benoît, un pied est un pied et ce que l'on trouve dessus, un cor ou bien un peu de terre. On n'a pas peur de le montrer. Tu pensais : « Comme Benoît est simple ! » Toi, Henry, montrer ton pied, tu ne l'eusses pas osé. Ce que l'on voit sur un pied n'est pas de la terre, c'est de la crasse ; un pied, c'est quelque chose que l'on enferme, dans des sabots soit, mais on l'enferme. Tout au plus, le montrais-tu à Marie, et encore, de ce que tu montrais, était-il l'accessoire. Henry, Henry, tu n'étais pas simple.

Il y avait Mélanie, la sœur de Benoit, une vieille fille. Sans lui lever la jupe, il est sûr qu'elle portait intact ce qui fait la valeur d'une jeune fille. Dans la ferme, elle s'occupait des cochons : les porcelets qu'on engraisse, les truies qui mettent au monde les porcelets, les mâles qui en fournissent la semence. Le mâle de Mélanie s'appelait Woutte. A la saison, il venait pour Woutte beaucoup de truies. Il en venait d'autres villages. Mélanie les présentait : « Hélà ! Woutte, voici de l'ouvrage. » Elle surveillait cet ouvrage ; quelquefois elle y allait de sa main. Après, elle constatait : « Aujourd'hui, Woutte a marché bon train. » Puis elle touchait cent sous. Mélanie était simple. Toi, Henry, tu avais assisté à ces rencontres ; tu savais que les Woutte travaillent de tout leur cœur, avec des cris de volupté et plus longuement que des hommes.

Tu pensais : « Ils sont vraiment un peu cochons. » Alors tu disais à Marie : « Ce soir, je suis Woutte. » Henry, Henry, tu n'étais pas simple.

Prenons encore Alphonse, le second frère de Mélanie. Alphonse s'occupait des volailles. Le matin, ses poules lâchées, il arrivait pour leur jeter des graines. Les poules ont toujours faim. En apercevant leur maître, elles arrivaient de partout ; elles lui volaient aux épaules, elles se tassaient devant les sabots d'Alphonse qui sacrait : « Ouste, laissez-moi passer, sales bêtes ! » Comme Alphonse, puisque c'était ton métier, tu avais, Henry, des poules. Le matin, comme celles d'Alphonse, elles t'entouraient. Et voici : un jour, précisément un ami vint voir comment Henry Boulant se comportait à la campagne. Il vit Henry Boulant, des poules sur la tête, des poules sur les épaules, des poules sur les bras. Il ne savait pas qu'ainsi font toutes les poules qui ont faim. Il admira « : Tu ressembles à saint François. » Et toi, Henry, parce que tu ressemblais à ce saint bonhomme, tu te sentis fier. Henry, Henry, tu n'étais pas simple.

Dans tout ceci, il n'est guère question de Marie. Marie ne connaissait pas ce mot : la Nature ; Marie ne s'occupait pas des amis ; Marie suivait sa tâche : rester maman. Une maman est naturellement simple... Alors voilà...

VII

Elle continuait cependant sa vie de Marie.

On voyait dans l'enclos deux cents poules et ce qu'il faut de mâles pour être les coqs de deux cents poules. Toutes ces poules étaient blanches. Cela faisait dire aux passants :

— Comme c'est curieux, Madame, toutes ces poules qui sont blanches !

On voyait ensuite des poussins. Les poussins, on les élève pour devenir poules à la place des poules qui meurent ; mais d'abord il en faut pour grandir, poussins, à la place des poussins qui meurent. Cela faisait en tout beaucoup de poussins. Les gens disaient :

— Comme c'est curieux, Madame ; vous avez beaucoup de poussins.

Toutes ces bêtes menaient un grand vacarme. On ne comprenait pas au juste ; on entendait « Djip » ou « Kedâk ! » ou « Kourou ». Certaines criaient plus fort et volaient au pondoir. Après, il sortait un œuf. Le soir Henry comptait :

— Tout va bien, aujourd'hui nous avons un cent d'œufs.

Marie était contente...

Mais la vie ne se truque pas comme un début de chapitre. Ils étaient venus en septembre. Avant les poules qui pondent, ils eurent d'abord l'hiver. L'hiver est lamentable. Les poules rentrent le cou, gonflent les plumes et rêvent sur une patte. On croirait des oiseaux

malades, on croirait des oiseaux tristes. C'est à cause de la neige, à cause du vent, à cause du gel. Il gelait dans l'étable aux poules ; il gelait dans la chambre aux maîtres ; il gelait dans la chambre à Marie. Au coucher, Henry promenait sa lampe :

— Regarde, maman, tes murs, ils brillent ; ils sont en diamant.

Pas des diamants, de la glace. Elle grelottait :

— Couche-toi, vite.

Alors un soir, il dit :

— Tiens, maman, pourquoi as-tu les yeux salés ?

Elle expliqua : « C'est le soleil » ; une autre fois : « Le grand air. »

Soleil ou grand air, vous sentez bien, il se cachait là-dessous un mensonge : l'hiver les poules rentrent le cou et rêvent sur une patte. On dirait des oiseaux malades ; on dirait des oiseaux tristes ; on dirait, ma foi oui, des Marie qui rentrent le cou parce qu'elles rêvent à la ville.

Décembre... Janvier... Février vaut déjà mieux parce qu'il ne porte que vingt-huit jours. Mars en arrive deux jours plus tôt. En mars, il vint un jour à bonne nouvelle. Henry rentra :

— Je crois que c'est fini de geler.

Les poules secouaient leurs plumes et se risquaient sur deux pattes.

Il y eut ensuite toute une série de jours. Il y eut un jour le bord d'un fossé avec un tout petit brin d'herbe. Il y eut un jour une fourmi et là-bas un oiseau ; il y eut un jour avec dans l'air une bonne odeur ; il y eut un jour un paysan et devant lui sa charrue ; il y eut un jour... et

le soleil était si bon qu'on n'aurait pu faire autrement que s'y étendre et ne rien perdre de sa chaleur !

On vit ainsi qu'à tout mouiller, ce vilain brouillard... mais où était-il ce brouillard ? On vit qu'à tout cacher, ce vilain brouillard avait tout respecté en place ; on vit qu'à s'y baigner, le ciel avait reteint son bleu, qu'à s'y tremper, les arbres portaient à leurs branches de singuliers boutons, qu'à s'y gonfler, ces boutons bientôt allaient s'ouvrir en fleurs.

Il y eut ainsi dans leur jardin un cerisier tout blanc de fleurs !

Henry disait :

— Mais regarde donc, Marie, comme tout pousse.

Alphonse arrivait :

— Mais, Madame, il est temps que vous semiez vos salades.

Marie s'exclamait.

— Et moi, vous savez, j'adore les salades.

...Il y eut ainsi un jour où, plumes dégonflées, deux cents Marie levèrent la crête et, joyeuses au soleil, ouvrirent leurs quatre cents ailes ! Qu'autrefois, en hiver, elle eut les yeux salés ? Peut-être. Quant à présent elle pensait comme Henry :

— Il faut être abruti pour aimer la ville.

Justement de la ville, ils avaient amené un tapis. Ce tapis recouvrait la table où travaillait Henry. Elle en avait choisi la couleur : rouge, un rouge vif, ce qu'on appelle du rouge grenat. Depuis, à cause d'un encrier, il était venu au milieu une grosse tache. Ici les femmes ne por-

taient pas les jupes comme en ville. Elles les portaient courtes, jusqu'à mi-jambes. On montrait les mollets. On mettait aussi trois gros plis sur le derrière. Alors, Marie eut besoin d'une jupe. Henry dit :

— Arrange-toi avec le tapis.

Et rouge grenat, avec ses trois plis, jamais les gens n'avaient vu d'aussi belles jupes.

Lorsqu'on est une Marie, — Vladimir, d'Artagnan ou François, — qu'un homme le veuille, on est d'étoffe souple. Et non seulement la jupe : elle eut le mollet pour le bas de cette jupe, aussi les sabots pour les pieds de ses mollets, encore le derrière pour les trois plis sur ce derrière. Henry disait :

— Je t'assure, maman, je t'aime beaucoup mieux comme cela.

Il le prouvait. Elles donnent le bonheur, ces preuves.

Elle pensait à Mère, Mère qui aurait été surprise, et François, le pauvre homme, s'il avait pu la voir... et les autres. Elle croyait les entendre :

— Ça, c'est curieux, toutes ces poules blanches !

— Oui, et ce qu'il en court, des poussins !

— Et là, voyez donc cette paysanne, quelle gaillarde !

— Mais c'est...

— Impossible, voyons...

— Si... je vous assure.

Mais oui, Messieurs tout ce que vous dites, je l'ai été. Pourtant les choses sont bien plus simples. Tout bonnement, je suis la paysanne de mon Henry, le paysan.

Pour une paysanne d'Henry, il y a beaucoup à faire. Elle n'a plus la couture comme en ville, mais elle a la couture de la campagne. Elle a le ménage, elle a le jardin, et puis les champs, et puis les poules.

Dans ses fonctions, Henry le paysan avait pris les poules. Il leur jetait le grain ; parmi celles qui mangeaient, il découvrait celles qui ne mangeaient pas, car elles pouvaient être malades. Il exerçait les poussins « Djip ! Djip ! » à lui sauter sur les doigts. Mais, pour le reste, il avait toujours besoin qu'on dise pour lui à la vie : « Non pas les cheveux, je viens pour la barbe. »

D'ailleurs, il devait réserver ses forces. Il l'avait dit :

— Maintenant que me voici libéré de la ville, tu verras les belles choses que je vais écrire.

Marie l'entendait, comme là-bas, essayer des mots. Il avait abandonné l'histoire du jeune homme. Il écrivait maintenant l'histoire d'une femme, une juive, qui dansait devant un général pour le séduire et lui trancher la tête. Pendant qu'elle dansait on entendait le clic-clac de ses sandales. La phrase des sandales était prête. C'était même pour la placer qu'il avait entrepris ce conte. Mais le reste venait mal. Il grognait : « Les poussins me dérangent. » Ou bien le vent. Parfois, il jurait : « C'est de ta faute. »

Son pauvre gosse, pourquoi se tracassait-il de ces choses ? Cette juive qui dansait, connaissait-il cette juive ? Avait-il jamais vu une femme danser en sandales ?

Lui-même se lamentait.

— Regarde Alphonse, regarde Benoit. Ces gens se fichent de la littérature. Ils sont ce qu'ils sont ; il vivent : ils ont de la chance.

Elle croyait répondre :

— Prends leur chance.

Mais chut ! Marie. L'art est un peu comme à Londres la « Pipe de la Reine ». Peut-être que ça brûle, peut-être que ça fume ; l'Artiste doit souffrir ; autour de lui et par lui, les autres doivent souffrir.

Alors : oui, c'est de ma faute.

Ainsi vint le temps où plus de cent œufs par soirée firent des centaines d'œufs par semaine. Ici, les paysans ne mangeaient pas leurs œufs ; ils les vendaient, ils allaient en ville les offrir au marché.

Marie dut aller...

Je connais des femmes ; pas un doigt, elles ne bougeraient pas un doigt pour épousseter un cheveu sur le veston de leur mari. Pour celles-là faire ce que tu fis ; maîtresse de François, épouse de Henry, avoir été Madame, puis te costumer en maraîchère, t'installer en pleine ville, sur une place, et crier : « Voulez-vous des œufs frais, Madame ? » fi ! ma chère, quel profond ridicule !

Henry, lui, n'avait pas ri. Il dit :

— Ma pauvre bonne grosse petite maman !

Les premières fois elle eut besoin de tout son courage.

— Voulez-vous des œufs frais, Madame ?

Elle se trouvait sur une grande place, et devant elle, ses œufs. Elle les avait comptés :

huit cent vingt-trois. Pas seulement que des œufs, cela fût lourd à porter, qu'à se répartir entre deux paniers, cela fît quand même deux paniers qui pesaient dur, un sur chaque hanche ; mais elle pensait précisément au « fi » de ces dames.

— Voulez-vous des œufs frais, Madame ?

Devant cette nouvelle, les clients faisaient : « Hum » ! ou bien ils faisaient « Hem »! D'autres passaient sans « Hem » ni « Hum » un peu comme autrefois, devant les clubs de Londres. Là-bas c'était son corps, maintenant c'était des œufs.

— Voulez-vous des œufs frais, Madame ?

Dans le train, elle avait déjà souffert. Comme elle pour la ville, il se tenait là des hommes et des femmes. Les femmes mangeaient, les hommes crachaient, presque des brutes. Alors, à la servir au milieu de ce monde, le contrôleur l'avait rudoyée : « Ouste, avec vos paniers, n'encombrez pas le passage. »

— Voulez-vous des œufs frais, Madame ?

Elle avait sa jupe à plis, un drôle de châle, un singulier bonnet avec un ruban rouge qui tirait la langue au milieu. Soit encore, devant les yeux simples de la bruyère, mais ici en pleine ville !

— Voulez-vous des œufs frais, Madame ?

Les gens faisaient « Hem ! » ou bien ils faisaient « Hum » un peu comme autrefois, devant les clubs de Londres. Il s'arrêta tout de même une vieille :

— Sont-ils vraiment si frais que ça, Madame ?

Marie revint... Ce n'est pas seulement au départ que huit cents œufs sont lourds à traîner, mais au retour... Ni trois, ni deux, elle n'avait

pas vendu le premier de ces huit cent vingt-trois œufs.

Un peu comme autrefois devant les clubs de Londres... Plus tard on prend l'habitude.

VIII

En ville, on n'en aurait pas le temps, et puis on courrait du danger et d'ailleurs pourquoi faire ? Mais enfin, supposons : vous flânez dans une rue, disons même une rue très large, et vous regardez vers en haut, où vous savez le ciel. Que voyez-vous ? D'abord, en ville, votre regard n'arrive pas comme cela jusqu'au ciel. Il y a sur ce mur cette affiche ; il y a ce couvreur qui pourrait culbuter de ce toit ; il y a devant sa fenêtre cette jolie fille avec son buste de jolie fille. Admettons cependant : aujourd'hui vous évitez l'affiche, vous sacrifiez le couvreur, vous dédaignez la jolie fille : vous voulez du ciel. Que voyez-vous ? Des corniches, des cheminées, un peu de blanc, un peu de bleu, un tiers de nuage et par là-dessus des majuscules : « PLUS DE GLAIRES. »

En ville, ce qui du ciel vous arrive dans l'œil, vous rappelle : « Ne l'oubliez pas, autour de votre âme, vous portez un ventre. »

Filons maintenant à la campagne un dimanche du mois d'août. Au mois d'août, la bruyère est en fleurs. Quand la bruyère est en fleurs, elle est en fleurs, mais elle est aussi en abeilles. Il vole donc des abeilles, il en vole beaucoup,

il en vole tant que le bruit qu'elles font n'est plus un bruit d'abeilles : c'est une vibration, c'est un chant, c'est, comment dire ? une musique qu'on entend sans l'écouter, parce qu'on l'entend toujours quand il fait bon, quand il fait chaud et que l'on dort parmi les abeilles, dans la bruyère en fleurs.

Car vous dormez. Vous êtes sur le dos : votre chien dort aussi ; il s'appelle « Spitz »; vous, vous êtes Henry Boulant et vous ouvrez un œil. Que voyez-vous ? Du bleu comme là-bas, du blanc comme là-bas, des nuages comme là-bas ; mais tout entier vous voyez ce blanc, tout entier ce bleu, tout entiers ces nuages ; et ce bleu, ce blanc, ces nuages, vous les voyez tellement hauts que vous en êtes un peu saoul.

Notez : vous n'ouvrez qu'un œil et vous en avez deux ; vous êtes sur le dos et vous pourriez être debout ; vous regardez à gauche, et à droite, pour vos deux yeux, devant vous, derrière — sans corniches, avec son soleil, avec ses nuages, — vous auriez encore le ciel.

Alors vous pensez à quelque chose de grand, vous pensez à quelque chose de puissant, à quelque chose qui n'est plus des hommes, à quelque chose qui vous rend un peu saoul ; vous pensez un mot, vous dites : Dieu.

Comment flâner par la bruyère et ne pas croire en Dieu ?

Henry croyait en Dieu. Il suffisait de lire ses lettres aux amis : « Je crois en Dieu. » Il est noble, quand on a quitté la ville, quand déjà l'on a dit : « Je suis simple », d'avouer : « Mon Dieu, oui, je crois en Dieu. »

D'ailleurs, sous le grand ciel, on trouve les

petites fermes. Dans leur ferme, les paysans ont tous une armoire et sur cette armoire une Vierge. Le soir ils tirent un chapelet et, devant cette Vierge, ils prient. Alors on a cette armoire, on a cette Vierge, on a ce qu'il sied quand on prie devant une Vierge : on a la Foi.

Comme en Dieu, Henry croyait à la Vierge.

Et celle-ci sur l'armoire, de la place où vous honorez l'Épouse, auriez-vous le courage d'éloigner l'Époux ? Une grande barbe, un Jésus dans les bras, cela fait près de la Vierge un beau saint Joseph. Sainte Barbe aussi est intéressante parce qu'elle porte une tour, et encore plus sainte Catherine, à cause de sa roue dentée. Ce sont des images naïves, dites le mot : un peu simples. Tantôt l'une, tantôt l'autre, vous en trouvez un peu partout sur les murs dans les fermes ; alors, vous qui arrivez de la ville, vous déjà si simple, vous croyant de Dieu et dévot de la Vierge, vous n'allez pas compliquer les vôtres avec des *Vénus* et des *Victoires*. Vous y clouez ces images, et, puisqu'elles y sont, vous y croyez.

Comme en Dieu, comme en la Vierge, Henry croyait aux Saints.

Que ces Saints sur l'armoire, un ami vienne, qu'à vous admirer entre vos poules, il vous ait appelé « Saint François » et que le soir vous lui disiez : « Mon cher, si tu veux, couche-toi, quant à nous, nous ne voulons pas manquer notre prière », ce Dieu, cette Vierge, ces Saints, comme vous les aimez ; comme, entre vos doigts, votre nez se recueille ; comme vous dites avec force : « Je vous salue, Marie », pour que la Vierge et un peu aussi cet ami vous entendent.

Que cet ami parti, et avec lui la nouvelle de ce qu'il a vu, vous entendiez, un matin, sonner cette cloche de couvent... Certes, ce couvent vous ne donnez pas là dedans comme dans une fourmilière dont vous vous dites : « Tiens, je ne l'avais pas vue. » Un couvent, cela se voit dès qu'on arrive, surtout un couvent de Trappistes. Vous savez bien qu'il existe. Vous vous êtes même promis : « Un de ces jours, il faudra bien, j'irai voir ces moinillons. »

Ainsi, ce matin, on se décide. On s'arrête à leur porte : « Des moinillons, bah ! » ; on sifflote. Puis on sonne, on regarde cette porte qui va s'ouvrir, après on resonne et cette porte, qui devait s'ouvrir, refuse de s'ouvrir.

Tonnerre ! S'appeler Henry Boulant, sonner à une porte et que cette porte refuse de s'ouvrir, voilà qui vous enrage. On voudrait savoir ce qui se passe derrière cette porte, on voudrait avoir le droit de pénétrer derrière cette porte, on voudrait avoir le droit de rester derrière cette porte et pour être sûr d'y rester, ne plus jamais se trouver que de l'autre côté de cette porte.

Le lendemain on retourne. Plus une porte qui doit s'ouvrir : une porte qui déjà ne s'est pas ouverte. A peine si l'on sonne, très humblement on resonne, et cette fois : « Merci, frère », on salue le moine qui vous reçoit à cette porte.

Qu'il fait bon de ce côté-ci de la porte ! Cette belle cour, ces beaux arbres, ces allées de prières ! Voilà dans sa grotte la Sainte Vierge, voilà devant la Vierge un moine ; voilà derrière ce moine une autre porte :

— Que nous commencions par l'église ? Certainement, frère.

On entre dans l'église et là, sapristi, tous ces moines ! On ne s'imaginait pas : on les a déjà vus ; ils travaillaient dans leurs champs en froc, oui, mais avec des sabots comme vous ; ils retournaient du foin, ils chipotaient du blé : en somme, des paysans travaillant dans leur champ. Mais ici dans leurs stalles, rangés contre le mur, ces longues barbes, ces grands manteaux, ces têtes qui pendent, mais on dirait des morts. Morts déjà, on les a plantés là. En voilà un qui avait la bouche ouverte, sa bouche reste ouverte. Celui-ci regardait le ciel et ses yeux encore le regardent. Et celui-là, tout penché, si on ne se dépêche, il va se fiche par terre !

Vous en comptez ainsi quatre-vingts ; vous pensez : « Ces hommes qui font le mort pourraient être des hommes qui font la vie » ; vous en écoutez d'autres, au fond du chœur, comme on pousse une plainte, chanter leurs psaumes ; vous en distinguez un tout blanc, drapé comme dans un tableau, devant les orgues ; et il y a ces orgues ; il y a l'encens, il y a les vitraux, il y a les cierges, il y a l'ombre où se recueillent les couleurs de ces vitraux et les lumières de ces cierges, et alors ce que vous contemplez devient beau, devient émouvant, plus que beau, plus qu'émouvant, devient... presque littéraire !

Dites : un spectacle littéraire ! Avoir sa place dans ces stalles, la barbe de celui-ci, l'extase de celui-là ; ne pas écrire, mais vivre cette belle page. Le voyez-vous, Henry Boulant, la

tête rasée, enfermé dans son manteau, mort parmi ces morts, simple parmi ces simples et humble, oh ! beaucoup plus humble que ces frères qui sont déjà si humbles ! « Henry Boulant s'est fait Trappiste. » Pas curé, entendez-vous, ce serait banal ; pas Jésuite, ce serait laid : Trappiste ! Quelle nouvelle ! Les amis le sauraient ; les amis viendraient voir ; les amis seraient à regarder Henry Boulant, précisément comme, de sa place, Henry Boulant est à regarder ces moines.

Mais fi ! Pense-t-on aux amis ? Ces moines croient en Dieu ; quand on croit en Dieu le reste est vain, on renonce à ce reste, on pousse son idée jusqu'au bout. Pousser une idée jusqu'au bout, entrer dans l'Absolu, ainsi, d'après une parole que l'on sait, devenir parfait, en ville, dans la bruyère, devant ses livres, entre ses poules, voilà ce qu'on voulait, n'est-ce pas, Henry Boulant ?

D'ailleurs, non seulement depuis toujours on croyait en Dieu : on l'aimait. Si... si... dès l'enfance. On renversait leur couronne, mais on faisait mémé aux petits Jésus ; on avait sa tante Louise, on avait sa brave Tante-Nonne. Bien entendu, on a fait des bêtises ; la gifle de sa tante, on l'a méritée ; on s'est encanaillé avec des femmes. Justement : s'encanailler avec des femmes, baiser des femmes, encore des femmes, c'est Dieu que l'on cherche dans la bouche des femmes. On s'est trompé, soit ; on n'a donné que du stupre et bu de la salive, soit ; on est devenu un pêcheur dégoûtant, soit ; tant mieux, ce stupre, cette salive, on les expie et le Trappiste est celui qui expie.

Et puis vous connaissez un mot qui vous plaît : la Grâce. La Grâce : un troupeau passe : moutons, moutons, moutons ; et dans ce troupeau, entre ces moutons, l'œil de Dieu cherche, l'œil de Dieu découvre, l'œil de Dieu choisit Henry Boulant, pas un mouton comme les autres : un bélier noir. « N'est-ce pas, Seigneur, que vous avez discerné ce bélier noir ; que votre Grâce l'a touché ; que vous l'avez mené ici ; que vous allez l'y garder, bélier le plus noir parmi ces béliers noirs ?... »

Après on ne sait plus : cette porte, cette église, ces moines, cet Absolû, cette Grâce, on sort ; peut-être que l'on marche dans la bruyère ; on médite, puis on rentre.

Henry rentra.

Dans le jardin Marie chipotait des légumes. Mon Dieu, oui, quand une Marie dans un jardin chipote des légumes, la tête en bas, elle met la croupe en l'air.

Une croupe en l'air, voilà qui vous rappelle que vous n'êtes pas encore Trappiste, que vous avez une femme, que jamais, à cause de cette femme, vous ne deviendrez Trappiste. Elle demanda :

— Eh bien, as-tu vu le couvent ?

— Mais tais-toi donc ; tu me dégoûtes !

Pauvre Marie ! Elle était là avec sa croupe, oui, que l'on met en l'air, mais aussi avec les doigts qui cousent, avec les bras qui traînent les œufs, avec sa poitrine de maman, où il fait bon pour un gosse de reposer la tête. Alors, Henry, pourquoi hier, même pour cette croupe... et aujourd'hui : « Tu me dégoûtes » ?

Il disait : « Les Trappistes ont dans les yeux quelque chose de bleu que l'on ne trouve que dans les yeux des Trappistes. » A cause de ce bleu, le matin il se levait : « Je vais chez les Trappistes. » L'après-midi : « Je vais chez les Trappistes. » Quand Benoit arrivait : « Dites-moi, Benoit, est-ce que les Trappistes... ? » Tant qu'un soir, il annonça : « Ecoute, Marie, l'homme et la femme dormir ensemble... je trouve cela malpropre... » et voulut un lit pour lui seul — comme un Trappiste.

Elle était dans le sien. Ces Trappistes, mon Dieu, elle les connaissait. Du bleu dans les yeux, peut-être ; quand même des hommes. Un jour elle avait cheminé avec le P. Isidore. Le P. Isidore avait comme fonction de visiter les malades : un religieux modèle, prétendait Henry. Eh bien ! ce religieux modèle, en allant chez son malade, fumait un gros cigare de Monsieur. Et le Père Abbé « Tu sais, avait dit Henry, cet homme, quand on l'aborde, on se met à genoux, on baise son anneau ; jamais je n'oserais. » A genoux, Marie ? Elle n'avait même pas regardé la bague, il avait dit : « Bonjour, Madame, un temps superbe pour les pommes de terre. »

— Petits côtés, faisait Henry,... tu verras.

Elle vit, en effet. Un jour, il amena un frère, le frère Joachim, qui, au couvent, s'occupait de la basse-cour. Il venait voir celle d'Henry. Il dit :

— Moi, Madame, si vous voyiez mes poules... moi, Madame, mes poussins ; moi, mes coqs, Madame.

Tout comme un autre paysan qui ne pense qu'à ses propres affaires.

— Petits côtés, petits côtés, disait Henry. As-tu vu ses yeux ?

Ainsi, un jour, il voulut qu'elle comprît :

— Tu sais, il y a le Mal... Tu dis ?.. Si, si, il y a le mal. Eh bien, ces Trappistes qui croient en Dieu, qui aiment Dieu, qui ont poussé leur idée jusqu'au bout, prennent sur eux ce Mal, effacent ce Mal, parce que sinon, aux yeux de Dieu, il y aurait plus de Mal que de Bien en ce monde. Ce sont des saints.

— Ah ! des saints !

Comprit-elle Marie ? Pour une Marie, le plus grand mal est le mal que l'on a dans son ventre, et ce que l'on pousse jusqu'au bout, c'est aussi du côté de ce ventre. Cependant elle ne rit pas.

Pourquoi l'oublier ? N'aie pas honte, Marie. Il n'est pas à ta honte, ce livre. Tu te souviens : les belles courtepointes. Il existait autrefois une Marie qui s'appelait Blanche et crochetait des courtepointes : elle attendait les types, oui, au Grand Neuf. Humble et douce cloîtrée, cette Marie, que savait-elle de ces autres cloîtrés qu'on appelle des Trappistes ! Pour cette Marie, déjà le Mal, l'idée que l'on pousse jusqu'au bout... Et pourtant ! Pourtant, si on lui avait dit : « De ce type qui entre, tu prends sur ta chair quelques-unes des souillures. » Si on lui avait dit : « Tu expies le Mal, parce que le Mal existe. » Si on lui avait dit : « Cent sous que tu touches et là haut des Grâces qui sont les cent sous du bon Dieu. » Si on lui avait dit... Si on lui avait dit : « Marie, tu connaîtras des Trappistes : comme toi, ils sont dans leur cellule, et toi, comme eux, si

tu y manquais, il manquerait quelque chose au Bien qui compense le Mal de ce monde... » Si on l'avait dit, ô Marie, — ô Blanche d'autrefois, accueillante et douce Nonne du Grand Neuf...

Et alors pour Marie... Mais il fallut auparavant bien des choses. Il fallut, dans son lit, des nuits à tourner seule, parce qu'Henry, dans le sien s'obstinait à jouer aux Trappistes. Il fallut qu'à tourner, elle comprît : « En effet, l'homme et la femme, c'est quelquefois malpropre. » Il fallut qu'à ne plus manquer les messes du dimanche, elle suivît les messes de la semaine ; qu'à s'agenouiller devant le prêtre à confesse, ce prêtre lui dit : « Aimez le Bon Dieu, mon enfant. » Il fallut des communions, où, quand on y pense, cette hostie, on sent, par tout le corps, presque un Henry qui vous touche. Il fallut, un jour, l'histoire d'une autre Marie, une sainte vous savez, qui vida sur les pieds de Jésus le flacon de parfum qu'elle avait reçu d'un type. Il fallut une procession et ses robes blanches... un beau sermon. Il fallut surtout qu'à voir Henry prier elle connût les prières d'Henry ; qu'à lui trouver sur le corps un scapulaire, elle portât ce scapulaire ; qu'à toujours penser d'après lui, encore plus elle pensât d'après lui ; et alors, un soir, comme on traîne les œufs pour Henry, comme on aime la bruyère pour Henry, parce qu'elle croyait que son Henry voulait devenir un saint, — en regardant son Henry, elle eut dans les yeux quelque chose de ce bleu que l'on voit dans les yeux des Trappistes. Et ce qu'elle dit !

— Si tu savais, je voudrais tant devenir une sainte !

IX

Si l'on pouvait en rester là !...

Le temps aurait passé comme il passe dans la bruyère — sans rien. Quelque part une petite ferme. Peut-être, parce qu'il était vieux, on aurait réparé le toit. Ainsi, plus rouges, on aurait vu les tuiles de ce toit. Mon Dieu, les choses que l'on porte en soi, que l'on aurait voulu écrire, seraient restées les choses que l'on aurait voulu écrire. Par contre, on aurait vu ce soleil dont on dit : « Qu'il est beau, ce soleil ! » Il y aurait eu deux cents poules, de ces poules : « Ça c'est curieux, Madame, toutes ces poules qui sont blanches. » Il y aurait eu les poussins, il y aurait eu les coqs, il y aurait eu pour ces bêtes une brave femme de Marie, pour cette Marie un brave homme de Henry, deux paysans nature, plus à prétendre : « Nous sommes simples », des gens comme on est, du bleu dans les yeux certes, mais pas trop, pas comme les saints, parce qu'un jour un Père Isidore aurait dit : « Tatata, mes enfants, soyez ce que vous êtes, le Bon Dieu aime cela. »

Vraiment oui, le Bon Dieu eût aimé cela, et aussi les deux mille francs de la Tante Nonne et les « Faites votre devoir » de la Tante Louise et même les « Vous ne ferez jamais rien de bon » de l'oncle ingénieur.

Si l'on pouvait en rester là !

Ah ! si on s'appelait Alphonse, ou Benoît.

ou Guido ! Mais Henry, et par là-dessus Boulant. Avec ce nom il arrive que deux ans dans la bruyère, cela fait combien de jours dans la bruyère ? Que ce soleil dont on pense : « Il est beau », est ce même soleil dont tous les jours on a dit : « Il est beau. » Que ce bleu que l'on voit dans les yeux des Trappistes, eh bien, quoi ? c'est du bleu dans l'œil d'un Trappiste. Que ces choses surtout que l'on portait en soi, que ces choses que l'on n'a pu sortir, on veut à tout prix les sortir. Et, parce que, dans la bruyère, on les garderait pour soi, tout ce qu'alors on constate ! D'abord, qu'avec ces deux cents poules, au lieu du « pas de maître » qu'on voulait, on a deux cents maîtres ; qu'avec ces deux cents poules, au lieu du silence qu'on cherchait, on a deux cents gosiers à crier : « Kedaak » quand on pense ; qu'avec ces deux cents poules, si bien qu'elles pondent, si pauvrement qu'on vive, on a deux cents becs picorant avec vous les deux mille francs de la tante. Goudron l'argent ; même à la campagne, on s'y poisse les ailes.

— Bah ! on s'arrange, dirait un Benoit.

Pas Henry ! Un jour, il dit :

— Tout de même, la ville...

Plus les sapins qui s'ennuient, plus les abeilles toujours abeilles, plus les poules, ces garces ! De bonnes voitures qui font du bruit, les amis qui travaillent, la Vie qui vous accoste : « Toi qui cherche, petit ; regarde, je ne suis pas en froc, moi. Ma robe est belle, je suis vêtue d'idées. Nue, mes cuisses sont encore de l'idée ; plus loin, si tu entres, toujours de l'idée ; dis petit... celles que tu cherches... »

Henry, Henry ! Et l'Argent ? Les boîtes à mouches ? Bast ! si peu grandes, ces boîtes ; à l'intérieur, de la place pour qu'on vous y attrape ; mais, alentour, la terre entière pour qu'on les évite.

Un autre soir... Mais qui parla ainsi ? Marie revenait de la ville où il est dur, quand on traîne les œufs, de gagner quelques sous. Ils se reposaient au lit. Ils étaient comme quand on s'aime : tellement bouche à bouche, que d'une bouche à l'autre, les paroles, on ne sait d'où elles viennent. Il vint celles-ci :

— Dire qu'en ville, en quelques instants, certaines femmes...

Il ne s'agissait pas des œufs qu'on traîne, il ne s'agissait pas de machine à coudre :

— Dire qu'en ville...

Un corbeau passe, il lâche un gland ; après des années voilà un chêne. Une pensée vole, un mot tombe ; pas des années, pas des mois, une minute, n'est-ce pas, Henry ? une minute et l'on réfléchit : l'argent à gagner, les idées à sortir, la ville, les boîtes à mouches et près de soi, sous la bouche, une de ces femmes qui en quelques instants...

Il fit :

— Si tu... si nous essayions, Marie ?

« Nous », pas « tu ». Parce qu'un jour il avait compris : lorsqu'il faut de l'argent, il n'y a pas les autres et qu'il avait dit : « Nous sommes deux, Marie. »

Elle donna sa réponse de Marie :

— Oui.

Seigneur ! est-ce ainsi que cela se passe quand une idée tombe et veut devenir un chêne ?

C'était pourtant la Marie, du bleu de sainte dans les yeux ; c'était Henry : « Mon Dieu, votre Grâce m'a touché. » S'aimant bouche à bouche, ils étaient nus comme leurs lèvres. Henry se leva, Henry fit de la lumière et après, ô tante Nonne, ô tante Louise, ô l'oncle ingénieur, ô tous les autres Boulant de bonne famille, dans cette ferme où ils avaient vécu si simples, devant sainte Barbe et sa tour, devant sainte Catherine et sa roue dentée, Henry découvrit sa femme, Henry regarda sa femme, non comme l'époux regarde son épouse, mais comme Vladimir la môme qui va lui gagner des sous ! Il dit :

— C'est bien, ça peut aller.

Henry, Henry, si tu en restais là... De l'homme à la femme, à se toucher nus, il monte parfois un peu de vice... Mais voici le matin, aux yeux purs, comme un pardon de Dieu.

— Non.

Un jour, dans le train, vers la ville, monta une Marie, sans paniers, qui fit dire à Benoit :

— Mon Dieu, Madame, qu'allez-vous faire, si belle, à la ville ?

— Rien, Benoit, des visites...

Le soir, elle raconta :

— Si j'avais voulu ! Un, dès la gare... un m'a dit... un autre...

Elle était à la fois un peu pâle et très rouge.

Henry, Henry ! Elle n'a pas voulu. Si tu en restais là... Les Boulant, tu as raison, tu t'en fiches ; mais ta femme ! Regarde ses yeux. Et toi, ne sens-tu pas dans ton cœur, ne sens-tu pas dans ta chair... Allons, allons... Voici tes poules ; les choses qu'il faut qu'on sorte,

bast ! écoute Benoit : « Moi, Monsieur, à votre place, je planterais l'année prochaine… »

L'année prochaine, ah ! bien oui !

— Le mois prochain, dit Henry, nous partirons.

On n'attendit pas ce mois. La maison qu'on ordonne, cela regarde Marie. Mais démolir ! Vlan ! Henry arracha les clous ; vlan ! par terre, les poteaux ; vlan ! qui voulut de ses poules ? qui ses poussins ? vlan ! à coups de sabots, à tous les coins du ciel la belle cendrée de l'âtre.

Et tes sabots, Henry ?… Vlan ! après la cendrée, à tous les diables, les sabots !

Henry, Henry ! si tu voulais. Regarde Alphonse. Il bêche sa terre ; hier il l'a bêchée ; demain, il bêchera sa terre. Vraiment, si comme lui…

— Non !

Il restait la ferme :

— A qui la ferme ?

Il restait le chien :

— A qui le chien ?

Ce qui doit sortir, il faut qu'on le sorte !

… Après il pleura : dans une gare, au moment de partir, toujours un peu on pleure.

X

Tout de même ces trois plis sur le derrière étaient plutôt ridicules. D'ailleurs, est-il bien vrai que les autos soufflent des vesses parmi la ville ?

Ils arrivèrent un soir. Marie sourit : « Enfin, la ville ! » Henry flaira : « Hum ! la ville ! » Ensuite, il dit :

— Marie, tu sais ce que tu m'as promis ?

De telles idées ! Evidemment, elles ne pousseraient pas entre les épures d'un oncle ingénieur. Ce sont fleurs de solitude. Il faut avoir considéré la Vie du côté de la bruyère ; avoir lu l'*Imitation* où tout est vain ; avoir porté des sabots ; avoir mesuré combien grand ce nuage et, à l'envergure de ce nuage, combien petit le sexe de la femme.

— Marie, il ne s'agit pas d'argent. Ce serait malpropre. Je me fous de l'argent, mais tu sais : écrire.

Elle savait : l'Art !... tout sacrifier à l'Art...

Un soir elle rentra. Bien entendu, Henry écrivait. Elle dit :

— Chéri, voilà, j'ai dix francs.

Il devint très rouge, puis très pâle ; — comme Marie là-bas.

Le lendemain, il ne devint que très rouge.

Pour une Marie, on sait comment cela se passe. Le boulevard. Une dame : la bouche, vous savez, comme deux cerises, des joues après des mois de bruyère, l'œil qui dit au Monsieur : « Je n'ai pas peur de l'homme » et comme preuve, sans les trois plis sur le derrière, de ça et de ça, qui fait loucher les hommes. Peut-on empêcher le Monsieur de souffler à la dame : « Etes-vous vraiment si pressée ? » que de ce « de ça et de ça » on voudrait — en moins pressé, Madame — faire la connaissance. Il existe des hôtels.

Marie disait :

— J'étais en course... mais enfin...

Un peu comme autrefois à Londres. Pourtant, distinguez bien. Londres était l'Angleterre, le pays du melon au poivre, loin, de l'autre côté de l'eau. Ici, presque le pays de Mère ; en plein, le pays d'un certain M. Dupin, gare, le commissaire ! Elle n'allait pas mettre de ces robes dont le trop de rouge ou le trop de vert font de vous la dame que l'on remarque, tous les jours, en rouge ou vert. Et puis, l' « Art » est un mot plus précis que la « Pipe de la Reine ». Et puis il ne s'agissait plus d'un d'Artagan : c'était Henry ; elle, Marie-l'Épouse.

Avant de sortir, Marie-l'Epouse enlevait son alliance. « Je ne voudrais pas qu'on sache. » On ne savait pas, en effet. Cinq francs... dix francs suffisent dans son ménage à une Marie-l'Épouse. Elle reprenait sa bague, elle redevenait Marie-l'Épouse.

Ce n'était que cela.

Henry, lui, travaillait. Evidemment, évidemment, puisque pour ce travail, Marie... Quand elle partait : « Tu vois, je m'installe à ma table » ; il s'installait. Tout de même, devant sa table, pendant des heures à se dire : « En ce moment que fait Marie ? » Henry était parfois nerveux. On ne sait d'où elles viennent, on trouve au fond de soi des choses qui ne sont pas précisément celles que l'on cherche quand on est à sa table pour écrire. On trouve des balivernes dans ce genre : « Le mariage est le mariage » ; des rengaînes, à quoi peuvent-elles servir ? comme celles-ci : « La propreté morale » ; d'autres mots, des termes de médecine, dont on pensait : « Pas pour moi,

la vérole » ; encore certaines histoires dont on haussait les épaules : « Ce fou a tué une femme. Tant pis pour elle ; est-ce que cela me regarde ? » Et voilà que ces balivernes, ces mots, ces histoires, tout à coup se mettent à vivre ; que le mariage, après tout, oui, c'est le mariage ; que la propreté morale, cela se porte ; qu'un chancre, cela vous mange ; que ces fous, mon Dieu ! peut-être en cette minute...

De toutes ces choses plein la tête, pendant qu'il attendait Marie, il lui arrivait de se dire : « Mon vieux, ce que tu fais là, tu es un fameux cochon. »

Si cochon que cela ? Avez-vous remarqué ? Vous regardez une femme : le nez comme ceci, la bouche comme cela. Vous regardez encore ; plus comme ceci : un autre nez, une autre bouche. Vous persistez : pour peu, vous ne reconnaîtriez plus cette femme. Ainsi pour les idées : vous les fixez longtemps, leur figure change.

Ces heures à rester seul, Henry fixait beaucoup les idées. Un jour, la singulière figure ! Elle avait du bleu des Trappistes. Sa bouche était triste et ne pouvait que se taire :

— Bast, répondit Henry.

Un autre jour, on aurait dit une maman : comme une maman, elle fut très bonne :

— Pas un cochon, Henry, un pauvre gosse.

— Oh ! oui, un pauvre gosse.

Un autre jour, très nue, elle riait comme une vraie sotte :

— Hi ! hi ! te voilà un p'tit homme.

— Hi ! hi ! fit Henry, un p'tit homme.

Une autre fois, peut-être bien qu'elle portait des lunettes :

— La prostitution : un mot. Avec ses doigts, ou quelqu'autre organe, la femme qui travaille, travaille. Un point, c'est tout.

— C'est tout, accepta Henry.

Puis une, qu'il reconnut. Elle ressemblait à la toute première, celle qu'il avait vue à la campagne, mais avec une bouche plus grande et de grands bras pour de grands gestes :

— Pense à tes amis. Rappelle-toi Maurice. Comme toi : « Tout sacrifier à l'Art ». Rappelle-toi Louis : « L'artiste doit être libre ! » Où maintenant ? Des femmes, des gosses, une boîte à mouches. Bouclés, à cracher sur l'Art. Toi, du moins, tu...

— Moi, du moins, je...

Il se campait. Et peut-être pour un Henry n'est-ce que cela. Il cherche, il tâtonne, au juste il ne sait pas, tantôt la main dans le bleu, tantôt les doigts par ailleurs, mais ce qu'il faut humblement, le voici : au bout de sa plume tenir un rien d'encre, et de cette encre, comme les autres avec ce qui sort de leur sexe, produire un peu de vie... Quand c'est ainsi, qu'importe cette belle culotte : la propreté morale ? On est à poil.

Mais alors pourquoi, certain soir, Henry, ta plume, la laissas-tu, ta plume ?

— Je t'accompagne, Marie, tu marcheras devant.

Elle marcha devant. Elle pensait :

— Henry qui me suit, cela me gêne.

Lui :

— Sera-ce celui-ci ? sera-ce celui-là ? Je n'aimerais pas beaucoup que ce fût un de ceux-là.

Ce fut un de ceux-là ; le lendemain encore un de ceux-là ; presque tous les jours, un de ceux-là. Il suffisait même que ce fût celui-là, pour qu'il eût préféré tous les autres, mais pas celui-là. Oh ! cela pinçait. Votre femme avec celui-là, votre femme dont vous savez ce qu'elle va faire, dont vous savez comment elle va le faire, ces rues qu'elle traverse, ce vestibule qu'elle franchit, ce store qui s'abat : « Mon petit, mêle-toi de tes affaires. » C'est alors que l'on réfléchit : « L'amour est l'amour », qu'on pense aux fous, qu'on doit des deux pieds, « non et non », s'accrocher au trottoir pour ne pas bondir là-haut et de cet homme, qu'on devine en chemise dans un lit, faire un homme, n'importe comment, à travers la fenêtre...

Mais, sans doute, qu'à trop souvent se dire « non » on ne sent plus ce « non » ; qu'à trop la fixer, la douleur change comme l'idée dont on ne retrouve plus le visage. Un jour ce type, Henry méprisa ce type : « Toi, mon bonhomme, si tu savais le peu qu'on te donne. » Un autre jour, ce type, Henry sifflota derrière ce type : « Peuh ! mon bonhomme... » Un jour ce type... sait-on ce qui vous vient quand on pense à ce qui se passe derrière un store baissé ?... A peine filé ce type, Henry retrouva sa Marie, il sauta sur Marie, et comme jamais il n'avait aimé sa Marie, il aima sa Marie. Et pour avoir une fois, de cette manière, goûté de sa Marie, les autres fois, il voulut : « Encore celui-ci, encore celui-là, même celui-là... » tant il brûlait, ardent de tous ceux-là, de reprendre pour lui seul sa Marie.

Le même pourtant qui avait dit : « L'homme

et la femme, c'est quelquefois malpropre. »... Vraiment, on cherche, on tâtonne, les mains à gauche, les mains à droite, puis un soir — comme une idée qu'on pousse jusqu'au bout, — plouf, dans la merde !

Pour Marie, un jour son père mourut. Elle pleura beaucoup ce pauvre homme qui l'avait tant battue. Elle fut ainsi en deuil.

Elle enlevait sa bague, elle allait. La robe qui s'use, Henry s'il est triste, le policier s'il vous guette, à ne pas connaître le mal, il n'existe pas d'autre mal. Il lui restait du bleu dans les yeux.

Une fois pourtant elle rencontra une amie. Un bébé par la main, un second dans une voiture, cette amie dit :

— Moi, tu vois.

— Oui, dit Marie ; moi je fais des courses...

Et sur le bleu des yeux, pour elle seule, un « tout de même » mouillé comme une larme.

Une autre fois, elle vit Louise, l'amie du Grand Neuf :

— Ah ! Blanche ! ou plutôt Marie, tu as de la veine d'être sortie de tout cela.

Oh ! oui. Beaucoup de veine. En plein dans tout cela.

Bast ! comme disait Henry. On est contente, on veut être contente. Elle souriait à Henry qui faisait, à la suivre, ses drôles d'yeux. A cause de ces yeux, elle ne comprenait pas toujours :

— Je ne sais pas, il me semble, tu deviens un peu vicieux.

Marie, Marie, innocente Marie, si on t'avait dit : « Cet homme sur ton ventre, et qui râle, c'est de la pensée qui pourrit ».

Mais non, mais non, simplement un gosse qui s'amuse :

— Amuse-toi, mon gosse... Va.

XI

Il ressemblait à un certain Monsieur qu'elle attendait de Mons. Il répondit :

— Non, je ne suis pas ce Monsieur, mais si vous voulez...

Elle dit :

— Vous voyez, je suis en course.

Henry n'était pas là. Ils prirent une rue, puis la suivante. Devant un vestibule, elle comprit : « Entrez là. » Elle hésita parce que la maison ne lui semblait pas un hôtel, et vlan ! dans son dos une main poussa pour qu'elle entrât quand même. Un policier qui vous pince est toujours un peu lâche. Elle se mit aussitôt à pleurer.

Elle était en noir pour son père. Le commissaire écouta son agent. Il dit :

— Et vous vous mettez en deuil ? Les hommes aiment cela.

Elle rectifia :

— Non, Monsieur, ce n'est pas pour les hommes, c'est pour mon père.

— Ah ! ah ! et vous êtes veuve ?

Elle devint très rouge :

— Non, Monsieur.

— Pas célibataire non plus, cela se voit.

— Non, Monsieur.

— Votre nom ?

— Marie Guillot, Monsieur.

— Ah ! ah ! Marie Guillot ; sans doute votre nom de jeune fille ?

— Oui, Monsieur.

— Et l'autre, celui de votre mari ?

— Oh ! non, Monsieur.

— Vous devez... Vite.

— Monsieur...

— Allons, plus vite.

Elle dut :

— Henry Boulant, Monsieur.

— Ah ! ah ! Boulant... Nous verrons cela.

Il avait écrit à mesure. Il dit :

— Signez là.

Elle lut que Marie Guillot, épouse Boulant, costumée à cet effet en veuve, avait accosté un homme, lui avait dit : « Ah ! voilà le Monsieur de Mons » et demandé cent sous. Elle avait accosté l'homme, mais demandé cent sous :

— Ce n'est pas vrai.

— Si.

— Non.

— Si. D'ailleurs il faut signer.

Elle signa. Elle pleurait toujours.

On la mit dans une voiture et près d'elle l'homme qui l'avait pincée. Même pour une Marie, cela s'appelle une sale vache. La sale vache dit :

— Ne pleurez pas ; moi, vous savez, je faisais mon métier.

— Vous n'auriez pas dû, fit Marie ; et maintenant que va-t-il arriver ?

— Ça dépend. Vous vous arrangerez avec M. Dupin.

M. Dupin semblait l'attendre. Il avait sa figure jaune :

— Oh ! oh ! l'épouse Boulant, l'ancienne fille Guillot. Un jour ou l'autre, on les retrouve toutes... Et votre mari sait-il ?

— Oh ! non, Monsieur.

— Et qu'est-ce qu'il fait, ce mari ?

— Il écrit, Monsieur.

— Ecrire, est-ce un métier, cela ?

— Il donne aussi des leçons, Monsieur.

— Bon... bon... nous verrons cela... demain.

On la remit dans la voiture ; on arriva chez un troisième commissaire. Celui-là parla peu. Il ouvrit un livre :

— Votre nom, là.

Elle pleurait. Elle écrivit : « Marie Guillot. » On la mena quelque part.

Cela n'a l'air de rien.. Cette cellule qu'on renferme, une cloche qui sonne l'heure, par terre une paillasse pour celles qui veulent ; on voit des femmes se jeter sur cette paillasse et aussitôt dormir. Ce ne sont pas des Marie. Pour une Marie, violon ou cachot, sous clef, devient la prison, quelque chose de honteux, puisqu'en prison on boucle criminels et voleurs, des gens coupables d'actes dont elle comprend la honte. Et puis se trouver là *pour cela*. On voit clair tout à coup. On a beau se venger : « Sales vaches », ceux de la police, quand ils vous tiennent, et *pour cela*, ce qu'ils vous tiennent ! Il y a la visite, le docteur qui vous examine ; on connaît certaines histoires d'hôpital où pour un bobo, pour rien, durant des mois, des femmes ont été gardées... Et puis M. Dupin et ses registres... ces registres si

durs à s'ouvrir quand une Marie Guillot y présente son nom, mais crac ! comme un piège quand une épouse Boulant n'y voudrait pas le sien. La voyez-vous, l'épouse Boulant, attrapée à ce piège ? La voyez-vous couchée dans un de ces lits où l'on couche les mauvaises femmes ? Et Henry, pendant ce temps-là ?... Comme on comprend : « Ce que tu faisais, Marie, était mal puisqu'il existe des sales vaches pour l'interdire. » C'est alors que, larmes sur larmes, on n'a pas assez de toutes ces larmes ; qu'on voudrait à tout prix n'avoir pas fait cela, ne pas être dans cette cellule, se trouver près de son gosse et lui dire : « Mon gosse, n'importe quoi, mais plus jamais cette vie-là. »

Oh ! non, elle ne fit pas comme celle qui, flûte ! s'endorment sur cette paillasse. Elle était là... Et la campagne où l'on vivait si bien ! Et le temps où elle cousait des chemises ! Et son Henry, qu'est-ce qu'il faisait ? Et M. Dupin, qu'est-ce qu'il dirait ? Et cette cloche, mon Dieu ! qu'elle écoutait, encore, puis encore, briser la nuit en longs morceaux de nuit...

« Je suis un mec. » On a poussé cette idée jusqu'au bout.

Une bonne cigarette, en pantoufles, Henry était resté, à cause d'un livre. Le mec attendait sa môme : il lisait. Vers onze heures, au bas d'une certaine page, il ne fut plus curieux de savoir ce qui se passerait de l'autre côté de cette page. Un mec n'est pas inquiet. Il bâilla.

— C'est agaçant, Marie qui n'arrive pas !

Il se leva jusqu'à la fenêtre. Il prit un peu

d'air ; il faisait vraiment fort beau. Du côté où la môme aurait pu, il ne vit pas venir sa môme. De l'autre côté, non plus. Il réfléchit : « Dommage, si Marie rentrait, nous ferions un petit tour. » D'ailleurs ils ne faisaient jamais un petit tour. Très lasse, Marie disait : « Vite au dodo. » Ah ! oui, le dodo. Il était un mec, mais un bon mec. Il alla jusqu'au dodo l'ouvrir, puisque cette nuit, rentrée tard, sa môme serait encore plus lasse.

Puis il revint à son livre.

Tiens ! A peine à son livre, il préféra : « Si je retournais à la fenêtre. » Il s'écria : « Oui, j'y vais. » Il y alla même très vite, car on venait de sonner, et quand on sonne la nuit, c'est toujours pour vous.

Il se pencha et, devant la porte, il aperçut deux agents :

— Psst, pour qui est-ce ?

— Pour M. Boulant, Monsieur...

— Ah ! Boulant... c'est moi... qu'y a-t-il ?

— M. Boulant, c'est vous ? Eh bien, Monsieur Boulant, si vous attendez votre femme, ne l'attendez plus ; on l'a écrouée.

Ecrouée ! On sait ce que cela veut dire. Tout de même, il demanda :

— Ecrouée, vous dites ? Pas un accident ? Rien de grave ?

— Ça, Monsieur, nous ne savons pas. Ecrouée, voilà... Bonsoir.

Henry était un mec, bien entendu ! Et que font-ils les mecs quand on a pincé leur môme ? Ils disent « bast ! » et s'en foutent. « Bast ! », fit Henry et puis... Mon Dieu ! certaines nouvelles, on les attendait avec une angoisse si

précise que lorsqu'elles arrivent, mec ou non, on sent au cœur un petit froid qui fait rire. Vraiment Marie arrêtée, c'était drôle.

Il pensa : « J'irai la réclamer, mais c'est drôle. » Il prit son chapeau pour aller et, vraiment Marie arrêtée, c'était drôle. Il dégringola des marches, et comme il descendait ces marches, comme il arrivait dans la rue, vraiment dans cette rue, malgré qu'il courût, malgré qu'à courir il se vît en pantoufles, Marie arrêtée, mon Dieu, Marie arrêtée, comme c'était drôle !

Pourtant, en arrivant chez le commissaire, il devint tout à coup très pâle. Il aperçut, il est vrai, un de ces gros commissaires, un de ces mufles de commissaires qui vous ont pincé votre femme. Alors, on est un mec furieux, mais aussi un pauvre gosse qui revoudrait bien sa maman. Il commença en douceur :

— Monsieur le commissaire...

Et le commissaire :

— Ah ! ah ! Vous êtes Boulant. Eh bien ! mon bonhomme, on vous l'a pincée, votre femme : elle faisait le trottoir, elle demandait cent sous.

Vlan ! comme cela. Evidemment Henry savait, mais il aurait pu ne pas savoir ; il aurait pu être un brave homme, porter au cœur une de ces maladies de braves hommes qui meurent quand ils sont cocus, et vlan : « Votre femme faisait le trottoir... »

Marie arrêtée, cela parut beaucoup moins drôle. Il se fâcha :

— Monsieur le commissaire, vous n'y mettez pas beaucoup de façons...

Et le commissaire aussi se fâcha :

— Ces messieurs ! Faudrait des gants. Tous

les mêmes. D'ailleurs, vous, Boulant, si vous ne saviez pas, il y a une chose que vous deviez savoir : autrefois votre femme...

Et Henry encore plus haut se fâcha.

— Ça, Monsieur le commissaire, je vous défends de le dire.

Et le commissaire quand même le cria :

— Votre femme, autrefois, était en carte.

Et Henry encore plus fort cria :

— Vous n'avez pas le droit.

Et à monter ainsi tous deux, le commissaire et le mec, il n'y eut plus en présence... qu'un commissaire et un mec, ce qui n'était pas très beau.

Quand même, le mec eut raison. Il fit :

— Ce que vous dites là, vous n'aviez pas le droit de le dire : il y a le règlement.

Il y avait, en effet, ce règlement. Le commissaire le savait, et sans doute qu'à fréquenter des gens qui sont tous les mêmes, les commissaires aussi sont tous les mêmes ; au mot « règlement », il mit des gants :

— Ecoutez, Monsieur Boulant, peut-être bien que vous ne saviez pas... Voilà, pour aujourd'hui rien à faire... Demain, allez au bureau de M. Dupin, cela s'arrangera peut-être...

Et, de nouveau, Marie arrêtée, cela devint drôle.

Il sortit. Il marchait vite. Ces flics ne dirait-on ! Quand on crie fort, ce qu'on leur ferme la gueule ! Il leur avait bouché la gueule !... Tout de même, quand on dit « peut-être », ce n'est pas sûr et pour « demain » il faut une nuit.

Il faisait toujours fort beau, il était en pantoufles, il avait le temps, puisque pour passer la

nuit, Marie arrêtée, le lit de Marie serait un lit bien vide. Alors quel besoin de courir ? Il courut cependant. Il remuait de grands gestes. Il riait : « Marie arrêtée, comme c'est drôle !... » Il pensait : « Ma pauvre maman, là-bas, et sans doute qui pleure. » Il rageait : « Oh ! ces flics, en tenir un sous la patte. » Il réfléchissait qu'une fois pincée la femme, une autre fois, plus vite on la repince. Et qu'arrive-t-il à ces femmes qu'on repince ? Qu'arrive-t-il à leur mari ?... Il réfléchissait à leur mari qui de ces flics, même en criant le plus fort, ne parviennent pas tous les jours à refermer la gueule...

Et vraiment, en pensant tout cela, Marie arrêtée de plus en plus cela devenait drôle ; cela devenait un peu fou, car il rentra, Henry, et vlan ! le beau livre fila par la fenêtre ; à plat ventre, il se rua sur le lit, à rire, Henry, comme cela : avec des dents qui grincent.

Bast !... Si longs qu'en soient les morceaux, ces nuits se passent. Vient le matin. Hi ! Hi ! Marie arrêtée, sera-ce drôle ? Il arriva chez M. Dupin. On est un mec, un mec timide qui espère..

— Bonjour, Monsieur Dupin, il paraît que ma femme...

— Votre femme ? Mme Boulant, vous dites ? Oui, nous avons cela. Une minute.

Une minute ? Cela s'arrange ! On est un mec qui rit :

— Hum !

M. Dupin ne connaissait pas cette façon de rire. Il employa sa minute.

— Monsieur Boulant, vous donnez, paraît-il, des leçons ; alors, un peu de morale à votre femme.

Bien tapé cela ! Qu'en dites-vous, Henry ?

— Hum !

Marie parut, telle qu'on est, après des heures sans dormir et une sale vache qui vous accompagne par derrière.

— Bonjour, Henry.

— Hum !

Mec et môme, devant M. Dupin, c'est un peu gênant.

Mais à peine dehors, à pleins bras, ils se prirent :

— Ma pauvre maman !

— Mon pauvre gosse !

Plus mec, ni môme.

Ils rentrèrent. Elle était fatiguée. Ils s'assirent, elle ici, Henry là, entre eux ce que l'on a pensé la nuit et qu'on ne se dira pas :

— J'ai beaucoup pleuré, Henry.

— Je comprends, Marie.

— Recommencer, je n'oserais plus, Henry.

— Ne recommence plus, Marie.

— Mais alors ?...

Il réfléchit. Plus les choses qu'il faut qu'on sorte. Plus : « Encore celui-ci et après celui-là. » Plus ce tronçon d'idée que jusqu'au bout l'on pousse. La terre, alentour, pour d'autres ; pour toi — grande ouverte la porte : une boîte à mouches.

Il lui vint une drôle de petite figure : à croire qu'il pleurait.

— Si tu veux, je recommencerai, fit Marie.

Hi ! hi ! une Marie libérée, comme c'est drôle !...

XII

HENRY avait-il voulu ? Oui... non... en tout cas, maintenant il ne voulait plus.

Sans doute, à cause d'un second flic ? Oui... non... Un jour il faisait une démarche. Par terre, il avait vu des moineaux, vous savez, de ces moineaux qui se poudrent, « tchip... tchip... » et qui s'en foutent parce qu'ils sont libres. On ne s'imagine pas comme, certains jours, des moineaux « tchip... tchip... » ça fait piquer les yeux. Henry avait eu ces yeux qui piquent. Et c'est ainsi, pour la première fois, qu'il avait vu, par l'intérieur, comment est faite une boîte à mouches.

Des gens ont de la chance. Ils ont commencé par faire la bête, parce qu'à vingt ans — seul — on est bête. Après, ils ont dit à la Vie : « Madame, je ne suis pas gourmand ; je vous en supplie, pas des mille que je vous demande ; tenez, cent francs par mois et, dans ce monde, un petit coin où laisser trotter ma plume. » Ces cent francs, ils les ont demandés aux leçons, mais les leçons ne donnaient que douze francs ; ces cent francs, ils les ont demandés aux poules, mais, avec leur bec, les poules donnaient moins que douze francs ; ces cent francs, ils les ont demandés, Seigneur oui, à la chair de leur femme, mais alors c'était : « Encore celui-ci... encore celui-là. » La Vie, pour ce moment, a préparé sa réponse. Elle prend la figure d'un Monsieur.

Elle dit : « Comment, cent francs, Monsieur Boulant ? Que feriez-vous de cent francs ? Gagne-t-on cent francs ? Trois cents que je vous offre ; plus tard, quatre cents... Seulement, moi, vous comprenez, je paie votre temps... je prends tout. »

Henry répondit : « Oui. » Au retour, il revit de ces moineaux « tchip... tchip... » et qui s'en foutent parce qu'ils sont libres. Il dit à Marie :

— Voilà, c'est fait, j'aurai trois cents francs.

Et Marie fut bien contente.

Ç'aurait pu être dans une banque, ou bien chez un droguiste. Ce fut dans un journal : de trois heures à minuit. Au bout d'un mois, il devint secrétaire.

Tout de même, un journal, on se laisserait dire : « Mon cher, je ne te parle pas de l'argent que l'on gagne ; mais les choses qu'il faut qu'on sorte, tu sais : écrire, eh bien, mon vieux, écrire c'est écrire, et dans un journal on écrit. Et puis, quelle vie intense ! As-tu vu les linotypes ? On pianote là-dessus, et ce que ça pond ? Des lignes, mon cher ! Et les rotatives ! Elles sont grandes, ces machines, elles sont puissantes, elles mugissent : voilà qui vous impressionne plus qu'un cent de vaches. Et ces rédacteurs qui s'agitent, ces confidences du téléphone, ces dépêches : « A Londres, un diplomate a dit... à Paris, une cocotte va faire... » Mon vieux, le diplomate est toujours à dire, la cocotte est encore en train, que déjà tu le sais... Vraiment une chance que d'être dans un journal ! »

Ouais, ouais ! Henry arrivait à trois heures, pas trois heures cinq, ponctuel.

Les autres s'agitaient déjà : « Mon cher, nous avons ceci, nous avons cela. » Ceci, cela, précisément de ces dépêches :

— Hum, disait Henry.

Il s'enfermait. De la colle, des ciseaux, un crayon sont les outils du secrétaire quand il a ceci ou cela. Par exemple on annonçait : « Paris. Le ministère un Tel a démissionné... » En apprenant cette nouvelle les abonnés allaient penser : « Diable, diable, que va-t-il se produire ? » Henry réfléchissait : « Encore un par terre : que pourrai-je bien cette fois coller là-dessus comme titre ?... »

Et les choses, les belles choses que l'on écrit ? Mon Dieu oui, on écrivait beaucoup de choses. Il pouvait même s'en plaindre ! Henry devait les lire. On appelait cela de la copie. Il grognait :

— Mon vieux, elle est idiote, ta copie... enfin ça peut aller. Mais elle est beaucoup trop longue.

Et raf ! tout ce qui, étant trop long, devenait de la « littérature » il le barrait.

Et ces téléphones, eh oui, ils sonnaient : « Drelin... drelin... » qu'on écoutât vite :

— Allô, écoutait Henry. Vous dites ?... Parlez plus haut, Monsieur... Ah !... Mais Monsieur, ces foutaises, ne pourriez-vous pas me les écrire ? Pas la peine au téléphone.

Pourtant à l'atelier, ça devenait sérieux : les linotypes vraiment, elles tiennent du piano et de la poule ; les rotatives, quand elles meuglent, on croirait un cent de vaches. Il arrivait à Henry de s'agiter là dedans : « Vite, mon petit, compose-moi ces quinze lignes... Toi, mon gros, ce filet... ça presse... très important... »

Mais l'important, quand ça pressait, c'est que l'horloge marquait minuit moins cinq et qu'à minuit, il foutrait son camp.

En vérité, non seulement parce qu'il suffit d'une semaine pour comprendre : « Un journal, quelle boutique ! », mais avoir respiré la bruyère, avoir lu certains livres, avoir, comme on dit, tout sacrifié à l'Art, et quand même devoir garder en soi ce que l'on voudrait en sortir : ces téléphones, ces nouvelles, ces machines sont quelque chose où l'on entre à trois heures pour à minuit en foutre son camp.

Et même ce minuit ! Trois heures, quatre heures, cinq heures... toutes ces heures, minuit les portait, chacune avec sa fatigue. Minuit n'avait plus le courage d'être content ; minuit se traînait par les rues où d'autres minuits s'amusent et, maussade, rentrait, minuit et quart, se fourrer dans un lit.

De tout ceci :

— Autrefois disait Henry, j'ai crâné : « Je suis simple... je crois en Dieu... je suis un mec. » Mais journaliste ! Si jamais tu racontes que je suis journaliste...

— Comme tu es drôle !

Vers cette époque, un photographe fit un portrait d'Henry. Oh ! pas en sabots comme là-bas, à la campagne. Trente-trois ans, la mine réfléchie du secrétaire qui prépare un titre, des cheveux à pommade, des moustaches en l'air au cosmétique. Par là-dessus, un petit air triste ; mais il avait toujours ce petit air. cela ne se voyait pas.

Marie disait :

— Comme tu es bien sur ce portrait !

Elle avait, pour le portrait, un beau cadre et, alentour, de la place pour beaucoup de roses. Elle y mettait ces roses. Comme il était bien, sur ce portrait, entre ces roses !

Certes, elle n'aurait pas raconté : « Mon mari est journaliste » ; elle était fière cependant. Chaque mois un Henry qui vous dit : « Maman, voilà trois cents francs » vaut mieux que ces types : « Voilà cent sous, sois gentille ». On est enfin une Marie tout à fait sérieuse, Marie en simple jupe, Marie en tablier brodé, la seule Marie pour laquelle les autres Marie ont erré par ce monde : Marie-qui-sert.

Elle allait chez le boucher. Une autre aurait protesté : « Comment trois francs, ce rosbif ? Non, non, donnez-moi de ce ragoût, pour un franc cinquante. » « Est-il bien tendre ? disait Marie. Tout de même, je préfère de ce filet. Pour mon mari, il travaille, vous comprenez. »

Elle allait chez le crémier : « Oui, je vois *beurre-crème* ; mais n'en n'auriez-vous pas qui soit encore plus crème ? »

Tout ce qu'elle achetait, elle le voulait en crème encore plus crème.

Un Henry qui travaille n'est pas un François qui vit de ses rentes, pas même un Pierre, un Jacques qui travaillent. Le pauvre gosse, le premier jour, comme il avait pleuré ! Il avait le droit d'être difficile.

Le matin, il dormait tard. Sept heures... huit heures... Dans une maison, les autres bougent. On ne pouvait pas : « Chuut ! » elle intervenait sur le palier.

Elle attendait. Dix heures !... « Fi-fou »

Henry sifflait. A ce sifflet, évidemment, elle ne portait pas un monde, mais elle l'eût tenu, qu'elle l'eût lâché. Elle attrapait une tasse. Vous dites : « Un œuf, du sucre, par là-dessus du lait, cela fait un lait de poule. » Oui, mais cet œuf, il est frais du matin ; ce lait, voyez comme je le verse ; j'y mets du sucre, mais aussi de la tendresse et du respect : Henry qui travaille, vous comprenez.

Et puis, quand on est faible comme Henry, écrire, pour le cerveau, est dangereux. Elle savait cela d'un docteur. Henry peut-être s'en doutait. Alors, il fallait le consoler ; comme des roses autour de son portrait, mettre autour de sa vie de la joie qui embaume. Elle était là pour cela. A la nuit, quand il rentrait, elle ne faisait pas comme certaines : « Pas maintenant, mon petit, j'ai sommeil. » Elle disait : « Tu sais, je ne dors pas, mon chéri. » Mais le jour, il n'aimait aucun des plaisirs auxquels les autres s'amusent. Il tirait sa moue : « Aller au café, ça me déplaît... Un livre ? pourquoi faire ? j'aurai pu l'écrire... » Il s'étalait sur sa chaise longue et, près de lui, sans doute, les pensées qui viennent quand on est sur une chaise longue à ne rien faire.

Elle lui demandait :

— Veux-tu que je vienne près de toi ?

— Heuh !

— Veux-tu que nous fassions une promenade ?

— Heuh !

Pourtant, un jour, il désira quelque chose. Elle crut d'abord : « Tu veux rire. » Non, il était sérieux.

— Tu comprends, ne pouvoir écrire, rester là, je m'embête... Ce que je te demande n'a pas d'importance. Tâche de me trouver cela.

Elle trouva. Une fois la semaine, Henry ne travaillait pas le soir. On invitait une dame. On dînait. La dame s'appelait Ida. Elle venait de la Hollande, elle avait une singulière façon de prononcer certains mots. Ainsi, au milieu du dîner, il lui arrivait de dire : « A votre santé, pagha ! » En même temps, elle envoyait au diable sa chemise. Marie aussi lançait au diable sa chemise. Henry aussi et, tantôt l'une, tantôt l'autre, ou les deux en même temps, Henry devenait le pagha de ces dames.

L'homme et la femme sont quelquefois malpropres ! Et Marie voulait bien ? Mais oui. Et elle n'avait pas de peine ? Si, si... Et malgré cela ? Puisqu'on vous le dit : elle avait elle-même cherché la dame.

C'est peut-être ainsi quand, à ne pas les sortir, on garde au fond de soi des choses qui pourrissent. Tout de même, deux femmes, deux paires de bras, deux fois ce que l'on trouve déjà de consolant entre les bras d'une seule femme : veinard, Henry !

Ouais ! Ouais ! N'est-ce pas Henry qui avait dit : « Je pense quelquefois à la femme comme au suicide ? »

On devint un lamentable Henry. Des gants clairs, un chapeau melon, des moustaches qui pointent, un portrait où l'on est bien entre les roses, ouais ! ouais ! Mais, sous ce chapeau, le regard par terre ; malgré ses gants, des camarades que l'on fuit ; au journal, tout pagha

que l'on soit, des patrons qui commandent, et à ce qu'ils commandent, tant qu'on veut penser « zut » et quand même répondre « oui ». A tout ce que la vie commande, penser « zut » et pourtant « oui ».

Un jour il rencontra Emile, vous vous souvenez : « Moi je suis peintre, mon vieux. » Emile dit :

— Et le travail ? ... Comment, tu n'as pas le temps ?... Moi, mon vieux, pas de couleurs, pas de pinceaux, pas le temps, je n'aurais rien de ce qu'il faut pour peindre, qu'avec mes doigts, dans du fumier, au milieu de la nuit, je peindrais quand même...

Il était peintre, mon vieux !

— Moi..., pensait Henry.

Bast ! qu'est-ce cela ? J'ai connu un poète. Il n'était pas comme Henry et, là vraiment, dans son bureau, il avait le temps d'être poète. Oh ! des choses qu'il faut qu'on sorte, il n'en avait guère, mais il soufflait dedans et cela devenait gros. Par exemple, il aimait beaucoup les faibles. Il chantait : « Les faibles... les faibles... il faut aimer les faibles... » Ou bien : « Il faut... il faut... il faut aimer les faibles... » Ou bien : « Aimons... aimons... il faut aimer les faibles... » Alors ce poète, qui n'était pas un faible puisqu'il se croyait un fort, quand il parlait et que ce n'était pas en vers, disait :

— Ceux qui n'arrivent pas... ils étaient faibles... Tant pis pour eux.

Henry peut-être connaissait ce poète :

— Tant pis pour moi...

Tant pis pour moi : encore plus on reste sur sa chaise et, près de soi, toutes les idées qui

viennent quand on reste à ne rien faire sur une chaise longue. Oh ! plus — tantôt graves, tantôt nues, — les idées du temps où l'on était un mec. Celles-là, malgré tout, elles portaient un sourire. Celles-ci, un poing à la tempe, un coude aux genoux, on aurait dit, sombre, cette *Mélancolie* de Dürer qu'il voyait précisément au-dessus de sa chaise longue. Seulement les siennes n'avaient pas d'ailes.

Marie disait :

— A quoi penses-tu ?

— A rien, maman.

Il comptait :

Trente-trois, trente-quatre, trente-cinq, tu as trente-cinq ans. Ta femme, tu as beau l'appeler « Maman », tu n'es plus un gosse. Cordieu ! Sois un homme. Tu réfléchis à tel conte ; autrefois, on t'a dit : « Mon cher, quand on a fait ce conte, on en fait d'autres... » Tu rumines de tes phrases : « Si j'avais le temps,... je les écrirais comme cela... » Allons donc ! Qu'as-tu fait de ton temps ? Tes poules te gênaient... ou bien ta barre... ou bien ta femme... Mon cher, quand c'est les poules... ou bien sa barre... ou bien sa femme, il y a un mot. Emile ne te l'a pas dit, personne ne te le dira, mais ta Marie même le pense...

— Un raté ?

— A la bonne heure. D'ailleurs écrire !... Est-ce que les Trappistes écrivent, est-ce que Benoît écrivait, tes confrères est-ce qu'ils écrivent ? Ecrire, c'est comme quand on a mal aux dents ; on envie les autres qui n'ont pas mal. La vie t'a arraché cette dent. Ne fourre donc pas tout le temps la langue dans ce trou.

Sois sage... Oui, je sais, ta Hollandaise... Mais demain, tu voudras une Anglaise. N'est-ce pas, tu y penses déjà ? Après, tu voudras des petites filles, puis les petits garçons. Allons, allons, ne fourre pas ta langue dans ce trou. Regarde ta femme. Réponds-lui, voyons. Veux-tu qu'à ce store elle mette de la dentelle rouge, ou la préfères-tu bleue ? Important cela ! Non ? Alors, une fois pour toutes, fais-lui pour de vrai un vrai gosse ; à ton âge cela marcherait encore. Non ? Alors imite ce vieux que tu as vu, un jour, si heureux parce que sa Marie lui ramassait, dans le tram, un ticket. Collectionne des tickets : ta Marie t'aidera. Ou bien, mets ton argent à la Caisse d'Epargne, rêve pour quand tu seras propriétaire. Non ?... D'ailleurs, pense bien à ceci. Tu gagnes ta vie : un honnête homme ; tu es aux deux tiers un honnête homme : deviens-le aux trois tiers. Tu peux en compter des milliers comme cela. Tu sais, pour eux, il existe un mot : lis ton ami le poète. Tu ne t'en doutes pas, mais, derrière ton crâne, tu as une auréole ; dans ton poing tu portes une torche, ou peut-être un flambeau, cela dépend de la rime, en tout cas quelque chose à lumière. Tu fais, Monsieur le raté, ton *Devoar* !

Ouais !.. Ouais !... Un jour, ses gants clairs, sous le bras un paquet, Henry monta, sans bien savoir, vers un certain troisième étage...

XIII

La porte bâillait un peu... Oui... c'était du Bach... ou peut-être du Beethoven, il ne savait pas au juste, mais en tout cas, quelque chose de beau, puisque celle qui en jouait, était une grande artiste. Il écoutait comme on respire un bon parfum. Il regardait aussi. Ces cuivres, ces plâtres, il pendait là de ces objets qu'on aime à revoir parce qu'on ne les trouve pas chez les bourgeois. Au fond, ces deux grandes ailes : une *Victoire*. Autrefois, lui aussi, cette *Victoire*... Bast ! qu'était-il maintenant ?...

Il sonna. Il la regarda venir. Oh ! pas une Marie ! Drapée dans du rouge à grands plis, un nez découpé « Je veux », des yeux qui pensent, un air à l'appeler « Impéria » et aussi « la Madone ».

— Bonjour, Mademoiselle, j'ai à vous remettre ceci.

Elle tâta le papier. Il y a huit jours, un M. Boulant, journaliste, lui avait écrit : « Mademoiselle, à l'occasion de votre concert, je me propose de publier votre portrait... »

— Ah oui ! mais entrez donc.

Elle s'effaçait. Evidemment, il avait mis des gants clairs pour entrer. Il fit :

— Pas la peine, Mademoiselle... c'est de la part de M. Boulant. Au revoir !

Il marcha vite : il rageait un peu, comme quand on a raté quelque chose qu'on aurait voulu réussir. Il rentra ; il dit à Marie :

— A propos, j'ai rapporté ses clichés à Germaine Lévine. Ce doit être une femme bien intéressante.

A trois heures, il arriva au journal. On annonçait un gros tremblement de terre. Il pensait à la dame :

— Pas de lettre ?

A cinq heures, on lui remit une lettre. La dame remerciait Henry Boulant. Elle était contente du portrait, plus contente encore de la critique qui entourait le portrait. C'est toujours ainsi : la critique, un autre l'avait faite. Comment lui expliquer cela ? Il commença : « Mademoiselle. » Il remplit deux pages. A la troisième, il traça : « Croyez, Mademoiselle... » En somme que devait-elle croire ? « Croyez, Mademoiselle, qu'il existe, et non loin, quelqu'un qui vous admire dans l'ombre... »

Le soir, il dit à Marie :

— J'ai reçu un petit mot de Germaine Lévine.

Le lendemain, au journal, on enterrait un ministère. Il s'informa :

— Pas de lettre ?

Qu'un homme admire dans l'ombre une Germaine Lévine, cela ne fait pas pousser de lettres. Il sortit un peu de l'ombre : « Mademoiselle... » Il parla d'abord d'un certain troisième étage qui lançait, à pleins accords, peut-être du Bach, peut-être du Beethoven, en tout cas quelque chose de fort beau. A cause de ces fenêtres, il eut à parler de certain square qui se trouvait précisément en dessous de ces fenêtres ; ensuite de certain sapin bien triste de languir dans ce square sous cette fenêtre ;

encore de certain banc près de ce sapin ; encore de certain homme qui ressemblait sur le banc à ce sapin si triste.

Le lendemain, pour que dans ce square on pût voir des fenêtres ce certain homme, il alla s'asseoir, près du sapin, sur ce banc. Il n'avait rien dit à Marie de sa lettre. Il n'avait pas dit non plus, que, depuis beaucoup de jours, il venait ainsi tous les jours s'asseoir sur ce banc...

Oh non ! Il n'aimait pas cette femme. Il y a des femmes qui vivent symboliquement haut à leur troisième étage. Même dans la rue, elles sont au troisième étage. Comme Emile avec des couleurs, comme lui, s'il l'avait pu, avec des mots, ces femmes, avec des sons, affirment : « Je ne suis pas une telle... pas une telle... écoutez :... Je suis Germaine Lévine. » A ces femmes, qu'importe, à ras du sol, un Henry Boulant, si loin d'un troisième étage. Ces femmes-là ne sont pas des femmes. De son banc, on les regarde, on les vénère, on en rêve, on y pense un peu à la façon des Trappistes quand ils pensent à la Vierge. Les aimer, non. Simplement ceci : on est un journaliste, on est un raté, on porte un chapeau melon, soit ; mais au moins que cette femme sache que ce journaliste, ce raté, cet Henry Boulant, n'est pas un Henry Boulant comme tout le monde, que sous le chapeau melon dorment des idées qui ne sont pas le melon de tout le monde et qu'ainsi — oh ! presque rien — du haut de ce troisième étage, sur ce chapeau melon, elle laissât tomber un rien, une miette de sa pensée...

Il expliqua cela tout au long dans une lettre,

et de plus, que s'il avait une Marie, cette Marie ne comptait guère, et qu'au besoin, malgré cette Marie, il viendrait, comme un pauvre, mendier sa miette.

Ce soir-là il ne parla pas encore à Marie de sa lettre. Le jour suivant, joua-t-on là-haut du Bach ou du Beethoven ? Il ne vint rien des fenêtres. Peut-être parce qu'elle écrivait sa lettre. Au journal, on reformait un ministère :

— Rien pour moi ?

— Non, rien.

Il dit à Marie :

— Je ne sais pas, je me sens un peu triste.

— Raconte-moi cela, mon gosse.

— Voilà : je m'embête.

Le lendemain, après le square, il eut sa lettre. Oh ! pas longue ; ce qu'une Impéria répond : « Je ne vous connais pas ; à peine vous ai-je entrevu ; mon refus ne vous vise donc pas, mais je ne puis croire... »

Qu'une Impéria réponde « non », soit. Mais la Madone, pouvait-on admettre que la Madone refusât de croire ? « Et le square, Madame ? Le sapin, le banc, cet homme tous les jours sur ce banc ? » C'étaient des preuves, cela !

Il rentra. Marie servit le dîner. Il pensait à ses preuves. Elle dit :

— Tu vois, je verse là-dessus du Madère.

Il grogna :

— Mais, Marie, comprends donc ! Il n'y a pas que la viande et le Madère. Tu es vraiment par trop matérielle !

Il ne dormit pas. Il rêva comme on rêve quand on est maître de ses rêves. Germaine Lévine avait dit « non ». Mais cela ne faisait rien. Il

allait mourir ; elle venait par pitié ; elle lui donnait la main, il mourait ainsi et c'était doux, plus doux que tout, meilleur que vivre !

Le lendemain, au journal :

— Pas de lettre ?

— Non, pas de lettre.

Au lit, il pensa : « Ce que j'ai rêvé hier était bête : je vais rêver autre chose. » Elle avait dit « non », mais cela ne faisait rien. Il était peintre ; il travaillait dans une tour. Rien que des portraits d'après elle. Celui qu'il achevait était un grand chef-d'œuvre. Elle venait. Elle disait : « C'est bien. »

Les autres jours :

— Pas de lettre ?

— Non, pas de lettre.

Il s'arrangea de la sorte cinq rêves, un par jour sans lettre. Et vous voyez, il avait donné de bonnes preuves. Le sixième jour, il vint une lettre. Soit, elle ne prétendait pas nier l'amour ; mais l'amour... l'art est bien meilleur. Et puis, elle avait une petite fille... et puis... D'ailleurs, elle ne voulait pas.

Il n'eut pas le courage d'une lettre. Il ne dit rien à Marie. Il trouva pour s'occuper tous ses rêves. Elle avait dit « non », mais ce n'était plus un rêve.

Le lendemain, au journal, de quoi parla-t-on ? Il relut sa lettre. Elle se terminait par une belle phrase : « Hélas ! vous le voyez je ne puis plus grand'chose pour vous. »

Elle disait « Hélas ! » Même en refusant : « hélas ! » « Mademoiselle, comme vous êtes bonne ! » D'ailleurs, à ne rien pouvoir, elle pouvait tout pour lui. Une Germaine Lévine, parce

qu'elle existe, met dans la vie une grande lumière. Si elle était heureuse, Mademoiselle, tant mieux ; lui, s'il devait souffrir, tant mieux. Il souffrirait pour qu'elle fût heureuse... Mais si heureuse que l'on soit, la vie est malfaisante et alors savoir qu'il existe dans l'ombre...

Il pleurait en terminant sa lettre. Il la relut. Il se trouva avoir écrit une phrase bien longue : « Mademoiselle, je vous le jure, vous n'auriez qu'un signe à faire, pour qu'aujourd'hui, demain, dans des mois ou dans des années... » Une telle promesse, Marie eût bien pleuré ! Pourtant, il ne supprima rien ; il mit en dessous un beau paraphe, un peu comme on signe un serment.

Le lendemain, Ida dut venir. La veille, à Marie qui disait : « Tu sais, je ne dors pas, mon chéri », il avait répondu : « Moi, je tombe de sommeil. » Il dit à Ida : « Le pagha, si vous saviez comme il a mal à la tête ! » et après, quand elle fut partie, à Marie seule : « Ida, reçois-la si tu veux ; moi, elle m'embête. »

On peut faire le compte : quinze jours, un serment, une Germaine Lévine, cela tue un pagha.

C'est peut-être ce qui arrive quand par-dessus le devoir, cette pauvre mèche, on a mis dans sa vie une grande lumière. Ce que l'on veut ensuite ? Encore plus de lumière.

Qu'on lui répondît non, il suppliait : « Vous êtes Impéria et vous êtes la Madone » ; il l'invoquait : « Je suis votre moine » ; il s'obstinait : « L'unique enchantement, de vous seule je le veux », et ainsi à ce qu'il disait, même à ce qu'il ne disait pas, elle avait beau se dérober : « Je ne puis rien pour vous », elle avait beau, à coups de

subjonctif, cingler : « Il vaudrait mieux que vous m'oubliassiez... » assiez, tant qu'elle voulait, eh ! oui, il était son moine, eh ! non, il ne l'oublirait pas, eh ! oui, d'elle seule viendrait l'enchantement de sa vie, — parce qu'on est Henry Boulant, et qu'Henry Boulant, lorsqu'une porte se refuse, que derrière cette porte il y a une lumière, si dur, Madame, que vous la... barrassiez, eh ! oui... eh ! oui... il faut que cette porte s'ouvre...

Que le temps file, qu'après trente-cinq, on compte : « J'ai trente-six ans », qu'est-ce que cela fait ? Il allait jusqu'au square. Il limait :

— Madame, vous êtes riche... moi j'ai faim : un peu de rêve, s'il vous plaît. Il y a les tavernes, il y a les champs qui sont beaux, il y a... Moi je suis ici... Hier la pluie, j'étais là ; demain la pluie, je serai là... Du Beethoven, n'est-ce pas, que vous jouez, Madame ? Ce serait bon de parler avec vous des choses dont on parle quand on écoute du Beethoven. Et ce blanc, près de votre fenêtre, de si loin je ne distingue pas, on dirait une sculpture. Vous ne le croyez pas, et pourtant si, je pourrais longtemps vous parler de cette sculpture. Oh ! je sais : que suis-je, moi ? Moins de pommade, une sale veste, des mains sans gants, des mains de pauvre, et dans ces mains une œuvre, alors n'est-ce pas ?... Madame, si vous saviez ce que j'ai fait pour avoir, dans ces mains, une œuvre. J'ai eu tort ? Oui peut-être... oui bien sûr, je le comprends maintenant en regardant si haut vers votre fenêtre. Ne parlons pas de cela, Madame.

Il changeait de lime :

— Madame, je vois là votre petite fille : elle

est jolie tout plein, dans ce square. Bonjour, ma petite fille. Tu t'appelles Eve, je crois ? Un jour, Madame, j'ai défini l'enfant : un cancer au sein. Par la vôtre, j'ai compris : l'enfant est une autre fleur sur le sein fleuri de sa mère... Pssst ! ma petite fille, ne te penche pas comme cela sur l'eau ! Tu dis ? Tu avais un petit n'oizeau ? Ah ! ah ! Il est mort ? Oh ! Parce qu'il mangeait le sable de sa caze. Dis-moi, pourquoi ce sable, ma petite fille ? Ah ! ah ! pour le petit n'oizeau y faire sa grande... Madame, je vous demande pardon ; mais savoir que chez vous vivait un petit n'oizeau, que ce petit n'oizeau mangeait son sable, que ce sable servait à certaines choses, et que certaines choses, chez vous, cela s'appelle faire sa grande... Madame, pour un pauvre, ce sont des miettes...

Il savourait ces miettes.

Le lendemain :

— Madame, vous êtes riche, moi j'ai faim, un peu de rêve, s'il vous plaît...

Pendant un an. Un jour, elle appela cela : de la guitare. Ce jour-là, Marie eut tort. Certes, il aimait beaucoup sa Marie ; il pensait beaucoup à sa Marie ; mais que devient une Marie quand on y pense les yeux vers un troisième étage ? Une Marie ne vit pas au troisième étage ; soignant son gosse, une Marie vit terre à terre. N'est-ce pas de cette Marie, alors déjà terre à terre, que quelqu'un de très proche vous a dit : « L'épouser ? Non et non. » Il gardait, là-dessus, beaucoup de lettres. Ces lettres, il les relisait ; il pensait : « je suis injuste », et pourtant il y avait cette porte qu'il fallait qu'on ouvre, il y avait cette lumière

dont on voulait toujours plus, il y avait cette Germaine Lévine qui n'était pas une Marie, et alors, à vouloir ouvrir cette porte, à vouloir ce plus de lumière, à... non pas aimer, mais vénérer cette Germaine Lévine, cette Marie « toujours oui », cette Marie « amuse-toi, mon gosse », cette Marie, si loin d'une Germaine Lévine, devenait, qui sait ? une Marie gênante ; devenait, c'est clair, une Marie agaçante ; devenait une Marie, qui, le jour de la guitare, n'aurait certainement pas dû lui dire :

— Qu'as-tu ? J'ai trouvé une bonne recette, écoute, je vais te la lire : Salsifis frits...

Il lui arracha la recette :

— Oh ! toi, tu ne penses qu'à ton ventre.

Il planta là son dîner, il courut jusqu'au square et, cette fois, lui qui tremblait devant Germaine Lévine, il n'eut plus peur :

— Madame ! cria-t-il... Madame, reprit-il, en plus doux, j'ai reçu votre mot... vous parlez de guitare, mais il ne s'agit pas de guitare.

Oh ! non, il ne s'agissait pas de guitare !

Il s'agissait, Madame, qu'il était content de l'avoir rencontrée et qu'alors... cela ne vous ennuie-t-il pas de marcher avec un homme ?... il lui expliquerait tout. Il s'agissait, Madame,... prenez garde, une voiture... que ces choses sont bêtes à dire, mais qu'il est insupportable d'avoir tous les jours avec sa femme des histoires de salsifis frits. Oui, frits, Madame ! Il s'agissait qu'un jour il avait écrit : « Aujourd'hui, demain, dans des années... » ; il s'agissait qu'une telle phrase voulait dire... attention, un trottoir... qu'il n'aimait pas sa femme, que jamais il n'avait aimé sa femme, qu'il avait besoin de lumière, Madame,

qu'il ne voulait pas, comme un idiot, sa vie durant, brandir une guitare ou limer une porte, et qu'en fin de compte, il ne restait qu'une chose à faire :

— Madame, je suis venu. Faites le signe, dites-moi : quittez votre femme.

Elle dit :

— Je vous défends de quitter votre femme.

— Mais, Madame, puisque je vous le dis : c'est une simple question de malles : elles sont pour ainsi dire prêtes. Me renvoyer là, vous n'avez pas le droit... Je puis agir sans vous.

— Je vous le défends...

— Mais entendez-moi ; ce n'est pas pour vous. Je vivrais seul. Tenez, là : cette mansarde. Je viendrais de temps en temps... Vous... j'enrage de ne pas trouver les mots, est-ce que je sais moi, vous... n'êtes pas une femme.

Et ce devait être vrai. Ils étaient arrivés sur une place, des gens couraient ; à les voir courir, il semblait bien que ce qui les mouillait si fort c'était une fameuse averse :

— A vous, dit-il, je n'oserais offrir d'entrer quelque part... Madame, je vous en prie, faites-moi signe.

Elle dit :

— Je vous ordonne de retourner chez votre femme.

Elle leva les yeux. Il vit : il flottait beaucoup de bleu dans ses yeux ; elle souriait un peu ; elle avait, sur ses lèvres, frotté un rien de rouge, et tout cela si beau, tout cela si pur, tout cela tellement d'une Madone, que, dût-il en crever, tantôt il dirait « oui », mais pas maintenant, pas tout de suite, dans une minute, Madame, qu'il

eût le temps de se remplir les yeux, de se bourrer la tête, pour après la retrouver toute. Il put la regarder ainsi...

— Voilà, Madame,... maintenant... je pars...

... Comme on s'arrache.

N'y eut-il pas du sang, hors de lui, tout du long, bas de son cœur ?

Vraiment, ce qu'on appelle être carrément lancé au diable. Alors, croyez-vous, tout fut fini ? Ah bien oui !... Evidemment, à cette minute, il eût suffi d'une de ces automobiles qui, d'un homme en plein dans une histoire, font un homme qu'on ramasse, en conclusion de cette histoire. Les sales machines, ce n'est jamais quand il le faut, qu'elles vous écrasent.

Il rentra. Une maman était là :

— Maman, si tu savais comme j'ai de la peine.

Après, soigné par cette maman, peut-être bien qu'il fut malade. Cela semble probable, puisqu'il guérit. Après, peut-être bien qu'un jour il retourna au square et qu'au lieu de ces fenêtres à Bach ou à Beethoven, il vit de ces fenêtres passées au blanc, comme quand une Germaine Lévine n'est plus là. Cela semble certain, puisqu'il y pendait une affiche : *Appartement à louer*. Qu'est-ce que cela fait ?

Autrefois, avant tous les Henry, il y avait eu Henry le gosse. Encore un peu cet Henry qui faisait mé-mé aux petits Jésus. Cet Henry-là aimait une femme, oh ! pas une grande : deux tresses dans le dos, des yeux on ne saurait dire, et belle !... oh si belle ! Quand l'avait-il vue pour la première fois ? Il était au collège, elle habitait la ville. Alors, les jours de promenade, quand on prenait le rang, Henry se mettait à trembler,

Henry un jour se permit une syncope, parce que tantôt on passerait devant une fenêtre où il apercevrait peut-être cette femme. Il ne l'apercevait d'ailleurs jamais ; il savait d'avance qu'il ne l'apercevrait jamais, puisque cette femme n'existait pas. N'importe : en classe, à l'étude, à la chapelle, il se tenait comme un ange pour rester digne de cette femme ; elle s'appelait Irma Idéal.

Quand on a été ce gosse, une Germaine Lévine, pas besoin de la voir. Plus haut que les reins qui sont pour le vice, plus haut que le cœur, la place pour Marie, une Germaine Lévine, comme Irma Idéal, loge au troisième étage, près de la tête, la place pour le rêve.

Et s'il fut triste, cela ne se vit pas. Il y avait, tout près, une boutique ; il entra, il dit :

— Monsieur, voulez-vous me montrer cette bague ; non, pas celle-là, l'autre avec une pierre, on dirait du sang.

Après, quand il l'eut essayée, il dit :

— Voilà, Monsieur, gravez là-dessus que nous sommes le 13 décembre. Mettez aussi l'année. Mais pas en trop grand, pour, plus tard, graver une autre date.

Cela fit simplement un Henry qui, guéri de la fièvre, pour sa première sortie, avait eu l'idée de se payer une bague avec une petite pierre rouge.

XIV

Fini, les miettes ; comme si on l'avait démoli, le square. Quand même il avait d'elle certaines lettres, et ces lettres, « non » tant qu'elles voulussent, étaient quelque chose que l'on porte sur soi, quelque chose qui vous parle, quelque chose où sous un rien d'encre, on découvre plus qu'un rien de pensée. Et puis une Germaine Lévine partie est une Germaine Lévine qu'on retrouve. Dites, la nuit, répondre : « Moi je tombe de sommeil » et les yeux dans le noir où sont si clairs les rêves, rêver de cette Germaine Lévine qu'on retrouve. Et non seulement des rêves, il tenait d'elles des idées à lumière : ceci on le fait, ceci on ne le fait pas. Alors, qu'il fût un journaliste, qu'il fût un raté, il portait, dans sa vie, mieux que le souci de trouver aux dépêches un beau titre. Il marchait moins courbé ; il n'était plus de ces imbéciles qui pensent à la femme comme au suicide. Et puis — ceci surtout — cette bague, il l'avait achetée, parce qu'il existe des choses que l'on sait, non pour les avoir apprises, mais parce qu'au fond de soi on les sait. Ainsi cette Germaine Lévine, aussi loin qu'elle fût, il avait vu chez elle une *Victoire* ; lui aussi possédait cette *Victoire* : de la sorte, quelque dissemblable que l'on paraisse, on est, si l'on peut dire, du même pays. Un jour viendrait…

Et certes, il n'avait pas fini d'aimer sa Marie :

il l'aimait autrement, un peu comme une Marie, dont un soir, sur une place, au milieu de la pluie, avec du bleu dans les yeux, quelqu'un vous a dit : « Je vous ordonne de retourner chez votre femme. » Quand elle demandait : « Dis-moi, est-ce que, vraiment là, tu m'aimes ? » Oui, là vraiment, il l'aimait. Mais en disant : « oui », comme s'il gardait pour lui un morceau de sa pensée, il réfléchissait : « ... et pourtant oui, je t'aime... »

— Ce qu'il me faudrait, vois-tu...

Il appelait cela une amie intellectuelle.

— Je sais, disait Marie, une Germaine Lévine.

— Ah oui !...

Il attendait... Et vous voyez ! Mais, à bien compter, du 13 décembre à ce nouveau décembre, il s'était passé presque une année, exactement trois cent quarante-cinq jours. Des jours où l'on s'énerve ; des jours, parfois, où l'on se désespère ; des nuits aussi... Ce jour-là, dans cette rue, on aurait bien fait de lui dire : « Attention ! ta canne, ton chapeau : voilà Germaine Lévine. » La rue tournait court : il retint mal sa canne, il ne trouva pas son chapeau, il resta là, tout bête, avec sa bouche qui faisait : « Oh ! »

Trois cent quarante-cinq jours ! Il dit :

— Madame, si vous saviez comme j'ai souffert hier.

— Hier, Monsieur Boulant ?

— Oui, Madame, hier, ou avant-hier, en ne vous trouvant plus.

Il montra sa bague.

— Mon cœur saignait, je crois. J'ai vu cette bague : un peu de mon sang à cause de vous.

Il sourit, car il pensait à la date. Elle demanda :

— Et maintenant, vous êtes sage ?

— Oui, Madame, très... Un journaliste vous aurait cherchée... Facile, n'est-ce pas ?... Moi je... Où habitez-vous, maintenant ?

Elle dit la rue.

— Alors, Madame, cette rue, quelquefois, il me sera permis... d'y passer.

Trois cent quarante-cinq jours ! Elle eut une manière de ne pas dire non.

— Il n'y a pas de square, Monsieur Boulant.

— Pas de... Certainement... Mais le trottoir, Madame... Et puis, n'est-ce pas... car je... quelquefois, il y aura votre porte...

Trois cent quarante-cinq jours ! Il baissait les yeux pour montrer combien il serait sage.

— Soit... mais pas souvent... en copain.

— C'est cela, Madame, en copain !

Il ne salua pas du chapeau. Il marchait vite. Hum ! comme il est bon cet air froid qu'on aspire jusqu'au fond dans la poitrine... On dit d'un homme heureux qu'il poitrine... c'est peut-être de la joie qui fait de l'air dans la poitrine... Moi je poitrine, et place, vous autres, qui n'êtes pas les copains de Germaine Lévine... Moi je... Moi je... Maman, si tu savais !...

Il en avait bien envie... il ne dit pas à Marie :

— J'ai retrouvé Germaine Lévine.

La rue une Telle. Il racontait à Marie :

— Je passais rue une Telle. Figure-toi que...

Marie disait :

— Que t'a-t-elle fait la rue une Telle ? Tu n'y passais jamais.

— Précisément.

Certes non, il ne sonna pas le premier jour.

Quand on va en copain, on patiente, on passe, on remarque la maison, on constate qu'en face il y a une vitrine, qu'en ayant l'air de regarder les machins en cuir qui pendent dans cette vitrine, on peut voir le reflet d'une fenêtre et quelquefois, dans ce reflet, un autre reflet en profil de Madone.

— Voyez, Madame, comme je suis sage. Je ne me retourne même pas.

Le huitième jour il alla. Bien agaçantes ces portes, dont on ne découvre pas tout de suite le bouton de sonnette ; il n'avait pas sonné, que déjà sa barre dans la tête lui descendait sur la langue et, d'avance, écrasait les choses qu'il voulait dire :

— Bonjour, Madame, je... je viens en copain.

Elle était en bleu, mais pas du bleu comme à tout le monde, un bleu plus bleu, un bleu pour elle ; l'étoffe aussi, on n'aurait pas cru de l'étoffe. Et puis, il voyait là son piano, de beaux tableaux et aussi le blanc que, du square, il avait deviné une sculpture. Une belle sculpture ! Il dit :

— Vous lisiez, Madame, peut-être que je vous dérange ?

— Non.

Mais elle n'avait pas déposé son livre, elle gardait un doigt entre les pages, comme pour dire : « Je le reprendrai là, quand vous serez parti. Partez vite. »

— C'est cela, à plus tard, Madame...

Le temps de voir qu'il y avait dans le fond une belle armoire ; qu'un rideau devant une fenêtre créait une belle pénombre ; que s'il traînait, par-ci par-là, un rien de poussière, cela valait

mieux que la propreté un peu bête qu'y eût mise une Marie ; et aussi, qu'à porter un collier, elle en roulait tantôt l'une, tantôt l'autre de ces perles, de bien belles perles, un bien beau collier, et, mon Dieu, toute la beauté de ce geste !

Un autre jour, il vit la petite fille. Et parfois, les petites filles savent-elles ce que, de certaines choses, pense leur maman ? Elle grimpa aux genoux du Monsieur, regarda ce qu'on remarquait le plus dans le visage du Monsieur et vlan ! des belles moustaches la pointe en l'air fit des moustaches moins prétentieuses, la pointe en bas. Et peut-être qu'à revenir, puis encore, revenir est moins pénible. Il arriva qu'on était venu hier, mais qu'on avait oublié de dire... ; ou bien que : « Madame, j'ai vu que vous lisiez ce livre, il serait bon que vous lisiez celui-ci » ; ou bien que : « Aujourd'hui, ça ne compte pas, j'ai vu des pralines, j'emmène votre petite fille... »

En copain, bien entendu, Madame. Mais le saviez-vous, ce copain, comme il tremblait ? Vous étiez toujours Impéria, Impéria : « Je vous ordonne de retourner chez votre femme », Impéria qui cinglait dur : « Il vaudrait mieux que vous m'oubliassiez... » Celle-là, il sentait bien, elle le recevait comme on donne une aumône à un pauvre et, sa barre dans la tête, une autre sur la langue, il restait là comme ce pauvre à se faire mal dans son cœur. Mais quelquefois, où donc était Impéria ? Plus douce, le doigt moins à son livre, il trouvait la Madone.

— Madame, se risquait Henry.

Qu'il était peut-être un raté, mais tout de même... qu'autrefois, si, si, je vous l'assure, il

écrivait des contes ; qu'il existait à cette époque un certain Boulant, dont on disait : « Oh ! celui-là ! » et qu'ainsi :

— Madame, je le sais, entre copains, parler de certaines choses est défendu, cependant...

— Fi ! disait la Madone, l'amour est un microbe.

— Pouah ! ajoutait Henry, l'amour, quel microbe.

Tellement « Pouah », qu'ils en riaient.

Et, sans doute, que la Madone répétait à l'Impéria — oh ! pas le rire — mais le sérieux de ces confidences, car, après, Impéria, on l'aurait crue moins dure, plus disposée à mettre, au bout de ses subjonctifs, un rien d'ouate.

Un jour, Impéria ou Madone, Henry se trouva marcher à la gauche d'une Germaine Lévine qui avait dit :

— Ne trouvez-vous pas, il fait chaud ; sortons un peu.

A vrai dire, ce ne fut pas très amusant. Pour une pianiste, après une journée d'étude, une promenade au Bois est une promenade au Bois : elle se repose. Elle regardait les arbres qui sont beaux, elle humait l'air qui sent bon ; quant au copain, sans trop penser à lui, elle marchait avec sa manière de balancer la main : « Seule, je suis... seule, qu'on me laisse. »

— Que pourrais-je bien lui dire ? se creusait Henry.

C'était le soir, un soir à rossignols. Il dit :

— Ecoutez, Madame, il chante, le rossignol !

Mais quand on l'a dit une fois, comment après, le redire ? Et puis ils avaient pris par les petits

chemins et l'on devinait là, dans l'ombre, des bancs et, sur chacun de ces bancs, non pas un Henry Boulant seul à rêver sous un sapin, mais de ces hommes avec de ces femmes qu'il est bien gênant de dépasser quand on a dit : « Pouah ! l'amour est un microbe. »

Plus loin, il en découvrit un de libre :

— Madame, si nous nous asseyions un peu.

Ils furent ainsi l'homme et la femme sur un banc. Il dit :

— Madame, si je n'étais pas un imbécile, vous avez vu ces gens, eh bien, je prendrais votre main comme ceci ; je la porterais à ma bouche comme cela ; je vous dirais...

— Chut !

Un « chut » très doux de Madone... Pourtant il redevint un imbécile.

Ils se remirent à marcher, ils passèrent sous une allée de grands arbres ; ils eurent, comme on dit, l'air de marcher dans une église sous une voûte. Marie, un jour, l'avait dit. Ainsi, il se mit à penser à Marie ; il en fut un peu triste. Il pensait à Marie, non plus comme à quelque chose de gênant, mais comme à une maman bien bonne, une maman qu'on aime, une maman qu'on dorlotera ce soir, parce que peut-être, un autre soir, on sera forcé de lui faire de la peine. Il dit :

— Madame, vous vous souvenez de ce que je vous ai écrit : « Aujourd'hui, demain, dans des années... »

Il répéta jusqu'au bout sa phrase.

— Il y a maintenant deux années ; ce que je vous ai écrit, reste écrit.

Elle dit :

— Mais non... Ecoutez, vous m'amuseriez

beaucoup plus si vous me racontiez, là vraiment en copain, une histoire d'amour que vous auriez... avec une autre...

— Impossible, Madame.

Il se trouva embarrassé dans une longue explication. Qu'un jour, à propos de raisins, le renard avait dit : « Ils sont trop verts », mais que ce renard était un bourgeois, ou bien qu'il n'aimait pas les raisins. Que lui, plus haut ils pendaient, plus il voulait les raisins. Que d'ailleurs la débauche était une inquiétude ; que la débauche signifiait : chercher l'amour où il n'est pas ; que oui, Madame, il avait été ce débauché et qu'alors, si elle voulait s'arrêter et regarder à sa droite, là sur cette branche, elle verrait quelque chose qu'elle jugerait peut-être une bien vilaine chenille.

Elle la prit sur la main ; elle dit :

— Oui, une vilaine, mais bien curieuse chenille.

— Un futur papillon, Madame.

Après ce mot, il ne trouva plus rien à dire. Ils marchèrent encore. Sans qu'il eût parlé, elle fit une réponse :

— Ecoutez bien : tout ce qui arrivera, ce sera contre ma volonté...

Il cueillit cette phrase, il la serra dans le fond de son cœur.

Ensuite, peut-être bien qu'ils entrèrent dans un de ces cafés où l'on suce avec de la paille des boissons qui sont froides. Il pensait à la phrase. Il regarda comment elle employait sa paille :

— Tous vos gestes sont beaux, Madame.

Après, il remarqua beaucoup de choses : qu'en marchant sous les arbres, Impéria sautait après

les branches, pas autrement que ne l'eût fait sa petite fille ; qu'elle portait un manteau avec des franges et aussi qu'en sortant du Bois, pour que cela devînt papillon, elle déposa la chenille sur une feuille.

— Et maintenant, dit-elle, laissez-moi partir seule.

— Oui, Madame, mais avant, votre manteau, j'en voudrais une frange.

— Prenez-la.

Mais si fort qu'il tirât avec sa patte d'homme, il avait si peur qu'il ne parvint pas à briser cette frange, tandis qu'elle, simplement, d'une secousse, avec ses mains d'Impéria, brisait cela :

— Voilà.

Alors, le lendemain, après qu'il eût dit à Marie : « ... et pourtant oui... je t'aime », quand il fut retourné au Bois, qu'à défaut de la chenille il eut retrouvé la feuille, qu'il eut mis dans une lettre la signification qu'il avait comprise à certain geste, on lui répondit ce qu'on répond lorsque vraiment ce qui arrivera est contre la volonté, mais que décidément cette volonté n'a plus rien à faire : « Comme vous êtes fou... Enfin ! »

Et à cause de cet « enfin » : il y avait eu combien de jours : « Je ne puis rien pour vous »; il y avait eu trois cent quarante-cinq jours : « Germaine Lévine, où peut-elle se cacher ? » ; il y avait eu beaucoup de jours : « En copain, Madame » ; jour par jour, tous ces jours se suivaient en lourds colliers d'année, et voici, tout à coup, il n'y eut plus, isolées, que des perles de jour.

Un jour : et à trois heures, au 4040, le numéro du journal, un coup de téléphone : « M. Boulant

est-il là ? — Oui !! Madame ! c'est moi !! »

Un jour : et près d'un sachet, deux gosses qui se disputent : « C'est vrai — C'est pas vrai », parce que les vers de ces caramels disaient : « Il faut vous aimer... »

Un jour : et devant son piano, une Germaine Lévine qui se recueillait à jouer comme on joue devant une foule, mais c'était pour un seul.

Un jour : et près de cette Germaine Lévine un Henry qui pleurait : « Madame, je vous en prie, que ça finisse... je deviens fou ! »

Et ce jour-là, très absorbée à compter les perles d'un collier, une Germaine Lévine : « Que faudrait-il pour que ça finisse ? »

Et lui : « Germaine », avec ses lèvres, près de l'épaule, sur quelque chose de doux...

XV

MARIE !

Tu ne savais pas... tu n'aurais pu savoir... Et tu ne méritais pas. Dans ta vie, des hommes et, à cause de ces hommes, des larmes... Hector, n'est-ce pas ? Et le fourbe pour une autre t'oublie. Vladimir, puis d'Artagnan, ces deux-là, dis le mot : des canailles. François, le pauvre homme, et la Mort te le prend... Tout cela, tout cela... combien de larmes. Sauf quand ils meurent, c'est dur un homme. Mais Henry ! Henry, drôle de petit bonhomme, Henry : « Tu es maman », Henry, si bien entre les roses, celui-là, on t'aurait dit :

« Bast, comme les autres… et tu pleureras », tu aurais répondu : « Ce n'est pas vrai » ; tu aurais pensé : « Henry autrefois malade, Henry que j'ai soigné, que la Mort vienne donc, la Mort même ne pourrait me le prendre… »

Pauvre Marie, n'étais-tu pas un peu comme cette autre Marie, dont le vrai Fils, parce qu'il voulait, avec de l'eau, faire du vin, répondit : « Femme, qu'y a-t-il de commun entre nous ? » Henry aussi n'allait-il pas, avec de l'eau, faire du vin ? De l'eau pourrie, Marie… Pas de ta faute, Marie ; quand même pourrie, Marie !

Ou peut-être tout cela n'est-il qu'une phrase, une robe qu'on taille après coup, parce que les actes sont nus et qu'à ne pas les vêtir, on leur verrait des pieds sales ou des genoux trop gros.

…Un matin il rentra. Mon Dieu, chaque fois maintenant qu'il était libre, il la laissait seule. Mais jamais si longtemps, jamais toute une nuit. Elle dit :

— J'étais inquiète.

Et lui, vraiment, comme un coup de poing dans la figure :

— Ah ! c'est comme cela ? Tantôt on s'arrangera pour que tu ne sois plus jamais inquiète. Maintenant, laisse-moi.

Cela n'était pas beau ; elle ne voulut pas comprendre. Simplement elle l'excusa : « C'est à cause de la fatigue qu'il prononce des mots en colère. » Elle le laissa.

Plus tard, quand il fit plein jour, elle pensa : « J'ai bien fait ; à présent ses yeux ne sont plus en colère. » Ses yeux étaient tristes ; on aurait dit des yeux qui regrettent ; mais, à les voir de près, elle constata qu'il ne les portait pas sur

elle ; ils regardaient ailleurs, ils regardaient droit devant eux, vers le mur. Elle connaissait, par d'autres, ces yeux qui n'ont plus de regard pour la femme. Elle eut peur, elle supplia :

— Henry.

Il dit :

— Voilà, Marie, je vais te faire de la peine... il le faut... Depuis des mois, comme nous vivons, ce n'est plus vivre.

— Mais si...

— Non. Il vaudrait mieux, pour quelque temps, que nous ne vivions plus ensemble. Je partirai tantôt.

Partir ! Oh ! oui, elle entendit ce mot ; elle dut le répéter, le tourner sur sa langue, comme un morceau de pain pour en trouver le goût, et même quand elle eut goûté le poison de ce mot, qu'Henry voulût partir, ce n'était pas vrai. Elle dit :

— Partir... Comment partir ? Tu es fou ?

Pourtant si. Un jour il avait dit : « Maman, je blague, mais supposons que je veuille m'en aller, on s'arrangerait ; nous ferions ceci et cela... » Elle avait ri : « C'est entendu. » Et maintenant, tous ces « ceci », tous ces « cela », il les reprit : « Nous les ferons » et il ne riait plus.

C'est déjà vilain quand on frappe ; mais quand d'avance on a préparé le coup :

— Henry, Henry, dit-elle, je n'aurais jamais cru cela de toi...

Et qu'Henry eût fait cela comme les autres, elle sentit dans son corps quelque chose de froid, une force qui s'en allait de ses jambes, des larmes aussi, comme si toute la joie de son cœur s'échappait et devenait de l'eau.

Il regardait le mur ; mais ses mains se tordaient ; ses mains, comme ses yeux, étaient des mains tristes, des mains qui souffraient de lui faire de la peine, mais qui ne pouvaient faire autrement :

Elle demanda :

— Si tu es méchant, c'est peut-être à cause d'une mauvaise femme ? Peut-être cette...

Il ne laissa pas dire le nom ; il regarda plus profondément le mur :

— Ce que je fais, moi seul je le veux ; tu verras plus tard.

— Henry, supplia-t-elle, pense donc ; il n'y a pas que moi, je pense...

Elle ne trouvait pas les mots : toute leur vie, qu'elle voulait dire : qu'il avait toujours eu besoin de sa maman, qu'il aurait encore besoin de sa maman et que seule, à le savoir seul, mon Dieu, comme elle allait être malheureuse !

Il s'était levé, il passa dans une chambre, il revint avec une valise, il fut l'homme qui va se mettre en route, et le voyant ainsi, elle comprit : parmi tant d'Henry, que de fois elle avait vu un Henry inquiet, un Henry qui se butait aux portes, un Henry qui, un jour, à cause des Trappistes, avait dit : « Toi, tu me dégoûtes ». Cet Henry-là, vers quelle souffrance allait-il se mettre en route. Sa pensée, elle la dit en un mot de maman :

— Mon pauvre gosse !...

— Oui, dit-il, un pauvre gosse.

Quand même il partit...

Mais pourquoi ?... Pourquoi ? Les autres, leurs maris s'en vont parce qu'elles étaient

mauvaises, ou eux méchants. Henry n'était pas méchant et elle, mon Dieu ! Il avait dit qu'il voulait vivre seul, qu'après il reviendrait. Mais quand ? Elle resta là. Oh ! non, elle ne serait pas de celles qui s'accrochent avec des griffes. On est Marie. Marie, tout ce qu'elle peut, ce sont des larmes et, dans les larmes, combien belle cette Marie !

Elle fit, en Marie, tout ce qu'il lui avait dit de faire. Il avait dit :

— Tu rangeras ma malle.

Elle rangea cette malle.

— Tu n'oublieras rien.

Elle n'oublia rien. Elle ajouta un mot : « Mon cher petit », afin qu'il se retrouvât dans ses affaires.

Il fut ainsi midi : elle pleura, parce qu'un autre jour, à midi, elle aurait servi le déjeûner d'Henry.

Il fut ainsi trois heures : elle pleura parce qu'un autre jour, à trois heures, elle aurait, jusqu'au bureau, accompagné Henry.

Il fut ainsi six heures : elle pleura, parce qu'un autre jour, à six heures, elle aurait servi le dîner d'Henry.

Elle attendit minuit, parce qu'à minuit il aurait pu revenir ; elle ne dormit pas, car toutes ces heures, passé minuit, il aurait pu revenir ; le matin elle n'avait pas dormi, parce que d'heure en heure, depuis minuit, l'ayant pu, il n'avait pas voulu revenir.

Pour ce jour, il avait dit :

— Tu mettras la malle sur le palier... je viendrai... ne sois pas là.

Elle mit la malle ; mais, quand il vint, elle était

là. Elle se cacha derrière la porte ; elle entendit tout, elle entendit Henry qui soufflait : « C'est lourd, n'est-ce pas ? » Elle alla jusqu'à la fenêtre ; en se haussant un peu, elle vit la plate-forme d'une voiture, la malle qu'on poussait là-dessus, puis le chapeau du cocher. « Mon Dieu ! mon Dieu ! » quand cela partit.

Mais ce qu'elle ne vit pas, ce fut Henry : de la joie, oui, qui fait de l'air dans la poitrine ; mais ses yeux, Marie, ses yeux à cause de toi, et tu n'étais pas là pour dire :

— Ne pleure pas, mon gosse, ne pleure pas !

De drôles de jours, Marie à gauche, Henry à droite. Dis, Henry, ce n'est pas comme une branche que l'on casse, un tronçon là, l'autre ailleurs. Ce n'est pas comme autrefois, pour revenir en ville : « A qui ma ferme ? à qui mes poules ! » Maintenant Marie.

Dans ta vie, tu voulais plus de lumière ; tu crânais : « Peuh ! Marie, cela n'a pas d'importance. » Et voilà : cette Marie prend de l'importance ; cette Marie pleure ; cette Marie est une femme qui a été bonne ; une maman dont les choses qui sont arrivées, au fond, était-ce bien de sa faute ? Alors torturer cette Marie, plus tard quand elle saura, la torturer davantage, devoir être ce mufle, ça pince... on n'est pas fier. Et puis cette chambre où l'on est seul, certes on l'a voulue ; quand elle y vient, elle est douce l'épaule d'une Germaine Lévine ; mais on ne l'a pas toujours, cette épaule, et dans cette chambre où l'on a voulu vivre seul... on est seul. Seul, et avoir été cet Henry qui, une fois, au temps des poules, partit pour huit jours,

voir des amis, et le deuxième revint : « J'étais triste, sans toi, j'ai tout planté là. » On reste cet Henry et cet Henry comme il doit se cramponner « Je veux… je veux… » pour ne pas filer de cette chambre : « Voilà, maman, je reviens… »

Elle attendait… « Il vit seul, comment fait-il pour vivre seul ? Quand reviendra-t-il ? » Ce sont des douleurs de Marie. Oh ! pas les glaives que dans les drames on dégaine pendant douze pieds de vers et qu'on enfonce pendant douze autres pieds. Mais être cette Marie, avoir ces bras, avoir ce cœur, avoir de Marie toutes les choses qui sont comme le miel d'une ruche dont les abeilles même seraient bonnes, et ne pouvoir les donner ! Mais entendre les gens : « Qu'avez-vous donc, Madame ? » et devoir répondre : « Il est parti ! » Mais ces nuits, sans dormir : « Henry qui a fait cela, Henry pas auprès d'elle, Henry, tout de même, qui sait ? auprès d'une autre ? » Oh ! non, pas les glaives qui vous tuent d'un seul coup… mais encore… puis encore… avec leurs pointes, les épingles, au jour le jour d'un chagrin, dans le cœur d'une Marie.

Elle attendit un mois : « Si je cousais un peu. » Mais le fil dans l'aiguille et pas pour Henry, l'aiguille restait là. Un autre mois : « Si je sortais un peu. » Des rues, oui ; du soleil, oui ; mais ce soleil, juste le soleil comme un jour qu'elle sortait et auprès d'elle Henry ; ces rues : une fois, ils passaient, Henry avait dit…

Elle connaissait son adresse. Elle alla voir la maison. Elle fut contente parce que la maison était belle. Elle aurait voulu sonner : « Ne te fâche pas, je viens mettre un peu d'ordre ici… tu sais comme à Forest. »

Une autre fois, elle l'attendit à l'entrée du journal. Il y avait trois mois, et après ce temps, peut-être aurait-il voulu revenir. Il dit : « Non ! » Cependant, comme ses yeux étaient tristes !

Un peu plus tard, parce qu'elle avait demandé : « Du moins de temps en temps, tu devrais venir me voir », il vint.

Mais certain jour, il aurait mieux fait de ne pas venir, ou tout au moins de se taire.

Henry est là ; on l'a près de soi sur sa chaise-longue, on se dit : « Même s'il y a là-dessous une femme, je serai forte. » Elle demanda :

— Raconte-moi tout, mon gosse.

Et lui :

— Ecoute ; je crois, il vaut mieux ne plus mentir...

Oh ! cette Lévine ! Pas une Ida, pas une femme à fredaines : une femme dont Henry lui avait parlé avec d'autres mots que pour une femme ! Elle ne sentit pas d'abord combien profond ce nom s'enfonçait dans son cœur. Elle voulut tout savoir. Mais après, quand vraiment comme pour une visite, Henry dit : « Voilà, maman, je reviendrai un autre jour », quand elle eût compris : « Chacun des pas qu'il fait est pour aller vers celle-là », elle qui n'avait jamais détesté personne, comme elle détesta cette Lévine ! Elle détesta même Henry. Elle pensa : « J'ai été bonne, je ne veux plus ; je vais être méchante. » Elle fit tout ce qu'il faut pour être méchante. Elle courut chez Ida et pendant qu'Ida parlait, elle eut beau réfléchir : « Ce que tu me conseilles là, c'est que toi-même tu es jalouse », tout ce qu'elle eût fait, cette Ida, Marie essaya de le faire.

Elle écrivit une carte : « Vous êtes une mauvaise

femme... je vous le ferai voir » et, en dessous, son nom, pour que tout le monde lût, qu'elle, et pas une autre, était l'épouse Boulant. Elle écrivit à Henry que tout était fini, que plus jamais, plus jamais, elle ne s'occuperait de lui. Et ce ne fut pas tout. Ah non ! Le chagrin la ferait mourir, mais elle ne mourrait pas seule. Elle acheta un revolver. Elle dit au marchand : « Mais certainement, vous devez mettre des cartouches. » Et gare ! elle eut au fond de sa poche, dans un étui, un revolver tout près pour quand elle rencontrerait Germaine Lévine.

Ce jour-là, elle ne la rencontra pas. Le lendemain non plus. Quelque chose qui n'allait pas dans son cœur. Elle dut se mettre au lit. Elle oublia qu'Henry ne pouvait plus venir. Elle lui fit tenir un mot. Et quand il fut là, malgré toutes ses misères, elle dut rire. Il tira de l'étui le revolver, il ouvrit des yeux effrayés, il dit :

— Fichtre ! maman, six cartouches. On dirait six Marie en colère.

C'est vrai, méchant gosse ; elles n'avaient pas de balles, ces cartouches !

XVI

Il y aurait un chapitre : il serait court, parce qu'il serait le dernier. On y parlerait d'une Marie. A la première page, on lirait « Marie coud des chemises... » Marie, ce serait toi.

Je ne dis pas que cela serait arrivé tout de suite. Comme les chemises, une à une, les jours

ne se cousent qu'un seul jour à la fois. Un de ces jours, tu serais sortie et cette Germaine Lévine, que tu souhaitais tant ne pas voir, tu l'aurais vue et Henry qui marchait avec elle.

Pour la seconde fois, tu aurais compris : il n'est pas donné à tout le monde de devenir méchante. Tu n'aurais pas eu besoin de consulter un homme de loi. Tu te serais dit :

— Soit, je vais coudre des chemises.

Peut-être bien, en commençant, tu aurais eu beaucoup de peine. Tu n'aurais plus voulu vivre dans les chambres où tu vivais. Tu en aurais cherché autre part, où l'on ne te connaissait pas. Tu aurais expliqué à ces gens : « Ne vous étonnez pas, j'ai un mari qui voyage ; vous ne le verrez pas souvent. »

Tes meubles installés, tu aurais mis en bonne place le portrait d'Henry, pour qu'il fût bien entre les roses. Pourquoi pas ?... Il aurait fait si propre qu'on aurait dit : « Comme il fait beau chez vous ! »

Chez les autres, il paraît, c'est de règle : quand on se sépare, on se déteste. Toi, tu n'aurais pas pu. Tu t'en serais excusée : « Le méchant gosse, quelque jour cette femme lui fera de la peine, que deviendrait-il, s'il ne me trouvait pas ? » Tu l'aimerais. Lui aussi. Vous seriez, tous les deux, des gens bien difficiles à comprendre. Comment, en effet, expliquer qu'un jour il t'eût dit : « Tout un mois, sans maman, c'est un peu triste, je viendrai toutes les semaines. »

Chaque fois, tu aurais une surprise. A changer de femme, il aurait déjà coupé ses moustaches. Par contre, ses cheveux auraient poussé : « Parce que je récris », aurait-il dit. Ce qu'on verrait

toujours, c'est de la boue à ses culottes.

Tu aurais envie de gronder. Tu dirais :

— Embrasse-moi d'abord. Mais comment te laisse-t-on partir ainsi ? Viens que je te brosse.

Parfois, il y viendrait de lui-même :

— Regarde, maman, il y a là un bouton qui ballotte.

Alors tu serais fière :

— Ta femme est encore bonne à quelque chose.

Pendant la semaine, il te serait arrivé des aventures. Par exemple, en la relevant, si tu avais cassé une assiette. Tu en montrerais les morceaux. Ou bien tu aurais fait un mauvais rêve ; ou bien retourné dans ta tête ce problème : comment croquer cette forme pour mon chapeau d'hiver ?

Tu consulterais Henry. Tu verrais cela dans ses yeux ; il ne te reprocherait plus : « Comme tu es matérielle. » Il songerait : « Toute une semaine à se taire, elle a besoin de parler. C'est d'ailleurs bon une maman qui radote. »

Tu demanderais :

— Est-ce que, vraiment là, je radote ?

— Mais non, maman, va...

Tu irais...

Il n'y aurait qu'une chose. Tu te surveillerais pour ne pas lui parler de cette Germaine Lévine, parce qu'après tu en avais du chagrin. Et, pourtant, je me demande si je fais bien de le dire, une fois il t'aurait envoyé un mot : « Viens vite, Germaine est malade », et tu serais accourue : « Que dois-je faire ? » Alors, il faudrait bien que tu saches :

— Comment va-t-elle à présent ?

Il t'arriverait aussi de dire :

— Ecoute, j'ai fait de la tarte. Emporte-la ; tu la mangeras, rien que pour toi.

Mais cette tarte tu l'aurais faite assez grande, qu'il y en eût pour trois.

Et puis, c'est drôle, cette femme puisqu'elle aimait Henry, même Henry, même avec toi, tu n'aurais pas voulu qu'on la trompe.

Il viendrait un moment où tu ne trouverais plus rien à dire... Parce que tu penserais... Tu voudrais retenir en toi certaines choses de la semaine. Par exemple, si tu avais souhaité : « Il restera pour de bon... » Ou bien si tu avais pleuré.

Dans ton pays, quand on se tait, on pense : un ange passe. Je n'affirme pas que l'ange serait toi. Mais voici : tu n'aurais pas maigri et pourtant tu ne serais plus une femme avec un gros derrière ; tes yeux, comme quand on veut devenir une sainte, auraient du bleu de sainte dans les yeux.

Tu ne le saurais pas : simplement parce qu'ils se mouillent, tu frotterais ces yeux. Tu aurais des élans comme ceux-ci : « J'ai mis de l'ordre, le voit-il ? Cela ne lui dit-il plus rien ? »

Ainsi à parler, puis à vous taire, vous regarderiez s'avancer l'heure. Henry aurait déjà lancé un coup d'œil à sa canne. Tu le retiendrais :

— Tu as le temps, tu n'as rien dit de toi :

Il aurait gardé sa façon de ramasser tout en deux mots.

— Moi, maman, eh bien ! voilà !

Tu voudrais savoir :

— Et ton travail ? Tu écris toujours ?

— Mais oui, maman.

— Et tu ne sens plus ta barre ?

— Mais non.

Tu ajouterais, comme s'il existait là un rapport :

— Je suis sûr que Germaine Lévine ne te gâte pas comme moi.

— Oh non ! maman.

— Et malgré cela, tu travailles ?

Il sourirait...

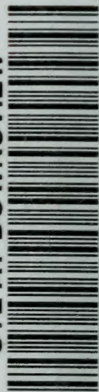
Après, il partirait : « Au revoir, maman. » Chaque fois tu serais un peu triste.

A lire cela, les gens douteraient : « Mari et femme, rien que comme ça ? » Pourtant, ils ne seraient rien que comme ça...

... Alors, un mercredi, il viendrait. Il aurait l'air tout chose. Il t'embrasserait bien fort. Il dirait : « Maman, j'ai fini. Voici mon livre... » D'abord tu regarderais la couverture... Tu lirais : « *Histoire d'une Marie...* »

FIN.

ACHEVÉ D'IMPRIMER
POUR F. RIEDER ET Cie
PAR NICOLAS, RENAULT ET Cie
A POITIERS, EN MAI 1921.


UTL AT DOWNSVIEW
D RANGE BAY SHLF POS ITEM C
39 15 21 04 08 007 6